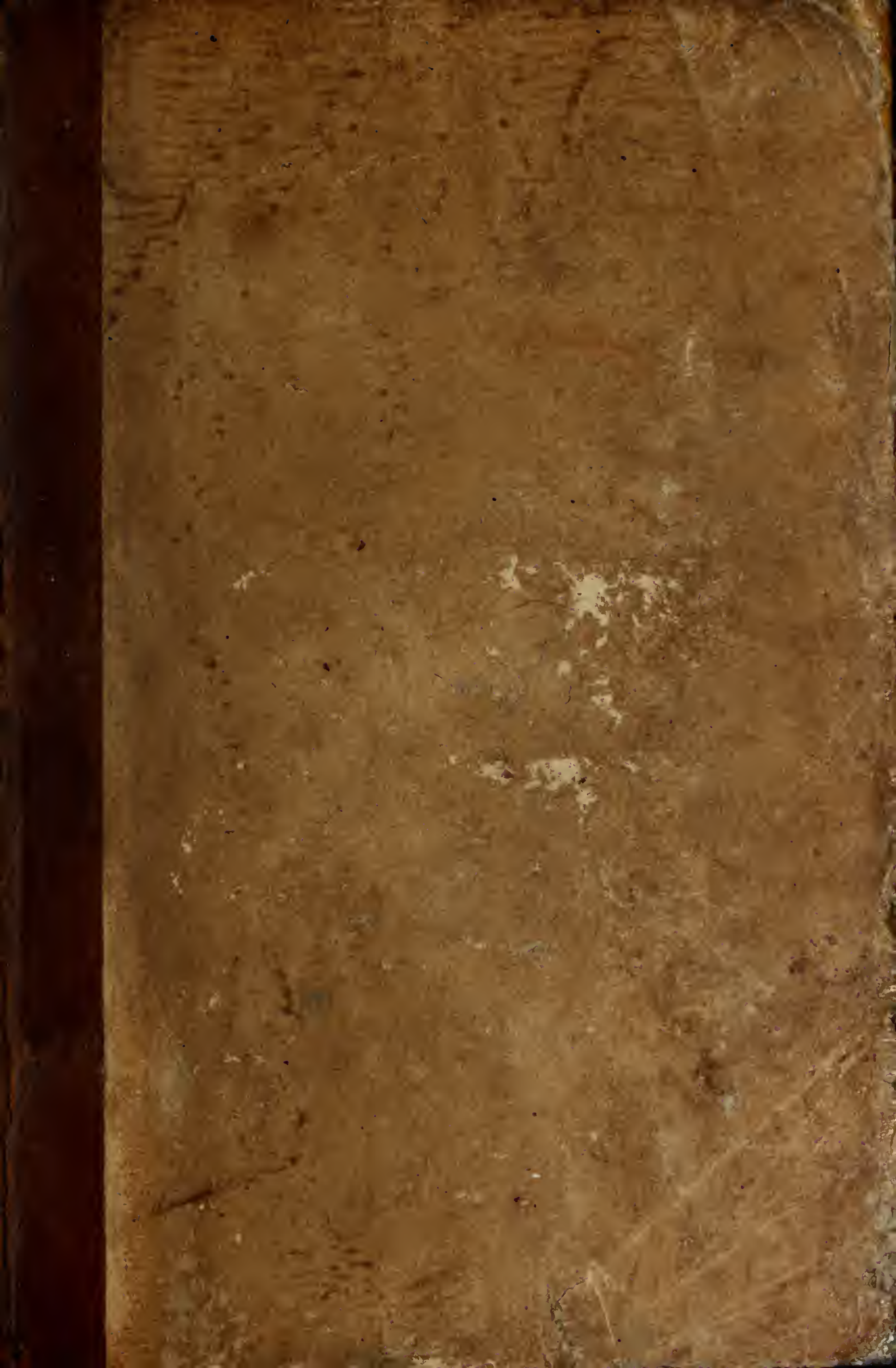


LE MOINE DE CHAALIS.

LAGNY. — IMP. DE GIROUX ET VIALAT.

LE MOINE

DE CHAALIS

PAR

Mme Charles Reybaud.

— H. ARNAUD. —

2

PARIS,
DUMONT, ÉDITEUR,
PALAIS-ROYAL, 88, AU SALON LITTÉRAIRE.

1843.

XXI.

Trois jours plus tard, en effet, vers la tombée de la nuit, deux hommes étaient arrêtés au bout du chemin solitaire qui traverse la forêt d'Ermenonville, et qu'on appelle le *Pavé Davesne;* c'étaient le père Timothée et Estève. Ce dernier s'était déjà débarrassé de sa robe

de bénédictin pour revêtir l'habit à larges basques et le chapeau rond à boucle. Un manteau de drap d'une coupe ancienne cachait sa taille ; il portait sous son bras le lourd coffret qui contenait sa fortune.

— Mon fils, dit à voix basse le vieux moine, l'instant décisif est venu ; partez. Du sang-froid, point de précipitation. Gagnez Senlis, et attendez hors de la ville le passage de la première voiture. Si vous le pouvez, prenez celle de Meaux ; vous aurez ainsi une chance pour remettre plus tôt cette lettre à son adresse. Adieu, mon fils, adieu !

Estève serra silencieusement la main du père Timothée, jeta un dernier regard autour de lui, et s'éloigna rapidement. Le chemin qu'il suivait était peu fréquenté, surtout à cette heure de la journée ; il ne rencontra que quelques paysans, qui ne prirent pas garde à lui. Pourtant la nuit s'avançait, et, quand il arriva aux portes de Senlis, toutes

les maisons étaient fermées, et aucune voiture ne passait sur la route déserte. La prudènce l'empêcha de frapper à l'une des hôtelleries du faubourg, et il se décida à passer la nuit sur un banc, au milieu des allées d'ormes qui bordent le rempart.

Jusqu'alors il avait agi par une impulsion presque machinale ; il était allé en avant, sans regarder devant ni derrière lui, et comme emporté par une force intérieure ; mais quand il se fut arrêté, quand il se vit seul et tranquille pour plusieurs heures au milieu du repos et du silence de la nuit, il se prit à réfléchir et à penser avec une sorte d'étonnement à l'acte qu'il venait d'accomplir. Une joie indicible, un courage immense, remplissaient son cœur ; il se sentait renaître, et, les yeux tournés vers le vaste horizon dont les lignes confuses se dessinaient sur un ciel orageux, il murmurait avec une sourde ivresse : — Je suis libre ! libre enfin !

Ce fut ainsi qu'il passa toute cette nuit.

Un hasard heureux lui ôta le souci de chercher comment il s'en irait de là le lendemain : au point du jour, une lourde voiture sortit de la ville ; c'était la patache qui, deux fois la semaine, transportait les voyageurs de Paris à Meaux. Estève se présenta et prit place sans difficulté. On ne s'étonna point que, pour un voyage si court, il n'eût d'autre bagage que le coffret qu'il avait placé sur ses genoux, et personne ne conçut à son égard le moindre soupçon.

Le même jour, vers le soir, il était à Meaux, installé dans l'auberge de *la Croix d'Or*, où étaient descendus avec lui deux ou trois de ses compagnons de route. Son premier soin fut d'aller aux renseignements ; il questionna, non sans émotion et sans anxiété, un des gens de l'auberge.

— Si je sais où est Froidefont ! s'écria le valet, j'irais les yeux fermés, d'autant plus

qu'il n'y a qu'une petite lieue, et que le chemin est uni comme le parquet de cette salle.

— Et y a-t-il quelqu'un au château? demanda encore Estève, dont le cœur battait plus vite en ce moment.

— Certainement, Monsieur, c'est-à-dire je le crois, ayant vu passer dernièrement les équipages et tout le train de la maison.

— Comment? les maîtres du château de Froidefont voyagent donc avec beaucoup de monde à leur suite?

— Deux ou trois voitures et puis les fourgons. Il y a toujours grande compagnie au château, et c'était encore bien autre chose du temps de feu madame la marquise.

— Elle est donc morte? s'écria Estève.

— Il y a longtemps déjà, répondit tranquillement le valet; aujourd'hui il ne reste plus que madame la marquise douairière et sa

petite-fille madame la comtesse de Champreux.

Estève respira : il était évident que l'aïeule d'une jeune femme ne pouvait guère avoir moins d'une soixantaine d'années, et que c'était cette belle marquise de Leuzière, jadis aimée par le comte de Baiville, qui vivait encore.

— Madame la comtesse douairière de Champreux, reprit le valet avec cette emphase des petites gens qui croient se faire honneur à eux-mêmes en parlant des grands, une veuve de vingt ans, le plus beau parti de la cour, à ce qu'on dit ; je tiens cela des gens du château. Est-ce que Monsieur connaît quelqu'un à Froidefont ?

— Je suis venu ici pour avoir l'honneur de faire une visite à madame la marquise de Leuzière, répondit froidement Estève.

— Ce seul mot valait une recommandation, Estève en fit l'expérience ; personne, à

l'auberge de *la Croix d'Or*, ne fit sur son compte des investigations embarrassantes. Il expliqua aisément l'espèce de dénuement où il était par une négligence, un oubli, qui lui avaient fait perdre ses effets, et il se hâta de commander tout ce qui lui manquait, c'est-à-dire des habits convenables pour se présenter partout. La mode de l'époque favorisa cette complète métamorphose : tous les hommes alors, du moins les hommes d'un certain monde, portaient des perruques poudrées, et Estève, qui avait rasé sa couronne monacale, put cacher le sacrifice qu'il avait fait de sa chevelure en adoptant la coiffure des gens élégants. Tous ces soins le préoccupèrent une semaine ; puérils pour d'autres, ils étaient graves dans sa situation.

XXII.

Enfin, par une belle journée de mai, Estève prit la route de Froidefont. Ceux au milieu desquels il vivait encore quelques jours auparavant eussent passé à côté de lui sans le reconnaître : il portait un habit de soie d'une couleur sombre, qui faisait paraître

sa taille plus mince et plus élevée ; les cheveux poudrés qui entouraient son front donnaient plus d'éclat à son teint ; sa tournure était noble, et sous ce costume il ressemblait d'une manière frappante à quelqu'un qui avait rempli la vie de sa mère de douleur, de remords, et dont il n'avait jamais entendu prononcer le nom.

En approchant de Froidefont, Estève crut voir une demeure royale ; ses yeux, habitués aux beautés riantes et pittoresques du parc d'Ermenonville, étaient étonnés de l'étendue et de la symétrie de ces jardins créés à l'imitation de ceux de Versailles. Le château, que l'on apercevait à l'extrémité d'une longue avenue de tilleuls et de marronniers, avait l'aspect grandiose des monuments dont les lignes droites et prolongées se détachent sur des masses profondes de verdure. L'ensemble de ce paysage était sévère, imposant, triste même ; mais à mesure qu'on appro

chait, la vue se reposait sur des détails d'un goût charmant.

La voiture s'arrêta à la grille ; Estève traversa la cour d'honneur et monta le perron avec un violent battement de cœur ; déjà un des gens du château était allé prévenir la marquise qu'un étranger sollicitait l'honneur de la voir. En attendant, Estève fut introduit dans un vaste salon, où il demeura seul. En ce moment, il était presque effrayé de sa démarche, et il s'inquiétait d'avance des questions de la marquise. L'espèce de mensonge qu'il allait faire répugnait à sa loyauté ; il hésitait, il se fût enfui volontiers, car il y avait dans son âme un grand courage, mais point d'audace. Il fut tiré bientôt de ces perplexités par un valet qui, à demi-voix et d'un ton respectueux, vint lui annoncer que la marquise l'attendait. Plusieurs portes s'ouvrirent et se refermèrent successivement derrière lui. Son trouble était si grand, qu'il

avançait machinalement et sans rien voir ; il ne vit rien jusqu'au moment où il se trouva en face d'une petite vieille femme assise au coin d'une bergère, et capricieusement occupée à tresser avec des faveurs roses, les soies d'un bel épagneul couché sur ses genoux. Alors tout son sang-froid lui revint subitement, il répondit au grâcieux salut de la dame par une inclination profonde, et dit en lui présentant la lettre :

— C'est sous les auspices d'une personne qui a eu l'honneur de vous connaître autrefois que j'ose me présenter chez vous, madame la marquise.

La vieille dame l'invita du geste à s'asseoir, et tirant ses lunettes, elle parcourut la lettre :

— Eh ! bon Dieu ! s'écria-t-elle en repoussant l'épagneul à moitié pomponné et en se levant avec une vivacité juvénile ; eh ! bon Dieu ! c'est ce pauvre comte qui m'écrit ; je

le tenais pour mort! Il y a si longtemps que je n'avais entendu parler de lui! Vous êtes son parent, Monsieur, vous l'avez vu dernièrement? Comment se porte-t-il? comment se trouve-t-il dans son couvent?

— Parfaitement bien, Madame, répondit Estève un peu étourdi de la question.

— C'est une triste vie pourtant que celle-là, reprit la marquise avec un soupir; il fallait avoir une bien mauvaise tête pour prendre un parti si violent. Ah! je me suis souvenue bien des fois du jour où M. de Baiville vint m'annoncer sa résolution... Il disait que la grace de Dieu l'avait touché. Je le crus, mais je m'étais figuré que cela ne durerait pas; autrement, j'aurais tenté de lui ôter cette idée, et j'en serais venue à bout.,. oui, Monsieur, j'en serais venue à bout...

— Je n'en doute pas, Madame, répondit Estève avec un léger sourire.

— Et vous êtes son parent, Monsieur? re-

prit la vieille dame en regardant Estève, un petit neveu qu'il aime comme son enfant. Soyez le bien-venu chez moi, Monsieur, et veuillez vous y considérer comme chez vous. J'entends que vous passiez quelques jours à Froidefont.

— Permettez-moi, Madame, de refuser votre invitation, répondit-il avec embarras ; j'ai le projet d'entreprendre un long voyage, et il me faut faire des préparatifs. Pourtant j'aurai l'honneur de vous revoir encore.

— Prétextes que tout cela ! dit gaîment la marquise. Votre oncle m'écrit que vous n'aimez pas le monde, que vous êtes timide et sauvage à l'excès ; je conçois cela, puisque vous avez toujours demeuré au fond de votre province. Mais, nous aussi, nous vivons dans la solitude, dans une solitude absolue. Nous avons, les unes après les autres, quelques femmes de notre intimité, de notre famille, voilà tout.

— Ce petit nombre de personnes, qui est pour vous, madame la marquise, un cercle intime, serait pour moi un monde fort imposant.

— Eh bien ! soit ; mais je veux du moins que vous veniez me voir fort souvent. Aujourd'hui, d'abord, je vous garde. N'ayez pas peur ; nous n'avons absolument personne. Je veux que vous écriviez à M. de Baiville que vous ayez passé une journée chez moi. Ce pauvre comte, je suis sûre que cela lui fera plaisir.

Estève ne résista pas à cette invitation. Indépendamment de la gratitude que lui inspirait un si bon accueil, il prenait beaucoup de plaisir à entendre la marquise. Il l'observait avec intérêt, et tâchait d'apercevoir sous ses rides les attraits qui avaient charmé jadis le comte de Baiville. Il se sentait d'ailleurs attiré par la grace, la dignité bienveillante, la coquetterie de cette vieille femme, qui le

recevait avec un empressement si affable en mémoire de son ancien adorateur.

Ce plaisir d'observation avait quelque chose de si nouveau, qu'il s'y livrait avec les mêmes sensations qu'un voyageur qui aborderait des plages inconnues et se trouverait au milieu de gens dont la figure, les habitudes, les idées, seraient pour lui un continuel sujet de surprise et de curiosité.

La chambre de la marquise avait été arrangée à l'époque de son mariage, et tout l'ameublement était d'un goût qu'on appelait alors ancien, mais qui, de nos jours, serait tout à fait nouveau. C'était le pur style rococo, les chinoiseries, les dorures surchargées, tout ce qu'il y a de plus fleuri en fait d'ornements. Les murs étaient couverts de peintures bizarres et charmantes ; des bergères en panier et à talons hauts y donnaient la main à des bergers non moins fan-

tastiques, et des nichées d'amours s'y jouaient au milieu des plus galants trophées.

Un portrait peint par Boucher dominait entre toutes ces fantaisies, c'était celui d'une jeune femme représentée sous les traits de Pomone, avec des fruits et une serpette d'or à la main ; mais les cheveux crépés et poudrés, les joues animées du plus frais vermillon qu'on pût puiser dans une boîte à rouge, et la mouche placée au coin de l'œil, contrastaient fort avec les attributs de la jeune divinité champêtre. L'ensemble de cette figure était pourtant d'une beauté gracieuse, mignarde, ravissante, qui frappa Estève ; il ne pouvait détourner ses regards de ce visage qu'il hésitait à reconnaître. La marquise s'aperçut de sa préoccupation et lui dit avec un soupir et un sourire : — C'est moi, Monsieur.

En prononçant ces mots, elle jeta un coup d'œil involontaire sur la glace placée en face

de la bergère, et qui réfléchissait sa petite figure ridée à côté du frais visage de Pomone. Apparemment ce rapprochement l'attrista, car elle détourna aussitôt les yeux et reprit en se levant :

— Allons, Monsieur, donnez-moi la main, et passons au salon, en attendant l'heure de faire un tour dans le parterre.

Elle posa le bout de ses doigts sur la manchette d'Estève, et l'emmena, à travers une enfilade de salles somptueusement meublées, jusqu'à celle qu'on appelait le salon d'été.

C'était une pièce décorée avec des peintures qui représentaient les travaux champêtres, exécutés par des personnages mythologiques, et dont les portes-fenêtres s'ouvraient sur le grand parterre. Une jeune femme brodait, assise dans l'embrasure d'une de ces portes. Elle avait interrompu son travail, et, le coude appuyé sur le métier à tapisserie, la tête doucement inclinée

sur sa main blanche, mignonne et merveilleusement effilée, elle laissait errer son regard dans les profondes perspectives du parc.

Estève ressentit une sorte de choc intérieur à l'aspect de cette figure qui lui apparut tout à coup entre les rideaux à demi baissés, comme un tableau au milieu d'un cadre de velours ; mais il y avait encore plus de surprise que d'admiration dans cette vive impression. Celle qu'il venait d'apercevoir était l'original du portrait qu'il avait admiré dans la chambre de la marquise ; la jeune femme et la charmante déité avaient les mêmes traits, le même sourire, le même regard vif et velouté. Elles ne différaient que par le costume ; au lieu de la draperie bleue qui flottait sur les épaules de Pomone, la dame portait une robe de taffetas gris-perle, et un grand fichu de gaze retenu par des nœuds de rubans noirs.

— Ma fille, je vous présente M. de Tuzel, dit la marquise ; il est le proche parent d'un ancien ami de notre famille, et il acceptera, j'espère, l'invitation que je lui ai faite de venir souvent à Froidefont. — Monsieur, ajouta-t-elle en se tournant vers Estève et en lui présèntant du geste la jeune femme, qui s'inclina avec une profonde révérence, — ma petite-fille, madame la comtesse de Champreux.

— Nous menons ici une vie fort retirée, dit la comtesse, et vraiment, Monsieur, si vous acceptez l'invitation de ma mère, nous vous devrons quelque reconnaissance.

Il n'y avait sans doute au fond de ces paroles qu'une politesse indifférente, mais le sourire qui les accompagnait était si gracieux, si doux, qu'Estève se sentit troublé jusqu'au fond de l'âme, et qu'il put à peine trouver quelques mots de remercîment. En ce moment, deux ou trois vieilles fem-

mes entrèrent dans le salon ; c'étaient des amies de la marquise, momentanément installées au château. Au bout de cinq minutes, ce petit cercle entourait une table de jeu.

La comtesse était retournée à sa tapisserie ; Estève s'assit à quelques pas d'elle, derrière le fauteuil de la marquise, et tenta de s'intéresser aux chances d'un reversi très animé ; malheureusement, il connaissait à peine les cartes, et il ne pouvait guère prendre part aux vicissitudes d'un quinola. La jeune femme observait à la dérobée sa physionomie mélancolique, sa contenance timide, embarrassée même, et, supposant qu'il n'osait lui adresser la parole, elle prit l'initiative avec une adorable bonté :

— Monsieur, lui dit-elle en souriant et sans lever les yeux de sa broderie, je vous avais bien averti qu'en acceptant l'invitation de ma mère, vous nous feriez un sacrifice.

Nos plaisirs sont fort peu de chose, comme vous voyez ; mon deuil m'empêche de recevoir beaucoup de monde, et les amis assez dévoués pour venir dans une maison où il n'y a ni fêtes, ni grandes assemblées, sont des amis fort rares. Pour moi, je ne m'en plains pas, j'aime la solitude et la campagne ; mais je trouve peu de gens qui aient le même goût. Allez-vous beaucoup dans le monde, Monsieur ?

Cette question si simple troubla Estève ; il répondit d'une voix brève et basse :

— Non, Madame ; j'ai toujours vécu au contraire dans la solitude, et je redoute le contact de ce monde, auquel je suis étranger.

— Ah ! vous êtes un peu misanthrope, dit gaîment la jeune dame ; eh bien ! tant mieux, vous vous contenterez ainsi des distractions qu'on trouve dans notre retraite. Quand vous nous ferez l'honneur de revenir,

vous pourrez choisir entre une chasse dans le parc, une partie de pêche sur les étangs, ou bien la promenade et le reversi. — Laquelle de toutes ces choses préférez-vous, Monsieur ?

— Celle que sans doute, Madame, vous préférez aussi, la promenade, répondit Estève en tournant les yeux vers le parc, dont les futaies immenses jetaient aux approches du soir des ombres allongées sur les tapis de gazon.

La comtesse se leva en souriant et poussa le battant de la porte vitrée qui donnait sur le parterre : — Allons, Monsieur, dit-elle.

— Vous descendez dans le parterre, dit la marquise sans quitter son jeu ; c'est bien. Allez, allez, ma reine, faites les honneurs de céans à M. de Tuzel.

Une singulière transformation s'opérait rapidement dans l'esprit et dans la manière d'être d'Estève. Le monde au milieu duquel

il se trouvait tout à coup transporté lui était tellement sympathique, qu'il semblait qu'une sorte d'intuition l'avait déjà initié à cette vie nouvelle. Le présent effaçait le passé ; il agissait comme si son existence morale eût daté de la veille, et, sans calcul, sans effort, il s'identifiait complètement avec le personnage qu'il représentait dans la société de la marquise de Leuzière. Le léger embarras qu'il avait éprouvé en se trouvant seul dans les allées du parterre avec madame de Champreux s'était promptement dissipé, et, quoiqu'il n'eût point cet usage du monde qui rend plus faciles toutes les conversations, il dut paraître à la jeune femme un homme spirituel et de façons tout à fait convenables ; peut-être même prit-elle plus de plaisir à son entretien qu'à celui des hommes de sa société habituelle, parce qu'il ne lui disait point de ces banalités élégantes qui défraient les causeries des gens du monde.

Le soir, avant l'heure du souper, Estève s'approcha de la marquise pour prendre congé.

— Monsieur, dit la vieille dame en lui donnant gracieusement la main, allez écrire à M. votre oncle comment vous avez été reçu; dites-lui aussi que j'ai consenti à vous laisser partir ce soir, mais à la condition expresse que dès demain vous viendrez vous établir pour quelque temps à Froidefont. — A demain donc, Monsieur; c'est chose convenue, n'est-ce pas?

— Oui, madame la marquise, répondit Estève, entraîné par son propre désir plus encore que par l'insistance pleine de grâce que la marquise mettait dans son invitation.

XXIII.

A l'époque où Estève recevait à Froidefont un accueil si bienveillant, la marquise de Leuzière et sa petite-fille la comtesse de Champreux vivaient depuis quelques mois éloignées de la cour. Le deuil de cette dernière était le prétexte et non le véritable

motif de leur retraite. Elles avaient quitté Versailles à la suite d'une de ces intrigues de palais qui divisaient si souvent l'entourage de la famille royale et remplissaient déjà l'existence de la reine de troubles et d'amertumes. Mais cet exil momentané et tout à fait volontaire devait naturellement cesser le jour où finirait le deuil de la jeune veuve. Madame de Leuzière avait saisi volontiers cette occasion de se retirer du monde pour quelque temps ; elle éprouvait enfin le besoin de se reposer, de respirer un instant, pour ainsi dire, après tant d'années d'une vie écoulée dans les fastueux amusements et les devoirs gravement puérils de la représentation.

La marquise était le type des femmes de l'ancienne cour ; jamais grande dame du temps de Louis XV ne porta avec plus de dignité une robe de quatorze aunes , sur des paniers de six pieds d'envergure, et ne mar-

cha plus légèrement dans les salons de Versailles avec les souliers à talons. Aucune femme de cette époque ne fut aussi spirituellement ignorante, aussi parfaitement frivole, aussi gracieusement fière. L'âge n'avait modifié ni ses idées, ni sa manière de sentir ; elle se plaisait à Froidefont, non qu'elle fût désabusée des vanités du monde et lasse de se laisser aller à cet éblouissant tourbillon qui l'emportait depuis si longtemps, mais parce qu'elle avait matériellement besoin de repos pour recommencer cette vie à laquelle ses forces physiques ne suffisaient plus. Elle était d'ailleurs fort entourée dans ce qu'il lui plaisait d'appeler sa solitude. Indépendamment des hôtes qui se succédaient continuellement, il y avait à Froidefont quelques personnes attachées à sa maison, et dont la place était marquée dans sa société ; c'étaient trois ou quatre filles de qualité, aussi pauvres que nobles ; l'une avait le titre de lec-

trice, les autres celui de demoiselles de compagnie. Toutes dépassaient de bien des années l'âge de discrétion, et il ne leur restait d'autre charme que l'esprit et les habitudes de la bonne compagnie. Le jour de l'arrivée d'Estève, madame de Leuzière leur dit de sa petite voix grasseyante et mignarde :

— Mesdemoiselles, vous allez avoir ici, pendant quelque temps, un jeune gentilhomme, le proche parent d'une personne qui fut fort de mes amies et à la recommandation de laquelle j'ai grand égard. Je vous prie de m'aider à faire les honneurs de chez moi à mon nouvel hôte, et de vous occuper beaucoup de lui. Il m'a paru un peu timide ; tachez de mettre bientôt à l'aise sa sauvagerie provinciale ; j'ai à cœur que le séjour de Froidefont lui soit agréable, et qu'il en emporte un bon souvenir.

D'après les ordres de la marquise, Estève

avait été installé dans un des beaux appartements du château, et dès le premier jour il dut trouver qu'il y était comme chez lui, tant il eut le loisir et la liberté de s'y arranger à sa fantaisie. La vie qu'on menait à Froidefont était à la fois simple et somptueuse. Les hommes avaient à leur disposition des équipages de chasse, des chevaux, et généralement tous les moyens de distractions qu'offre la campagne; les femmes faisaient de la tapisserie, jouaient au reversi, ou, à l'exemple de la reine Marie-Antoinette, se mêlaient parfois de travaux rustiques, et allaient, en jupe de linon relevée avec des rubans roses, voir traire les vaches dans une laiterie semblable à celle du parc de Trianon.

Estève était allé saluer la marquise en arrivant, puis il avait profité du temps qui lui restait jusqu'au souper pour faire une promenade dans le parc. Près de se retrouver

au milieu de ce monde qu'il avait entrevu la veille, il éprouvait le besoin de se calmer et de se recueillir un moment : une sorte d'étonnement se mêlait à toutes ses impressions. Dans ce changement complet d'existence, rien ne rattachait le présent au passé; il oubliait ce qu'il avait été, ou, pour mieux dire, il lui semblait qu'une incommensurable distance séparait ces deux phases de sa vie, et il perdait sans effort le pénible souvenir de celle qui venait de finir. Rien de ce qui frappait maintenant ses regards n'avait d'analogie avec ce qui l'environnait naguère; on ne parlait plus autour de lui le même langage; il croyait voir des êtres d'une nature différente, et, quand il faisait un retour sur sa propre individualité, il ne se reconnaissait plus lui-même; en effet, quitter sans transition le monastère de Châalis et les moines bénédictins pour le château de Froidefont

et les grandes dames de la cour, c'était changer de planète.

Estève marcha longtemps au hasard sous les sombres futaies du parc ; son âme était comme inondée par un vague sentiment de bonheur, et pourtant il ne savait ce qui le rendait heureux ; il ne se rendait pas compte de ce qu'il éprouvait ; il ignorait ce que présagent ces joies fatales qui pénètrent le cœur et l'enivrent avant même que l'amour y ait fait naître un espoir ou même un désir.

Tandis qu'il traversait l'endroit le plus solitaire du parc, il aperçut dans le vert crépuscule d'une allée deux femmes qui marchaient d'un pas indolent. Un chapeau de paille posé de côté sur leur coiffure les garantissait du soleil, et elles avaient à la main une légère canne à pomme d'or.

Estève reconnut sur-le-champ l'une d'elles à sa taille d'une finesse incomparable , à ses cheveux dont la nuance dorée chatoyait sous

la poudre; mais, loin de chercher à la rejoindre, il se tint à l'écart et la vit passer, caché entre les arbres. Elle avait depuis longtemps disparu, qu'il était encore à la même place, immobile et le regard fixe, comme s'il suivait par la pensée cette ravissante figure. Puis, l'esprit plongé dans d'ineffables rêveries, il reprit lentement le chemin du château.

Le soir, lorsqu'il entra au salon, les parties étaient déjà commencées; madame de Champreux elle-même tenait les cartes. Au moment où il s'approcha, elle détourna un peu la tête, et, sans le regarder, le salua d'un sourire. La marquise l'appela d'un petit geste, et lui dit en continuant son jeu :

— Venez çà, monsieur de Tuzel, et dites-moi ce que vous avez fait aujourd'hui; je veux savoir si vous ne vous êtes point trop ennuyé tout seul dans les allées du parc.

— J'ai fait une charmante promenade,

madame la marquise, répondit Estève ; mais qui donc a pu vous dire que j'étais seul ? je croyais n'avoir été vu de personne, car je n'ai fait aucune rencontre.

— C'est vrai ; mais de belles bergères qui s'en allaient pastoralement visiter nos troupeaux vous ont aperçu sous les arbres ; il eût été galant de les accompagner.

— Je n'aurais osé les aborder, madame la marquise.

— Je le sais ; aussi les ai-je bien grondées de n'avoir pas été vous chercher jusqu'au fond du bosquet, où vous rêviez sous un ormeau comme un berger de Florian. Tenez, voilà mademoiselle de la Rabodière à laquelle j'ai particulièrement reproché cette façon de passer à côté des gens sans prendre garde à eux.

— Mais c'est moi qui devrais me reconnaître ce tort, madame la marquise, dit Estève en souriant.

— Eh ! eh ! je n'en disconviens pas ; allez donc bien vite vous en excuser et dire à mademoiselle de la Rabodière que demain vous le réparerez en l'accompagnant au châlet. Je vous avertis que c'est à une grande demi-lieue du château, et que, lorsqu'il fait mauvais temps, ces dames y vont en chaise.

— Je vous demande pardon, Madame, dit vivement la comtesse de Champreux, moi je vais toujours à pied. Vraiment, n'est-ce pas ridicule de s'enfermer entre quatre glaces pour aller visiter une étable à vaches, comme lorsqu'on traverse en grand habit la cour de marbre de Versailles ?

— Il est vrai, ma mignonne, répliqua gaîment la marquise ; vous bravez le mauvais temps comme une vraie gardeuse de moutons, et un jour vous êtes revenue du châlet avec des souliers de satin qui faisaient

eau de toutes parts et vos beaux cheveux défrisés et flottant au gré des vents.

— Ajoutez, Madame, que vous m'avez vue arriver en riant de tout votre cœur et en chantant : *Il pleut, il pleut, bergère*... Ah! ma chère mère, j'ai bien ri aussi quand je me suis vue dans les glaces du salon.

— C'est égal, ma fille, reprit plus gravement la marquise, je fus inquiète après des suites que pouvait avoir cette imprudence; vous avez risqué de prendre un gros rhume.

Estève se rapprocha du groupe que formaient autour d'un guéridon les demoiselles de compagnie.

—Monsieur, savez-vous parfiler, demanda mademoiselle de la Rabodière en lui présentant de sa main sèche et longue un morceau d'étoffe de soie brochée d'or, — et sur sa réponse négative elle ajouta : — Alors nous allons découper des silhouettes; il faut abso-

lument que vous fassiez quelque chose le soir; si vous le préfériez, je vous confierais un ouvrage en tapisserie; vous travailleriez à couvrir le fond de ces écrans.

Estève préféra apprendre à faire des silhouettes, et mademoiselle de la Rabodière lui donna la première leçon. Elle prit une feuille de papier noir, des ciseaux à pointes très fines, et, après avoir regardé autour d'elle comme pour choisir son modèle, elle se mit à découper une figure sous les yeux de son élève, qui suivait ce travail avec une curieuse attention.

— C'est fini, dit-elle en posant sur du papier blanc une petite tête de femme coiffée à la Suzanne, et qui semblait se rejeter en arrière avec un geste fier et charmant. Estève reconnut aussitôt ce profil suave, cette chevelure à demi voilée sous de légères dentelles, et ce port de tête tout à la fois

hautain et gracieux. — Ah ! murmura-t-il, c'est frappant !

— A votre tour, Monsieur, dit la demoiselle de compagnie en lui remettant les ciseaux ; essayez aussi de faire le portrait de madame de Champreux, mais ne copiez pas celui-ci ; travaillez d'après nature. — Et comme il taillait dans le papier noir sans lever les yeux, elle ajouta : Monsieur, regardez donc votre modèle, sinon vous allez faire une figure de fantaisie.

Estève n'osa tenir compte de cette observation ; il y avait dans le regard, dans le sourire de la comtesse quelque chose d'éblouissant, un éclat qu'il ne pouvait soutenir en face. Pourtant, lorsqu'il posa sur le papier la silhouette qu'il venait d'achever, mademoiselle de la Rabodière s'écria :

— C'est une grande ressemblance, c'est fort bien, sauf quelques incorrections. Monsieur, vous montrez des dispositions surpre-

nantes, et j'ose vous prédire que vous aurez un talent charmant.

— M. de Tuzel aime les beaux-arts, dit la marquise en admirant de la meilleure foi du monde le chef-d'œuvre en papier noir, qui passait de mains en mains; c'est bien, très bien; ce talent sied mieux à un gentilhomme que celui de broder au tambour ou de faire en perfection des sachets de rubans.

—Comme feu M. le comte de Champreux, ajouta tout bas mademoiselle de La Rabodière.

Estève fut frappé de ce mot, que seul il avait entendu. Il supposa que l'époux dont madame de Champreux portait encore le deuil était un homme frivole et nul qu'elle n'avait pas aimé, et qui n'avait laissé dans son cœur que de faibles regrets. Cette conviction lui causait une secrète joie. Il se complaisait dans la pensée qu'aucun orage n'avait troublé la sérénité d'une si belle destinée,

et que cette jeune femme, qu'environnaient tant de grandeurs, de calmes félicités, n'avait jamais connu la douleur et les larmes. Mademoiselle de La Rabodière s'aperçut de sa distraction et lui dit gravement :

— Vous plaît-il, Monsieur, de continuer votre leçon ? Voyons, reprenez vos ciseaux, et tâchez de profiler un nouveau modèle.

Estève se remit docilement à faire des découpures : les demoiselles de compagnie posèrent tour à tour, et il essaya de représenter leurs profils anguleux ; mais il réussit moins bien dans ses nouveaux essais, et à la fin de la soirée il lacéra et éparpilla tout ce beau travail.

— Ah ! mon Dieu ! et votre chef-d'œuvre, Monsieur, le voilà aussi perdu, s'écria Mademoiselle de La Rabodière d'un air désolé ; j'aurais voulu le mettre dans ma collection.

Estève ne répondit rien : il avait adroitement soustrait la silhouette de madame de Champreux, et elle était déjà enfermée dans le petit portefeuille de laque qu'il portait toujours sur lui.

XXIV.

Le lendemain, à l'issue du dîner, qu'on servait à trois heures, madame de Leuzière dit à Estève, qu'elle avait fait asseoir près d'elle à table :

— Allons, beau berger, disposez-vous à faire une promenade par de jolis chemins

tout bordés d'aubépines fleuries. Ces dames vont visiter le moulin, et vous les accompagnerez.

A cette proposition, Estève ressentit un tressaillement de joie ; il se figura madame de Champreux marchant légèrement dans les sentiers ombragés du parc, puis s'asseyant avec sa grâce et sa fierté souveraine sur un siège rustique, au milieu d'une pauvre maison de paysan, et lui debout à ses côtés et prêt, faveur insigne ! à recevoir les ordres qu'elle daignerait lui donner.

— Soyez aimable, soyez galant, je vous le permets, reprit la marquise ; mademoiselle de La Rabodière et mademoiselle de Rochemartine sont charmantes et de très bonne conversation.

Les deux demoiselles de compagnie avaient déjà mis leurs chapeaux de paille à la Bazile et pris leurs joncs. Par un mouvement involontaire, Estève se tourna vers madame de

Champreux, qui s'était rassise devant son métier, et il la regardait indécis. Elle comprit ce geste, cette muette interrogation, car elle dit en souriant :

— Moi, je reste.

— Nous sommes invitées ce soir au Raincy, ajouta la marquise ; il y a concert et petit spectacle chez Son Altesse.

— Tenez, ma mère, je voudrais être à cent lieues du monde et de la cour, pour être dispensée de toutes ces fêtes ! dit vivementla comtesse. J'aime mieux la solitude de Froidefont que les amusements de Raincy.

— Voyez un peu cette fantaisie ! répliqua la marquise d'un air de douce ironie ; je vais me hâter de vous ramener à Versailles, charmante bergère, de peur que vous vous adonniez tout à fait à vos goûts simples et champêtres. Dans quel temps vivons-nous, bon Dieu ! Les femmes de vingt ans sont plus graves et plus sensées que leurs grand'mères.

Peu leur importe d'être belles, admirées, de plaire et de commander. Elles ne se soucient même plus de leur parure. Ah! ma mignonne, que présage un tel bouleversement?

— Je n'en sais rien, ma mère, répondit la comtesse d'un ton caressant et enjoué; en attendant, je tâcherai d'être très belle et très admirée pour vous faire plaisir: vous verrez ce soir!

— Partons, Monsieur, dit mademoiselle de La Rabodière en appuyant sur le bras d'Estève sa main couverte d'un gant de filet vert et en se redressant avec un mouvement de tête qui fit onduler les trois plumes de son panache.

Le pauvre jeune homme se laissa emmener de fort bonne grâce. Selon la recommandation de la marquise, il tâcha d'être aimable et même galant; mais au fond de l'âme il était, malgré ses efforts, agité, sou-

cieux et triste : déjà l'absence ou la présence de madame de Champreux n'était plus pour lui une chose indifférente.

Mademoiselle de La Rabodière était une vieille fille d'un esprit agréable et conteur. Comme toutes les personnes qui n'ont pas par elles-mêmes un grand relief, elle se faisait valoir en s'identifiant jusqu'à un certain point avec des existences plus considérables que la sienne. Cette manière d'être constituait au fond une abnégation et un dévouement sans égal. Depuis trente ans, mademoiselle de La Rabodière était attachée à la marquise ; elle avait vu naître madame de Champreux, et elle trouvait dans les rapports, dans les souvenirs d'une si longue intimité, des sujets inépuisables de causerie. Bientôt elle captiva l'attention d'Estève en lui racontant quelques circonstances relatives à la jeune veuve.

— Ah ! Monsieur, lui dit-elle avec un sen-

timent d'orgueil et de joie, quelle grand e et heureuse destinée que celle de madame la comtesse ! Elle n'a jamais souffert aucune peine ; les malheurs arrivés dans sa famille n'ont pas été pleurés par elle, parce qu'elle était trop jeune pour les sentir. Son père, le fils unique de madame la marquise, est mort un peu avant sa naissance ; quelques mois plus tard, elle a perdu sa mère, et elle est restée ainsi sous la tutelle de son aïeule, qui l'a élevée avec tous les soins et toute la tendresse imaginable. Jamais elle n'a formé un désir qui n'ait été satisfait. Depuis qu'elle existe, tout ce qui l'environne lui est soumis ; sa vue inspire le respect et l'amour ; c'est comme un don qu'elle tient de la nature plus encore que de la grandeur de sa naissance. Dans le monde, sa position est des plus enviées ; elle ne voit au dessus d'elle que les princesses du sang, et chacun sait qu'elle est maintenant le plus grand parti de la cour. Et

avec tant d'avantages, tant de motifs d'orgueil, elle n'est ni fière, ni vaine. Vous avez déjà pu voir comme elle est affable et douce ; mais ce que vous ne savez pas, c'est la rare bonte, la générosité de son âme. Pour tout dire, en un mot, elle est digne du rang où Dieu l'a mise et du bonheur dont il a comblé sa vie.

—Pourtant cette vie si belle a été un moment troublée, dit Estève en hésitant; madame de Champreux est restée veuve bien jeune.

La demoiselle de compagnie hocha la tête avec un léger sourire.

— Avez-vous entendu parler de M. de Champreux ? demanda-t-elle.

— Jamais, Mademoiselle; vivant au fond d'une province, je n'ai connu ni de près ni de loin les gens du grand monde.

— Alors je vais vous dire ce que du reste personne n'ignore, reprit la demoiselle de

compagnie. Des convenances de famille avaient fait ce mariage, qui était d'ailleurs des plus mal assortis. Lorsqu'il fut célébré, mademoiselle de Leuzière avait dix-sept ans, M. le comte de Champreux seulement quatorze. C'était un petit bonhomme d'une jolie figure, mais chétif et souffreteux. Son éducation était tout à fait manquée ; il avait un petit savoir et, je crois, un plus petit génie. Sa grande occupation était de faire toutes sortes de colifichets avec du carton et des rubans ; quant à ses amusements, c'étaient ceux d'un écolier. Il faisait beau voir madame la comtesse, en grand habit de cour, jouer à la guerre pan pan pour divertir cet enfant malade, en attendant l'heure d'aller chez la reine, ou bien confectionner avec lui des sachets d'odeur et mille autres babioles. Parfois il se mutinait et pour un rien devenait si méchant, que madame la marquise l'aurait volontiers mis en pénitence. Au mi-

lieu de tous ces enfantillages, il allait avoir seize ans, et peut-être sa femme commençait-elle à concevoir quelque chagrin de lui trouver si peu de raison et d'esprit pour son âge, lorsqu'il mourut presque subitement. Devant Dieu soit son âme !

Estève avait écouté ces détails avec une singulière émotion.

— Comment madame la comtesse avait-elle pu consentir à un tel mariage ? s'écria-t-il ; comment s'était-elle résignée à devenir la compagne de cet enfant maussade, qui ne promettait même pas de devenir un homme digne d'elle ?

— Eh ! mon Dieu, parce qu'alors elle était une enfant aussi, répondit la demoiselle de compagnie ; aujourd'hui sa docilité n'irait pas jusque-là.

En revenant de la promenade, mademoiselle de La Rabodière emmena Estève dans la cour d'honneur : elle avait aperçu

au perron le carrosse attelé de quatre chevaux et les valets en grande livrée. Au même instant, les deux battants de la porte s'ouvrirent et la marquise parut avec sa petite-fille.

La jeune douairière portait une robe de damas noir, et pour toute parure un rang de perles au cou. Un léger pouf formé de petites plumes noires ornait sa coiffure un peu haute sur le front et couverte seulement d'un œil de poudre. Ce costume simple et sévère contrastait d'une manière charmante avec sa figure si fraîche, si juvénile, et les tons d'un noir mat du damas, dont les plis abondants flottaient autour de sa taille, donnaient à son teint un éclat tendre et suave comme celui des fleurs. Elle s'avançait lentement, le front souriant et calme, avec un air de majesté, une grâce fière et modeste, une dignité de jeune fille et de reine.

En la voyant si belle, si radieuse, Estève

s'arrêta comme ébloui, et la salua silencieusement. Elle se tourna à peine vers lui pour lui rendre son salut d'un mouvement de tête, et pourtant elle devina l'impression qu'il ressentait à sa vue. Cette admiration humble et silencieuse la flatta davantage que les compliments qu'on lui avait si souvent adressés ; elle sourit et détourna les yeux, craignant peut-être de laisser deviner à son tour la satisfaction ingénue de son orgueil ; puis, revenue de ce léger trouble d'esprit, elle abaissa une seconde fois son regard sur Estève, et dit en désignant une touffe de roses blanches qu'il venait de cueillir dans le parc et qu'il avait à la main :

— C'est un bouquet que vous m'apportez? Grand merci! Monsieur, je le mettrai ce soir.

Il fut tenté de le lui présenter à genoux et s'avança en tremblant. Madame de Champreux choisit une rose et l'attacha de côté sur

son corsage en disant: — C'est une fleur de deuil. — En effet, le pâle incarnat de cette rose, qu'entouraient des feuilles d'un vert sombre, s'harmoniait avec la toilette de la comtesse.—A présent partons, ma mère, reprit-elle après avoir encore remercié Estève d'un regard.

Un moment après, le carrosse avait disparu au fond de l'avenue.

XXV.

Dès ce moment, Estève s'aperçut avec une sorte d'effroi qu'il y avait au fond de son âme un sentiment impérieux et fatal, une passion dont il avait jusqu'alors ignoré la puissance et les redoutables entraînements : trop faible déjà contre elle pour la vaincre, il ne songea qu'à la dissimuler.

Il y a parfois dans la vie humaine une phase dont la courte durée est plus féconde mille fois que les longues années qui l'ont précédée et suivie; c'est l'éclair radieux qui traverse les ténèbres, c'est le souffle tiède et parfumé qui dissipe les brumes sombres et glacées, c'est l'aurore brillante et rapide qui dans les régions boréales se lève sur les longues nuits d'hiver. L'existence morne et stérile d'Estève devait avoir cette période suprême; pendant quelques jours, quelques jours seulement, il devait vivre dans l'entier développement de ses facultés et par toutes les puissances de son être. Il comprit qu'il était arrivé à ce moment unique dans sa vie, et ferma les yeux, comme un homme placé entre deux abîmes; il détourna sa pensée de l'avenir comme du passé, et s'abandonna avec une sorte d'enivrement désespéré à ces transports cachés, à ces joies intérieures, à

ces muettes souffrances qui alternativement ravissaient et brisaient son cœur.

Bientôt il connut dans toute sa violence le bonheur amer que donne un amour placé si haut qu'aucun espoir de retour n'est possible. Souvent une circonstance insignifiante, un mot, un seul regard, le jetaient dans de secrets ravissements ou dans les plus douloureuses tristesses. Mais, au milieu de toutes ces agitations, il conserva du moins assez d'empire sur lui-même pour ne pas laisser deviner la passion insensée qui consumait son âme et sa vie. Les dures contraintes de son existence passée, une longue habitude de réserve et d'impassibilité apparente, lui rendaient plus facile qu'à tout autre, peut-être, cette complète dissimulation. Tandis que son cœur battait à rompre sa poitrine, et que la violence de ses émotions faisait pâlir son visage, il gardait une attitude calme, et jamais une parole, un soupir ne trahit le secret de

ses joies ou de ses souffrances. Dans l'abnégation et le dévouement de sa tendresse, il s'estimait heureux, trop heureux encore, et, comme les martyrs de l'amour divin, il ne voulait que souffrir et mourir pour l'objet de son adoration.

La marquise traitait Estève avec la familiarité amicale qu'autorisait son âge; elle profitait de ses privilèges de vieille femme pour le combler de ses faveurs et pour faire de lui, à l'exclusion de tout autre, son chevalier d'honneur, lorsqu'elle avait la fantaisie de se promener à pied dans le parterre. Madame de Champreux était naturellement plus réservée; cependant, à travers la retenue de ses manières, elle laissait apercevoir une sorte de bienveillance et de discret intérêt. Elle adressait rarement la parole à Estève, et pourtant il était facile de voir le goût qu'elle prenait à son entretien par l'attention qu'elle y prêtait. Mais la personne qui lui témoignait

le plus de sympathie était cette bonne mademoiselle de La Rabodière, dont la mémoire était un répertoire complet des anecdotes de famille et de toutes les illustrations de la maison de Leuzière. Elle s'était prise d'une particulière affection pour lui, parce qu'il avait dans la physionomie quelque chose d'un homme qu'elle aima jadis d'un amour tout à fait malheureux. Il n'y a pas d'amitié plus charmante que celle d'une femme qui a pris son parti d'être vieille, et dont le cœur a conservé quelque jeunesse : Estève en fit l'expérience ; mademoiselle de la Rabodière fut pour lui, dans la nouvelle vie où il était entré, ce qu'avaient été naguère le maître des novices et le père Timothée, la providence calme et consolatrice vers laquelle il se réfugiait dans ses mauvais moments.

XXVI.

Un soir qu'il n'y avait d'autre étranger qu'Estève à Froidefont, le petit cercle intime de la marquise était réuni autour de la table, dans le salon d'été. On causait librement, comme en famille ; la vieille dame faisait des histoires de l'ancienne cour. Elle se mit à ra-

conter celle de ce beau Létorières, qui s'était fait aimer de mademoiselle de Soissons.

— C'était un mince cadet de famille, dit-elle, un de ces petits gentilhommes qui viennent au monde dénués de tous biens, mais qui se tirent d'affaire par leur bonne mine et leur bravoure. Mademoiselle de Soissons le connut je ne sais comment, et se prit pour lui d'une telle passion qu'elle se mit en tête de l'épouser, elle qui tenait aux plus grandes maisons du royaume, et que le roi de Sardaigne appelait sa cousine! Sa tante, madame de Soubise, en avait tant d'indignation et de souci, qu'elle la fit entrer à l'abbaye de Montmartre. Mais les deux amants continuèrent de se voir à la mode d'Espagne, c'est-à-dire à travers les grilles et en passant par-dessus les murs avec des échelles de corde, si bien qu'on ne parlait que des in-

ventions romanesques de Létorières pour pénétrer dans le couvent. Le baron d'Ugeon, qui était un gentilhomme des Rohan-Soubise, prit à mal tous ces bruits, provoqua en duel l'heureux amant de mademoiselle de Soissons, et lui donna un grand coup d'épée dans le côté. On le transporta ainsi féru et quasi mourant dans un petit logis qu'il occupait hors Paris, sur le chemin de Montmartre. Mais, voyez la folie de ce pauvre amoureux! sans attendre sa guérison, il sort une nuit, et, comme de coutume, franchit les murailles de l'abbaye pour aller à son rendez-vous. Le hasard avait fait que ce jour-là j'étais allée voir ma tante, madame d'Humières, qui était alors abbesse de Montmartre. Comme il devait y avoir une prise d'habit le lendemain matin, et que je voulais y assister, j'avais renvoyé mon carrosse et accepté l'hospitalité pour une nuit chez ces bonnes reli-

gieuses. Voilà qu'au petit jour, un peu après qu'on eut sonné le premier angélus, j'entendis du bruit dans les corridors, toutes les portes des cellules s'étaient ouvertes, et les religieuses couraient vers l'escalier d'un air curieux et effrayé. — Jésus, Madame! quel scandale! quel malheur! me dit en passant l'une d'elles. — Il y a là-bas un homme mort, ajouta une autre tout éperdue. Ne comprenant rien encore à l'évènement, je les suivis. Quel pitoyable spectacle je vis alors! Le beau Létorières était couché, par terre, sous la grande arcade cintrée qui sépare le cloître du cimetière; ses yeux étaient ouverts et fixes, son visage était blanc comme linge, et son corps baignait dans une mare de sang. A cette vue, je sentis que j'allais m'évanouir tout de bon, et je me traînai jusqu'à l'escalier, où je m'assis à demi morte. Tout le monastère était en émoi, on ne concevait rien à ce malheur; aucune de ces dames ne con-

naissait Létorières, et ne savait ses rendez-vous nocturnes. Moi cependant, je reprenais mes esprits et je commençais à comprendre comment la chose était arrivée; je pris à part l'abbesse : — Faites retirer ces dames, lui dis-je; laissez quelqu'un seulement pour garder ce pauvre corps, et montons chez mademoiselle de Soissons, que tout ce bruit n'a pas éveillée, à ce qu'il paraît. En effet, elle dormait encore quand nous entrâmes dans son appartement; mais quel réveil! Dès les premiers mots que je lui dis, elle se releva avec des cris et des sanglots; elle ne voulait pas me croire, elle se débattait entre nos bras, elle demandait à voir ce cadavre. Heureusement elle tomba en défaillance. Hélas! je ne m'étais pas trompée dans mes conjectures : Létorières était venu à son rendez-vous, et avait passé une heure dans le cloître sans manifester aucunement les souffrances que lui causait sa blessure. Vers mi-

nuit, mademoiselle de Soissons était remontée chez elle sans bruit, et lui s'était retiré, comme de coutume, par la porte qui donne sur le cimetière. Apparemment, quand il fut arrivé là, les forces lui manquèrent; il tomba; sa blessure s'était rouverte, et tout son sang s'écoulait. Il mourut, faute de secours, à quelques pas de sa maîtresse, et tandis qu'elle s'endormait tranquille en pensant à lui. Pour éviter le grand scandale que toute cette affaire aurait causé, on transporta de nuit le corps de Létorières à son logis, on le mit sur un lit de parade, et l'on fit courir le bruit qu'il était mort d'une fièvre pourprée; tout le monde l'a cru, mais vous pouvez être assurée que cela n'est pas vrai, et qu'il mourut d'un coup d'épée et de son amour pour mademoiselle de Soissons.

— Et elle mourut aussi? demanda mademoiselle de La Rabodière.

— Point du tout, Mademoiselle, répondit

tranquillement la marquis ; quelques mois plus tard, elle épousa je ne sais quel prince allemand dont elle n'a jamais pu prononcer le nom.

Madame de Champreux avait écouté son aïeule avec une mélancolique attention. Ce récit l'avait émue, une larme semblait rouler sous ses longs cils baissés ; mais, à ces derniers mots, elle releva la tête et s'écria avec un mouvement d'indignation :

— Quel cœur lâche et perfide de s'être consolé ainsi !

— Eh ! ma belle reine, qu'auriez-vous donc donc fait à la place de mademoiselle de Soissons ?

— Ce que j'aurais fait, Madame ! Je me serais mise en religion, et j'aurais pleuré ce pauvre Létorières jnsqu'à la fin de ma vie.

— Ah ! ma fille, elle était si jeune ! répliqua naïvement la marquise.

Estève avait écouté madame de Champreux avec une émotion indicible de bonheur et de souffrance. La sensibilité qu'elle venait de manifester le charmait et l'épouvantait tout à la fois. Jusqu'à ce moment, il avait pensé qu'elle n'était pas capable de ressentir certaines exaltations, ni même de comprendre la tendresse énergique et fidèle d'un cœur qui persiste jusqu'à la mort dans les regrets et le souvenir de son premier amour. Il fut saisi d'une vague et jalouse inquiétude en songeant qu'elle éprouverait peut-être un jour cette passion, dont elle devinait les dévouements sublimes ; qu'elle choisirait dans la foule dorée qui remplissait les salons de Versailles un homme heureux entre tous, et que, quelque grand qu'il fût déjà, elle l'éleverait encore, et mettrait sa destinée au dessus des plus hautes destinées en lui donnant sa main. Ces prévisions rem-

plirent son âme d'un trouble cruel ; il pouvait tout supporter hormis cette affreuse pensée, de voir madame de Champreux descendre des régions sereines de son indifférence et livrer à l'amour d'un homme les trésors de son âme et de sa beauté. Cette soirée, si doucement commencée, s'achevait pour lui dans un morne et muet supplice. Entouré de ce cercle de femmes qui continuaient de frivoles causeries, il tâchait de dissimuler sa douloureuse préoccupation en feignant de chercher dans un volume de poésies quelques passages que la marquise l'avait prié de lire à haute voix.

— Eh bien ! Monsieur, vous ne trouvez donc rien dans cet almanach soi-disant des muses ? s'écria mademoiselle de La Rabodière en jetant un coup d'œil dans le livre. Eh ! bon Dieu ! voilà des vers assez beaux cependant. — Et elle se mit à dé-

clamer cette strophe de l'ode du pindarique Lebrun :

Oui, Sparte, à Lycurgue fidèle,
Voulut toujours que la plus belle
S'unît au plus audacieux ;
Et Jupiter même décide
Qu'il n'est permis qu'au fier Alcide
D'épouser Hébé dans les cieux.

— C'est assez mon avis aussi, dit la marquise en regardant madame de Champreux avec un certain sourire.

— Grâce, grâce, Madame, s'écria-t-elle en riant et en rougissant un peu ; point d'application, je vous supplie.

— Remarquez, je vous prie, ma mignonne, que, selon ma promesse, je n'ai rien avancé de direct, et que la comparaison ne serait pas exacte : vous êtes jeune et belle comme la déesse Hébé ; mais celui auquel je voudrais

vous remarier n'est pas un demi-dieu; c'est tout simplement un héros.

— Oui, un héros de coulisses, murmura mademoiselle de La Rabodière, qui avait son franc-parler.

Dès les premiers mots de cette conversation, Estève s'était retiré dans l'ombre du vaste abat-jour qui couvrait le faisceau de bougies placé au milieu de la table; il avait ainsi caché la pâleur de son front et l'altération de ses traits.

— Vraiment, ma reine, j'ai grande envie de vous sermoner un peu, reprit la marquise; vous n'avez pas assez d'admiration pour les braves et les victorieux; nous n'étions pas ainsi jadis, et Dieu sait si les vainqueurs de Fontenoy trouvèrent beaucoup d'inhumaines!... Mais aujourd'hui on ne fait plus cas de la gloire; les femmes s'enthousiasment des beaux esprits, des poètes, et ne se soucient plus des héros.

— Mon Dieu ! ma mère, je rends toute justice au vôtre, répondit madame de Champreux d'un air nonchalant ; je conviendrai, si vous voulez, qu'il est beau, spirituel et fort digne d'être aimé.

XXVII.

Ces paroles de madame de Champreux restèrent dans le cœur d'Estève comme un trait acéré ; il ne douta plus que l'heureux prétendant favorisé par la marquise ne devînt bientôt peut-être l'époux de la jeune veuve. Une haine, une jalousie désespérée l'animait

contre ce rival inconnu, et, pendant la douloureuse nuit qui suivit cette soirée, il fut prêt aux plus violentes résolutions. Tantôt il voulait partir, s'éloigner de madame de Champreux sans la revoir ; d'autres fois, il osait concevoir la pensée de lui avouer sa folie et son désespoir ; puis il tombait dans l'accablement et la crainte ; il se soumettait lâchement à son supplice, il redoutait tout changement dans sa situation, comme le malheureux redoute encore dans ses tortures le coup mortel qui doit les finir.

Une amère curiosité, un farouche désir de connaître entièrement son sort, lui firent rechercher avidement le lendemain l'occasion d'interroger mademoiselle de La Rabodière. Dès le lendemain, il descendit au salon dans l'espoir de la rencontrer ; elle y était déjà en effet, et, faute d'autre conversation, elle parlait avec le perroquet de la marquise. Estève n'eut pas même la pensée de lui faire une

confidence, mais il l'interrogea discrètement. Au premier mot elle s'écria :

— Ne m'en parlez pas! je ne conçois rien à la bonne volonté de madame la marquise pour M. le duc! un homme qui a pu faire de grands exploits dans la guerre d'Amérique, à l'autre bout du monde, mais dont les folies ont scandalisé tout Paris ; un Galaor, un don Juan, la fine fleur des traditions de la régence!

— Et vous croyez que madame la comtesse l'épousera? dit Estève d'une voix altérée.

— Jusqu'ici elle n'a pas voulu entendre parler de ce mariage ni d'aucun autre ; mais, qui sait? le duc est jeune, aimable, amoureux, et madame la comtessse, qui refuse de se prononcer, est intérieurement décidée peut-être.

Comme la demoiselle de compagnie disait ces paroles, madame de Champreux entra

dans le salon. Apparemment elle remarqua une certaine émotion sur le visage d'Estève, car elle se rapprocha et dit avec une naïve curiosité : — Ma chère amie, de quoi parliez-vous donc à M. de Tuzel ?

— Je lui parlais de vous, madame la comtesse, répondit-elle avec une franchise enjouée, et je me permettais de médire un peu du héros qui aspire à votre main. Me le pardonnez-vous ?

— De toute mon âme ! répliqua la comtesse ; et, après avoir un instant réfléchi, elle continua d'un ton grave : — J'ai pris une résolution que bientôt je déclarerai à ma mère, et qui metrra un terme à toutes ces poursuites : je veux suivre l'exemple de la princesse ma marraine ; veuve comme elle à vingt ans, je ne me remarierai pas, et je tâcherai de l'imiter dans toutes les actions de sa vie si calme, si grande, si heureuse !

— Ah ! Madame, voilà une résolution bien

téméraire! s'écria mademoiselle de La Rabodière. Madame la princesse de Lamballe l'a fermement tenue, il est vrai; mais elle n'a pas eu, comme vous, mille occasions d'y manquer; les princes d'un sang royal pouvaient seuls se mettre sur les rangs, tandis que tout ce qu'il y a de gens à marier dans la première noblesse de France va certainement aspirer à votre main. On n'est pas impunément la plus riche et la plus charmante douairière de la cour et de tout le royaume. Madame la comtesse, je ne jurerais pas qu'on ne vous fît un jour manquer à votre résolution.

— Vous verrez! répondit madame de Champreux en souriant et d'un air de calme décision.

Tandis qu'elle parlait ainsi, une joie insensée succédait à la douleur d'Estève; la sérénité, le courage de vivre, une sorte de confiance et d'espoir, renaissaient dans son

âme. Il respirait, soulagé des horribles tortures de la jalousie; il remontait de quelques pas l'abîme au fond duquel il s'était vu précipité. Mais, dans ce moment d'ineffable consolation, la présence de madame de Champreux était un bonheur au dessus de ses forces; il s'éloigna pour cacher les émotions qui, malgré lui, débordaient de son cœur, et alla chercher à l'extrémité la plus reculée du parc un site qu'il aimait parce qu'il savait que la jeune femme le visitait souvent.

La Marne, en cet endroit, servait de limite au domaine de Froidefont. Ses bords, submergés pendant l'hiver, se couvraient, dès que les eaux s'étaient retirées, d'une végétation vigoureuse; les saules trempaient leurs pâles rameaux dans l'onde indolente, qui balançait lentement les touffes de joncs élégants et de nénuphars flottant à sa surface. Le cours de la rivière était divisé en

cet endroit par une petite île dont les berges étaient couvertes d'oseraies.

Ce terrain, sujet aux inondations, se couvrait, pendant l'été, de la plus fraîche verdure. On y avait planté les arbres qui se plaisent dans les lieux humides, des platanes, des peupliers et plusieurs espèces de saules. Au centre de l'île s'élevait un toit de chaume soutenu par quatre troncs d'arbres droits et recouverts encore de leur écorce ; quelques sièges grossiers étaient disposés sous ce rustique abri que la comtesse appelait sa cabane.

Ce petit coin de terre avait un aspect vraiment champêtre et sauvage ; de profonds halliers s'étendaient jusqu'au bord de l'eau, et, à l'ombre des ronces noirâtres , s'épanouissaient les bouquets rosés de la saponaire et les humbles fleurettes de l'oxalide. Comme pour faire contraste avec l'agreste végétation de l'île, on avait placé, à l'entour de la cabane, des vases où croissaient les

plantes les plus rares et les plus délicates de la flore exotique. Un batelet servait, pour ainsi dire, de pont entre les deux embarcadères, car la rivière était si peu large à cet endroit, que quelques coups d'aviron suffisaient pour aborder.

Estève alla s'asseoir sous ces tranquilles ombrages. Enivré d'une joie mélancolique, il jouissait du présent par toutes les facultés, toutes les puissances de son âme; il savourait les heures rapides, les heures de bonheur et de vie que lui accordait le ciel. Quelques jours lui restaient encore, et il ne voyait rien au delà de ce terme : peu lui importait ce que deviendrait le reste de son existence.

Pourtant une circonstance puérile interrompit les rêveries où il s'oubliait, et le ramena pour un moment aux réalités fatales de sa position. Tandis que ses yeux erraient sur le paysage, il aperçut, derrière les ar-

bres qui bordaient l'autre rive de la Marne, une lourde voiture qui descendait la route et roulait vers Paris. Il pensa que bientôt il suivrait lui-même ce chemin, et s'en irait ainsi après avoir salué d'un dernier regard les lieux où resteraient les éléments de sa vie, et hors desquels il ne devait trouver qu'une horrible et mortelle solitude.

Il y avait six semaines déjà qu'Estève était à Froidefont, et, chaque fois qu'il avait parlé de son départ, la marquise lui avait signifié d'un air grâcieusement impérieux qu'elle entendait qu'il passât tout l'été au château. Elle avait trop de tact et de discrétion pour l'interroger sur ses projets, mais elle lui laissait voir que son avenir l'intéressait, et qu'en toute circonstance elle le servirait volontiers par son crédit et ses relations. Estève lui avait dit une fois que son projet était de voyager pendant quelques années, et d'aller d'abord en Angleterre, d'où il comp-

tait passer aux États-Unis d'Amérique. La marquise revenait parfois sur ce sujet et combattait doucement cette inclination pour les voyages :

— Eh! bon Dieu! qu'irez-vous donc faire au pays des Hurons? disait-elle. Je me figure qu'on y vit fort mal, et qu'on n'y trouve pas la moindre société depuis que la paix est faite et que les Français en sont revenus. Pour ce qui est d'aller en Angleterre, l'idée n'est pas heureuse non plus; il y a trop de brouillards dans cette île, et les femmes y sont trop savantes. Quant au reste du monde, ça ne vaut vraiment pas la peine de se déranger pour le voir. J'ai accompagné M. de Leuzière dans ses ambassades à Vienne et à Madrid ; je me mourais d'ennui au milieu des magnificences de ces deux cours, et je vous déclare que, dans mon aversion pour le langage et les usages étrangers, j'eusse préféré cent fois la société d'une bourgeoise de la rue Saint-De-

nis à celle d'une grande d'Espagne ou d'une princesse de l'empire. Notre pays est le plus beau, le meilleur pays du monde; croyez-moi, Monsieur, restez en France; ce n'est qu'en France que les Français peuvent vivre.

Madame de Champreux écoutait ces boutades de la marquise sans laisser voir son opinion, sans dire une parole pour blâmer ou encourager les projets d'Estève. Au contraire de ce qu'il aurait eu le droit d'espérer, elle le traitait avec une plus froide bienveillance après deux mois de relations journalières que pendant les premiers jours de son arrivée à Froidefont. Elle mettait dans leurs rapports une réserve attentive qui l'eût rendu bien malheureux ou bien fier s'il eût songé à l'interpréter, car il aurait pu croire que cette réserve tenait à quelque aversion ou à quelque préférence secrète; mais il l'attribuait plus naturellement à un senti-

ment de dignité, d'exquise modestie. D'ailleurs, il y avait dans cette froideur même une politesse égale, un ton de douceur qui éloignait toute idée de hauteur et de dédain.

Mademoiselle de La Rabodière, moins frivole que la marquise, moins indifférente que madame de Champreux, et peut-être éclairée par une douloureuse expérience, avait deviné qu'Estève souffrait au fond de l'âme et qu'il éprouvait des peines dont la cause échappait à sa pénétration. Comme il ne parlait jamais du passé, elle supposa que quelque malheur, dont il voulait par fierté, par un sentiment d'honneur peut-être, garder le secret, avait frappé sa famille et détruit sa position. Dans cette persuasion, elle l'engageait indirectement à s'occuper de son avenir, de sa fortune, et ne perdait aucune occasion de lui donner de bons conseils.

Un jour, ils étaient comme seuls dans le

salon, car la marquise, qui était une déterminée joueuse, faisait sa partie avec mademoiselle de Rochemartine, et madame de Champreux, assise un peu à l'écart, travaillait avec une application si soutenue, qu'on pouvait croire qu'elle ne prêtait pas la moindre attention à ce qui se disait autour d'elle. Mademoiselle de La Rabodière laissa aller la gazette qu'elle lisait, et, se rapprochant d'Estève, elle lui dit à demi-voix : — Nous aurons ce soir des gens considérables, auxquels madame la marquise se fera un plaisir de vous présenter. Ces relations pourront vous être utiles quelque jour, s'il vous prenait envie d'entrer dans une carrière, de solliciter quelque emploi.

— Je n'ai point d'ambition, répondit Estève en soupirant ; d'ailleurs, sais-je si je serais propre à faire quelque chose? J'aime mieux rester à l'écart, dans mon obscurité, que de tenter cette chance.

— Vous êtes trop jeune pour prendre si peu de souci de l'avenir, reprit madame de La Rabodière ; quelque jour, votre oisiveté vous pèsera ; après avoir gaspillé votre activité, l'énergie de votre esprit, vous regretterez de n'avoir pas donné un but utile à vos fatigues. Alors vous aurez la volonté, mais les forces manqueront.

— Hélas ! je suis déjà las et à bout de toutes mes forces, murmura Estève.

Mademoiselle de La Rabodière le regarda d'un air affectueux et touché qui semblait solliciter une plus entière confiance. Il le comprit, et continua d'une voix triste :

— Ma vie jusqu'ici s'est misérablement consumée dans des luttes contre les évènements, contre moi-même. Aujourd'hui tout cela est fini ; mais je suis à jamais brisé. Tout le bonheur que je peux espérer encore, c'est le repos, le repos dans la solitude où

j'irai me réfugier et cacher le reste de ma vie.

— Vous abandonneriez ainsi le monde !

— Aucun intérêt ne m'y retient, répondit-il avec effort.

En ce moment, comme si son cœur eût involontairement protesté contre ses paroles, il leva les yeux sur madame de Champreux. Elle avait fait le même mouvement, et leurs regards se rencontrèrent. Estève tressaillit intérieurement ; ce regard, qui avait plongé dans le sien, rayonnant et rapide comme l'éclair, avait une expression mélancolique, presque douloureuse. Cette scène muette n'eut que la durée de quelques secondes : avant que mademoiselle de La Rabodière eût pu s'apercevoir du mouvement de la comtesse, celle-ci avait repris son travail et brodait activement, le visage penché sur le métier ; mais ses mains étaient tremblantes, et il semblait qu'un incarnat plus vif

animait la blancheur transparente de son teint. Estève avait aussi baissé les yeux ; il était pâle et troublé comme un homme qui, en proie à quelque hallucination étrange, a la conscience de son erreur et s'efforce de ressaisir la réalité.

Il y eut un moment de silence; mais mademoiselle de La Rabodière, qu'animait une bonne volonté obstinée, reprit l'entretien.

— Est-il donc si difficile à un homme qui possède vos avantages de se créer des intérêts, des liens dans le monde? dit-elle. Vous n'avez point de famille; eh bien! il faudrait en trouver une, il faudrait vous marier.

— Moi! s'écria Estève avec un air d'étonnement et d'effroi qui fit sourire la demoiselle de compagnie.

— Allons, continua-t-elle gaîment, il paraît que cela gagne ; c'est comme une épidémie d'héroïques résolutions. Plus d'amoureuses passions, de tendres faiblesses ; on

cherche le bonheur dans l'indifférence, la froide sagesse, la liberté surtout.—Eh! grand Dieu , ajouta-t-elle avec un soupir, si vous saviez comme on finit par se lasser de ce calme parfait! Croyez-moi, soyez moins philosophe; ne regardez pas de si haut cette pauvre vie humaine. Faites des folies, s'il le faut, plutôt que d'être trop raisonnable.

— Ah! Sylvie, Sylvie! que prêchez-vous donc là? Vous allez pervertir M. de Tuzel, dit madame de Champreux en relevant la tête et en s'adressant à mademoiselle de La Rabodière d'un ton de reproche enjoué, mais qui n'était pas dénué, au fond, d'une intention sérieuse.

— Vous nous écoutiez sournoisement, madame la comtesse, s'écria la vieille fille; eh bien! tant pis pour vous, belle indifférente! vous aurez ainsi entendu vos vérités.

— Ma chère Sylvie, je vais prêcher à mon

tour, répondit la comtesse avec un sourire. — Et se tournant vers Estève, sans cependant lever les yeux sur lui, elle reprit d'un ton grave tout en continuant sa tapisserie : — C'est, je crois, un grand malheur et une grande faute de s'abandonner à certains entraînements, de faire des folies, comme vous le conseille pourtant la plus sage personne du monde. Mais la vie d'un homme ne doit pas être sans but, et pour les esprits actifs et capables il y a plus d'une carrière ouverte. Ayez donc de l'ambition, Monsieur ; mettez de côté ce découragement, cette défiance de vous-même que vous montriez tout à l'heure, et tentez toutes les chances que la fortune vous offre. — Elle s'interrompit et passa la main sur son front comme pour préparer la suite de son argumentation et se remettre de l'espèce d'embarras qui la gagnait à mesure qu'elle manifestait sa pensée.

Mademoiselle de La Rabodière comprit

qu'il y avait quelque intention cachée dans ce qu'elle venait de dire, et que son hésitation même annonçait que c'était chose embarrassante à déclarer.

— Ah ! Madame, dit-elle en riant, je suis sûre que vous allez proposer à M. de Tuzel quelque riche mariage, et que vous ne savez comment vous y prendre pour le lui conseiller.

La comtesse fit vivement un geste négatif et reprit avec effort : — Non, ce n'est pas cela ; il m'est plus naturellement venu une autre pensée, en entendant M. de Tuzel avouer son goût pour les voyages. Ma mère est la proche parente de M. le gouverneur de Saint-Domingue, qui se trouve actuellement à Paris ; elle a quelque crédit auprès de lui, et elle en userait volontiers en faveur de M. de Tuzel, s'il voulait passer en Amérique pour y exercer quelque haut emploi. Si j'osais me

permettre un conseil, je dirais que cette carrière est belle et honorable.

— Ah! Madame, interrompit mademoiselle de La Rabodière d'un ton à moitié fâché, que vous a donc fait M. de Tuzel pour que vous vouliez l'envoyer ainsi à l'autre bout du monde? — Refusez, ajouta-t-elle en se tournant vers Estève; refusez donc, Monsieur!

— Oui, mais je n'en rends pas moins grâce à madame la comtesse, qui a daigné un instant s'occuper de moi, répondit-il, navré de cette marque d'intérêt, qui était au fond une preuve si évidente d'indifférence. La fortune que j'ai me suffit, poursuivit-il, pressé d'épuiser ce pénible sujet d'entretien : j'ai ce qu'on appelle un sort indépendant, et je ne tenterai pas d'acquérir des biens qui n'ajouteraient rien à mes satisfactions; mais je n'en emploierai pas moins ce que j'ai de force et d'activité. Dans quelques mois, dans quelques

semaines peut-être, j'entreprendrai un long voyage, et un jour, si je vis, je reviendrai vous donner des nouvelles de ce pays que madame la marquise appelle la république des Hurons.

XXVIII.

Quelques jours s'écoulèrent encore. Estève reparla de ses projets de départ, mais la marquise n'y voulut rien entendre. Elle s'était accoutumée à la présence de ce beau jeune homme, qu'elle avait créé son chevalier d'honneur ; elle aimait sa tournure d'esprit,

ses manières simples et dignes, son caractère, et, par une sorte d'égoïsme affectueux, elle voulait le retenir jusqu'au jour où elle quitterait elle-même Froidefont.

Madame de Champreux avait insensiblement amené ses relations avec Estève aux termes les plus mesurés : elle le traitait avec cette réserve, cette froide douceur, qui ne donnent aucune prise; mais elle était d'ailleurs d'une politesse si exacte, d'une humeur si parfaitement égale, qu'Estève ne put craindre un seul moment que sa présence à Froidefont lui fût importune. Il pensa que les sentiments de la comtesse pour lui n'allaient pas au delà de l'estime la plus indifférente, et, comme il n'avait jamais espéré davantage, son cœur n'en souffrit pas. Le principe de toutes les félicités que lui donnait son amour était dans cet amour même, dans son adoration pour cette femme dont le regard doux et distrait s'arrêtait si rarement

sur lui. Il ne cherchait pas à lui parler, il fuyait même les occasions de se rapprocher d'elle ; tout son bonheur consistait dans une contemplation humble et silencieuse. Le soir, au salon, il évitait de se mêler au groupe qui l'entourait. Lorsqu'il n'y avait point d'étrangers au château, il aurait pu s'offrir naturellement pour l'accompagner dans ses promenades ; mais il ne profitait même pas de ces bénéfices de sa position, et il laissait la comtesse sortir seule avec une des demoiselles de compagnie, se bornant à les suivre de loin sans qu'elles pussent s'apercevoir de sa présence.

Un jour, la comtesse et mademoiselle de La Rabodière étaient sorties pour faire une de ces excursions qu'elles appelaient leurs voyages autour du parc. Estève dirigea plus tard sa promenade du même côté, vers les bords de la Marne, car il savait que la comtesse irait se reposer dans l'île. Jamais peut-

être il n'avait parcouru avec un cœur plus ravi d'admiration et d'amour ces lieux où il suivait sa trace. Cet air qu'elle avait respiré l'enivrait, et il lui semblait que des influences bénies l'environnaient de toutes parts et planaient sous ces voûtes de feuillages dont elle aimait l'ombrage noir et profond. Le soir approchait, et le crépuscule des allées commençait à s'assombrir ; un rayon de soleil pénétrait encore dans les clairières et dorait la pointe verte des gazons ; mille bruits confus et charmants, les bruits d'une belle nuit d'été, s'élevaient déjà dans le vaste silence du parc. C'était l'heure où madame de Champreux retournait au château. Estève eut la pensée d'aller visiter l'île après elle, et de s'asseoir un moment à la place qu'elle venait de quitter.

Comme il gagnait les bords de la Marne, il lui sembla qu'un cri, un cri de détresse, s'élevait de ce côté. Il s'élança et franchit en

un instant la longue allée de peupliers qui aboutissait en face de l'île. Pendant ce trajet, il n'entendit plus rien. En arrivant au bord de l'eau, il ne vit personne. Le batelet avait disparu, et il n'y avait pas trace humaine aux environs des deux embarcadères. Alors, saisi d'une cruelle angoisse, il parcourut du regard le cours de la Marne et ne tarda pas à apercevoir le batelet qui s'en allait en dérive et désemparé de son aviron.

A cette vue, la première pensée d'Estève fut que madame de Champreux et sa compagne étaient entrées dans cette frêle embarcation qui avait aussitôt chaviré, et qu'elles étaient au fond de la rivière, déjà mortes peut-être. Un cri terrible, un cri de désespoir et d'horreur, s'échappa de sa poitrine, et il se jeta instinctivement à l'eau, mais au même moment une voix s'éleva dans l'île : c'était celle de madame de Champreux qui appelait au secours. Estève passa la ri-

vière, qui était peu profonde en cet endroit, franchit d'un bond l'embarcadère et courut à la cabane.

Alors un spectacle bizarre, inoui, frappa ses regards. La comtesse était à genoux, ainsi que sa demoiselle de compagnie et une fillette de la ferme qu'elles amenaient ordinairement pour les passer dans l'île. Une espèce de géant fauve et déguenillé rôdait autour d'elles, en brandissant son couteau comme pour les effrayer, et semblait se divertir beaucoup de leur terreur.

— Misérable! cria Estève en se précipitant sur lui avec une furie qui doublait ses forces, et aussitôt le colosse tomba terrassé la figure contre terre, et rugissant de colère.

— Ah! Monsieur, c'est un fou! Ne le tuez pas! s'écria madame de Champreux entraînée par un mouvement de généreuse compassion.

Avant qu'elle eût achevé, Estève, pâle et tremblant, avait laissé aller cet homme, qui se retourna en levant sur lui son couteau avec un geste de fureur sauvage. Les trois femmes firent un cri perçant, elles crurent qu'Estève allait périr à leurs yeux; mais aussitôt le fou laissa tomber son couteau et bégaya avec un accent de surprise et de joie :

— Père, père, bon père! donnez à Genest, au pauvre Genest... la charité, pour l'amour de Dieu... Puis, regardant l'habit d'Estève d'un air inquiet, il ajouta : — Venez, venez là-bas, au couvent. Allons trouver le père Timothée. Alors vous aurez une robe blanche avec un beau scapulaire noir... Mon père... mon père, la charité au pauvre Genest, s'il vous plaît?

Estève, un peu revenu de sa surprise, repoussa le mendiant, et lui dit avec un geste d'autorité :

— Va-t-en! je t'ordonne de t'en aller, malheureux et maudit que tu es!

Genest le regarda d'un air de soumission plaintive, baissa la tête et obéit. On le vit franchir la berge, traverser le grand bras de la rivière à la nage et disparaître derrière les arbres du chemin. Pendant cette scène rapide, madame de Champreux et sa demoiselle de compagnie étaient restées immobiles d'étonnement.

— Vous aviez déjà fait la charité à ce mendiant, il vous a reconnu, Monsieur, s'écria mademoiselle de La Rabodière. Grand Dieu! quelle rencontre!

— Mais comment ce misérable se trouvait-il ici? interrompit Estève, comment a-t-il osé vous aborder, vous menacer?

— C'est ma faute, répondit la comtesse encore pâle et tremblante; cet homme était sur l'autre rive, il nous a aperçues, et il a tendu la main vers nous comme pour deman-

der l'aumône ; alors, sans réflexion, j'ai fait le geste de lui jeter quelques pièces de monnaie. Aussitôt il a passé la rivière, et j'avoue que je n'ai pu m'empêcher de rire en voyant cette figure qui sortait de l'eau tout échevelée et ruisselante, avec une poignée de roseaux à la main comme ces fleurons peints en camayeu sur les dessus de porte. Ce malheureux s'est approché, et j'ai compris tout de suite, à sa manière de parler, à son air, que c'était un idiot, un insensé. Il s'est mis à dire mille choses incohérentes dont nous avons eu la folie de nous divertir. Tout à coup il a commencé à psalmodier en imitant l'air recueilli et l'attitude d'un moine qui chanterait au chœur ; puis, comme nous le regardions en riant, il nous a commandé d'un air impérieux de nous mettre à genoux. Je lui ai dit de s'éloigner, et, voyant qu'il n'obéissait pas, j'ai fait signe à mademoiselle de La Rabodière et à Georgette de me suivre ; mais il nous a

barré le passage, et, tirant son couteau d'un air de fureur, il a renouvelé son injonction. Nous étions plus mortes que vives. Il a fallu céder. Alors, soit avec une méchante intention, soit seulement pour nous effrayer, il s'est mis à bondir autour de nous avec son couteau à la main... Cependant Georgette s'est courageusement échappée pour aller chercher du secours; mais il l'a rejointe à l'embarcadère et l'a ramenée.

— Après avoir donné un coup de pied à la barque, qui a suivi le fil de l'eau et qui doit être loin à présent, ajouta la jeune fille.

— Quelle situation! reprit la comtesse. Cet homme continuait à nous menacer, et s'irritait au moindre mouvement que nous faisions. C'était un accès de folie qui s'exaltait de plus en plus. Nous étions terrifiées. Quel moyen de sortir d'une telle position? Que dire à un fou pour le toucher, l'effrayer, ou le

convaincre? Heureusement, oh ! bien heureusement, Monsieur, vous êtes venu à notre secours.

—Et heureusement aussi vous avez imposé à cet homme, et il s'est souvenu dans sa folie que vous lui aviez fait du bien, ajouta mademoiselle de La Rabodière. Dans son respect et son affection, il vous a appelé son père. Mais où donc l'avez-vous rencontré? A la porte de quelque couvent, je suppose, car il vous a parlé d'un moine.

— Oui, je me souviens, répondit Estève d'une voix troublée; c'était effectivement dans une maison religieuse.

— A l'abbaye où M. votre oncle, le comte de Baiville, a fait profession?

— Oui, Mademoiselle, c'est là précisément.

— Voilà pourquoi il voulait vous emmener pour qu'on vous donnât une robe de moine.

Quel étrange pêle-mêle d'idées dans la tête de ce malheureux !

— Qu'allons-nous faire ? et comment sortir d'ici maintenant ? s'écria la comtesse.

Estève regarda du côté où il avait aperçu la barque ; mais le courant l'avait entraînée. D'ailleurs la nuit tombait, et l'on ne distinguait plus rien que des masses obscures qui surplombaient la rive.

— Il faut que Georgette tâche de passer à gué, et qu'elle aille chercher du monde au château, reprit madame de Champreux.

— Certainement je passerai, répondit la fillette ; pas toute seule pourtant, je perdrais pied. Mais si monsieur veut m'aider, lui qui a déjà passé ?...

— Cet enfant a raison, dit Estève : il y a trop d'eau pour qu'elle passe seule ; mais je puis la porter à l'autre bord.

— Pourquoi ne passerions-nous pas de la

même manière? objecta la demoiselle de compagnie. A quoi bon attendre! La nuit vient ; on doit être inquiet déjà au château, et notre situation ici n'est pas des plus agréables. Il y a sous ces arbres comme un brouillard qui vous pénètre. M. de Tuzel doit grelotter dans ses vêtements mouillés.

— Ne prenez aucun souci de moi, interrompit-il ; ne songez qu'à ce que je puis faire pour vous être bon à quelque chose.

— Ma chère Irène, vous tremblez, reprit mademoiselle de La Rabodière en prenant la main de madame de Champreux ; cette robe de linon vous garantit mal ; vous avez le frisson. Venez, partons tout de suite, au nom du ciel !

La comtesse garda le silence.

— Madame, dit Estève en se rapprochant d'elle, l'air est humide ici ; il y règne, après le coucher du soleil, une fraîcheur dangereuse et qu'il faut se hâter de fuir. Souffrez que je

vous rende sur-le-champ le service que vous recevriez dans une heure d'un de vos valets de pied.

— Allons, répondit la comtesse d'une voix mal assurée.

L'enfant et la demoiselle de compagnie passèrent d'abord, puis Estève revint chercher la comtesse. Elle était debout sur la dernière marche de l'embarcadère ; l'obscurité empêchait qu'on distinguât ses traits, mais on voyait qu'elle avait croisé les bras sur son mantelet de soie, après s'être enveloppée, et qu'elle baissait la tête dans l'attitude d'une craintive attente... En ce moment, une impulsion machinale soutenait seule Estève ; il exécutait chaque mouvement par une sorte d'effort instinctif. Les ressorts de son être matériel avaient toujours la même vigueur, la même puissance ; mais, au fond de son âme, il se sentit défaillir et mourir... D'un bras à la fois sûr et tremblant, il entoura la

taille frêle de la comtesse, et, la soulevant, il l'emporta serrée contre sa poitrine... Malgré sa haute stature, il avait de l'eau jusqu'à la ceinture, et le flot qu'il fendait péniblement jaillissait autour de lui en vagues bruyantes... Il eut un instant de vertige ; la tête de la comtesse était appuyée et cachée contre son épaule ; elle se laissait aller entre ses bras comme un corps inerte, une personne évanouie ou morte, et pourtant il sentait son cœur battre avec violence, comme si elle eût été en proie à une de ces terribles et profondes émotions de l'âme qui troublent et suspendent les fonctions de la vie.

— Vous avez peur ! murmura-t-il en l'étreignant plus étroitement par un mouvement involontaire.

— Non, répondit-elle d'une voix brève.

Une minute après, ils abordèrent.

Madame de Champreux s'élança sur le rivage, prit le bras de sa demoiselle de com-

pagnie, et se mit à marcher vivement vers le château, comme si elle avait hâte de fuir les lieux où venait de se passer cette étrange scène. Mais la force factice qui la soutenait s'évanouit bientôt ; elle s'arrêta brusquement et en disant d'une voix éteinte :

— Je ne puis aller plus loin... J'ai froid... Il me semble que je vais mourir.

Estève la soutint et la déposa à moitié évanouie sur le gazon, au bord de l'allée ; elle avait les mains glacées et frissonnait, enveloppée dans sa mante. — Ma chère Irène, vous tremblez la fièvre, s'écria mademoiselle de La Rabodière désolée. Ah! pauvre enfant! c'est le saisissement, la fatigue, qui l'ont mise en cet état! Cours, Georgette, ajouta-t-elle, cours à toutes jambes, ma fille, va dire au château qu'on amène sur-le-champ une chaise.

Estève voulut aller lui-même.—Non, non, s'écria la demoiselle de compagnie en le re-

tenant ; il est nuit close, nous mourrions de peur seules ici. Restez, restez, Monsieur.

Heureusement, la comtesse n'étant pas rentrée à l'heure ordinaire, on avait eu l'idée d'envoyer un carrosse au devant d'elle : Georgette le rencontra au bout de l'avenue. Les deux femmes y montèrent avec Estève, et l'on reprit au grand trot le chemin du château. Pendant ce trajet rapide, madame de Champreux s'était rejetée au fond du carrosse ; la faible clarté que projetaient les lanternes à travers les glaces baissées permettait d'entrevoir son attitude, mais non l'expression de son visage. Immobile, et la tête appuyée sur sa main, elle pressait son mouchoir sur ses lèvres et gardait le silence.

En descendant de carrosse, elle assura qu'elle se trouvait mieux ; mais Estève s'aperçut qu'elle avait pleuré en chemin. Après avoir embrassé son aïeule, qui écouta avec de grandes exclamations le récit que lui fit

mademoiselle de La Rabodière, elle alla s'enfermer chez elle et ne parut plus jusqu'au surlendemain. La marquise prétendit que sa petite-fille avait des vapeurs, et fit venir son médecin de Paris ; mais le docteur déclara qu'il ne voulait rien ordonner à la plus rebelle des malades, et l'indisposition de madame de Champreux n'eut pas d'autres suites.

XXIX.

Pendant quelques jours, on ne s'entretint à Froidefont que de l'étrange aventure arrivée dans l'île ; puis, comme on crut s'apercevoir que ce sujet de conversation attristait la comtesse, on n'en parla plus du tout. Le cœur d'Estève était livré à des préoccupations si

violentes, qu'il oublia bientôt l'espèce d'inquiétude que lui avait causée sa rencontre avec Genest le vagabond. Il pensa que l'idiot ne garderait de ce fait qu'une idée confuse, et qu'il n'y avait rien à craindre de sa mémoire. D'ailleurs, ses moyens de communication étaient si bornés, il parlait une langue si incomplète, qu'il semblait certain que, quand même un souvenir fût resté dans sa pauvre tête, il ne parviendrait jamais à faire comprendre comment et en quel lieu il avait retrouvé Estève.

Cette existence tout à la fois paisible et agitée, calme en apparence, mais bouleversée par tant d'orages intérieurs, dura encore pendant quelques semaines. Estève se disait avec une joie douloureuse, la joie du condamné dont un sursis prolonge la vie, qu'il lui restait un mois peut-être, un mois encore avant de quitter Froidefont.

Un matin, il lisait dans la bibliothèque,—

la bonté du ciel voulut qu'il y fût seul, — un valet entra et lui dit respectueusement : — Monsieur veut-il prendre la peine de passer chez lui? quelqu'un l'attend, une personne qui désirerait parler à monsieur sur-le-champ.

— Le nom de cette personne? demanda Estève avec un certain trouble.

— Elle n'a pas voulu le dire, et je n'ai pas osé insister, répondit le valet.

—C'est bien; allez lui annoncer que je vous suis, dit Estève, n'osant pas faire d'autres questions. Il monta chez lui rapidement et demeura comme pétrifié à la vue de celui qui l'attendait tranquillement assis dans sa chambre : c'était le père procureur de l'abbaye de Chàalis, un des religieux que le père Anselme associait quelquefois à l'exercice de son autorité. Comme le valet, debout contre la porte encore ouverte, senblait attendre les ordres d'Estève pour se retirer, le moine lui fit signe

de sortir, puis, se rapprochant du malheureux que sa présence avait anéanti, il lui dit d'un ton calme : — Remettez-vous, frère Estève ; je ne viens pas ici faire un scandale, et il ne tiendra qu'à vous que tout se passe sans bruit.

— Que me voulez-vous et que prétendez-vous ? s'écria Estève hors de lui.

— Rien que vous retirer de votre péché, mon frère, et vous sauver de votre apostasie, répondit le moine avec fermeté ; vous allez me suivre sans résistance, j'espère ; ne voulez-vous pas éviter par votre soumission un éclat fâcheux qui vous exposerait aux railleries, au mépris de ce monde où vous vivez ?

Estève garda le silence, un silence mêlé de rage et de confusion. Le père procureur reprit :

— Sa paternité m'a confié tous ses pouvoirs, elle m'a laissé le maître d'agir selon les inspirations de mon zèle pour la gloire

de notre maison. Je me suis introduit ici sous un motif plausible ; l'habit que je porte explique mon intervention dans des affaires de famille ; vous direz que je suis envoyé par un de vos parents qui, au moment d'entreprendre un long voyage, désire vous emmener : vous pourrez ainsi me suivre sans qu'on s'étonne de ce départ subit et sans qu'on cherche à savoir ce que vous serez devenu. Dieu permet ces subterfuges, quand ils ont pour motif les intérêts de notre sainte religion. Mon frère, réfléchissez au parti que je vous propose, il concilie les devoirs que mon état m'impose avec lés sentiments de charité qui me parlent en votre faveur. Jé puis ainsi vous sauver d'un éclat ignominieux ; vous disparaîtrez du monde sans y laisser une mémoire déshonorée, la mémoire d'un impie et d'un apostat.

Tandis que le moine parlait avec un accent de conviction et d'autorité en arrêtant

sur Esteve son regard armé d'une fermeté impassible, celui-ci, affaissé sur lui-même, le visage pâle et le front baigné d'une sueur froide, éprouvait l'agonie morale d'un homme qui n'a plus même une faible chance de salut, une lueur d'espérance.

— Et si je refusais de vous suivre? dit-il enfin, non d'un air de défi, mais avec l'accent du désespoir.

— Alors j'emploierais la force, dit sans s'émouvoir le père procureur; je requerrais l'assistance de la justice séculière, et, en vertu d'un ordre dont je suis muni, je vous ferais emmener par les gens de la maréchaussée.

— Mais alors je pourrais chercher dans la mort ma délivrance! s'écria Estève avec exaltation et en s'approchant d'une fenêtre qui s'ouvrait sur la terrasse pavée en marbre du château.

— Mon frère, répondit froidement le

moine, quand vous vous seriez brisé la tête sur ces dalles, Dieu condamnerait votre âme pour l'éternité, et le monde détournerait les yeux avec horreur de votre dépouille mortelle, que je réclamerais, moi, votre supérieur spirituel et l'un des dignitaires de l'abbaye royale de Châalis, où vous avez fait votre profession religieuse.

Un long silence suivit ces paroles.

Estève, la tête baissée sur ses mains, ne manifestait ses angoisses que par les frémissements douloureux qui ébranlaient tout son corps. Le malheureux succombait à cette agonie; le courage lui manquait, non qu'il songeât au sort terrible qui l'attendait dans les prisons du monastère, mais parce que le moment de se séparer à jamais de madame de Champreux était venu. Enfin l'excès de son malheur même lui inspira une sorte d'énergie désespérée, et il dit avec la résolution d'un homme subitement résigné au sacrifice

de sa vie : — Avant de partir, me sera-t-il permis de faire quelques dispositions, qui seront comme un testament de mort, et d'écrire à madame la marquise de Leuzière ?

— Oui, mon frère, répondit le moine ; cette manière de prendre congé d'elle me paraît la plus convenable.

Estève prit alors la plume et écrivit d'abord à la marquise pour la remercier de l'hospitalité qu'il avait trouvée à Froidefont. Ce billet était conçu dans des termes où le respect était mêlé à la plus vive reconnaissance. Ensuite Estève sortit d'une armoire le coffret qui contenait encore près de deux cent mille livres en or ou en joyaux ; après en avoir tiré un rouleau de vingt-cinq louis, il le referma et écrivit la lettre suivante à mademoiselle de La Rabodière.

« Mademoiselle,

« Au moment de m'éloigner pour jamais

des lieux où j'ai passé les plus heureux, les seuls moments heureux de ma vie, je n'ai pas la force de vous revoir pour vous exprimer les sentiments dont mon cœur est pénétré en vous quittant. S'il est une consolation possible pour moi dans l'isolement où je vais me trouver, je la devrai au souvenir que j'emporte de votre amitié.

« Souffrez que je vous confie en partant un soin qui ne saurait être rempli par de plus dignes mains : c'est celui d'employer la somme entière et la valeur des bijoux contenus dans le coffret que je vous envoie, à fonder une maison de refuge pour les enfants orphelins et les pauvres vieillards des environs de Froidefont. Mes vœux seraient comblés si madame la comtesse de Champreux voulait accepter le patronage de cette fondation.

« Adieu, Mademoiselle ; gardez un souvenir à celui que vous avez honoré de votre amitié, et qui, à sa dernière heure, songera

encore aux jours heureux passés près de vous dans ces lieux qu'il ne reverra jamais, et où il laisse tout ce qu'il respecte et chérit le plus sur la terre.

« Froidefont, 20 septembre 1788. »

Il scella cette lettre, après y avoir enfermé la clef du coffret; puis, sonnant le valet qui était dans son antichambre, il lui ordonna de tout préparer pour son départ.

Le père procureur approuva d'un signe cette précaution et assista d'un air impassible à ces arrangements, qui semblaient annoncer un long voyage. Quand les malles furent fermées, il commanda au valet de chambre de faire avancer à l'une des petites portes la chaise de poste qui attendait dans l'avenue. Toutes ces dispositions n'avaient pas duré une heure; il n'était guère plus de midi, et les dames du château, encore enfermées chez elles, n'apprirent rien des prépa-

ratifs de voyage qu'on faisait dans l'appartement d'Estève. Lorsque tout fut prêt, le père procureur se leva et dit simplement: — Allons!

Estève avait repris une sorte de sang-froid ; sa démarche et son geste étaient fermes, rapides, mais une extrême pâleur couvrait son visage. Il donna au valet de chambre tout l'argent de sa bourse et lui remit ensuite le rouleau de vingt-cinq louis qu'il avait gardé, pour le distribuer à la livrée du château. — Et maintenant, ajouta-t-il, voici, Saint-Germain, ce que je vous prie de faire : dans une heure, vous porterez ce billet à madame la marquise, et ce coffret avec cette lettre à mademoiselle de La Rabodière; dans une heure seulement, entendez-vous, Saint-Germain?

Le valet de chambre, discret et bien appris comme un domestique de bonne maison, ne fit aucune observation et promit

d'exécuter ponctuellement les ordres qu'on lui donnait.

La chaise de poste était déjà à la porte. Estève descendit accompagné du père procureur, qui ne l'avait pas perdu de vue une minute. Avant de monter dans la chaise, il se tourna pour jeter un dernier regard sur la façade du château. Alors seulement les larmes lui vinrent aux yeux.

— Partons ! dit-il d'une voix étouffée et en s'élançant dans la voiture. Le père procureur monta après lui et cria au postillon : Par le chemin de Meaux !

Quelques cavaliers de la maréchaussée, qui stationnaient au bas de l'avenue, se rallièrent autour de la chaise de poste et l'escortèrent dès qu'elle eut atteint la grande route.

— Vous voyez que toute tentative pour vous échapper serait inutile, dit le père procureur ; mon cher frère, il faut vous sou-

mettre à votre sort : il ne sera pas si rigoureux peut-être que vous le craignez.

— A présent je ne crains plus rien, répondit Estève d'un air de froide tranquillité.

Cette apparente fermeté n'était au fond qu'une sorte d'anéantissement qui rendait le malheureux insensible à de nouvelles souffrances. Il était comme un homme qui, précipité dans un abîme sans fond et sans rivages, roulerait dans le vide sans même essayer de se retenir, sans tendre ses mains raidies vers le fêtu de paille qui paraît au naufragé une dernière chance de salut. Dans l'indifférence où il était de son sort, il ne songea pas même à demander si, comme il en avait eu le soupçon, c'était Genest le vagabond qui avait fait connaître l'endroit où on le retrouverait, et par quels moyens le père procureur était parvenu jusqu'à lui.

XXX.

Il était nuit lorsque la chaise de poste arriva à Châalis et roula dans la première cour, qui séparait les bâtiments claustraux du logis des hôtes.

Quelques figures de frères convers, inquiètes et effarées malgré leurs efforts pour

conserver l'impassibilité que commandait la discipline monastique, parurent à la porte du grand cloître ; mais aucun religieux ne se montra, sans doute un ordre du prieur les tenait éloignés. Pourtant, lorsque Estève traversa le préau, il crut apercevoir derrière un pilier le visage pâle et consterné du père Timothée. En passant le seuil du monastère, Estève parut frappé d'un souvenir subit : — Ce jour est un anniversaire, dit-il, un anniversaire maudit ; il y a eu dix ans, aujourd'hui, que je passai pour la première fois cette porte.

— C'est vrai, murmura l'un des convers, je m'en souviens, c'est moi qui la lui ai ouverte pour son malheur et sa condamnation éternelle !

Estève regarda cet homme, dont le visage exprimait une stupide indignation, et lui dit avec douceur : — Et maintenant, mon frère, vous allez me conduire encore en présence

du prieur ; mais ce ne sera plus aux mêmes fins.

Il monta d'un pas ferme à la cellule du père Anselme, qui l'attendait entouré de quelques-uns de ses familiers. Il y avait en ce moment sur le visage d'Estève une sorte d'impassibilité froide et résolue qui fit comprendre au prieur que l'infortuné livré à sa justice était dompté, mais non soumis. Trop prudent, trop habile pour se livrer au ressentiment, à la sourde colère qu'il nourrissait depuis six mois contre celui dont l'apostasie avait trompé toutes ses prévisions, toutes ses espérances, il garda une attitude calme, et son visage n'exprima qu'une froide sévérité.

— Frère Estève, dit-il tandis que les assistants gardaient un profond silence, vous avez encouru le châtiment auquel les lois canoniques et les statuts de notre ordre condamnent le religieux qui manque aux trois

vœux qu'il a prononcés. Avez-vous quelque excuse à alléguer?

— Aucune, répondit Estève.

— Alors, mon frère, soumettez-vous avec contrition, continua le prieur d'un ton de mansuétude ; notre devoir est de vous infliger le châtiment que mérite votre faute, mais la miséricorde de Dieu, votre repentir et notre charité pourront l'abréger. Nous vous dispensons de faire amende honorable devant la communauté capitulairement assemblée, et nous vous ordonnons seulement de vous rendre dans la cellule où vous devez passer le temps de votre pénitence.

Alors, sans autre formalité et sans autre appareil, Estève fut conduit dans une des cellules du troisième cloître. Il reconnut, à la lueur du flambeau que portait un des convers, le préau dévasté, les décombres rongés par des mousses noirâtres, et les grilles derrière lesquelles il avait aperçu jadis des

reclus et des fous. A mesure qu'il approchait, il entendait une voix lamentable crier derrière une de ces horribles grilles : — Père, bon père, la charité ! bon père !

— C'est Genest ! s'écria Estève avec un étonnement qui lui fit oublier un moment sa propre misère : comment ce malheureux a-t-il pu attirer sur lui une si horrible punition ?

— Il aurait fait comprendre à d'autres personnes peut-être ce qu'il a su dire devant leurs révérences, répondit un des convers ; le monde est rempli de gens impies qui sont curieux de tous les scandales qui arrivent dans les couvents.

Estève comprit alors quelle part Genest avait eue à ce qui se passait, et quelle barbare prudence avait motivé sa réclusion. Il avait déjà pardonné à ce malheureux, par la main duquel la fatalité qui poursuivait sa vie venait de lui porter le dernier coup ; il le

plaignit au milieu de ses propres douleurs avec une généreuse sympathie.

Lorsque Estève se trouva seul dans la cellule où il devait peut-être achever ses misérables jours, il jeta autour de lui un regard morne, stupéfait, et se demanda si c'était bien lui-même qui venait de se laisser ensevelir dans cet affreux tombeau. Sa vue parcourait successivement les objets tristes et terribles qui l'environnaient : sa couche de paille, au chevet de laquelle une tête de mort semblait ouvrir ses yeux sans regard, l'unique siège placé devant une table grossière, et le prie-Dieu dont les genoux des malheureux reclus avaient usé la planche.

Au milieu de ces lugubres images, de cet horrible abandon, de cette sollitude, de ce silence, il se souvint que, la veille encore à pareille heure, il était assis dans le salon de la marquise de Leuzière, à quelques pas de madame de Champreux, et environné de

tant d'éclat, de bonheur et de joie. Alors il tomba dans un désespoir qui lui arracha des sanglots et des cris tels que ces voûtes effroyables n' en avaient jamais entendu; il appela mille fois la mort à son secours, et le lendemain le frère convers qui vint lui apporter sa nourriture le trouva étendu et comme expirant sur les dalles de la cellule.

Il passa plusieurs jours dans cette lutte énergique de la vie qui défend contre la mort une organisation encore jeune et puissante. Ce fut la vie qui l'emporta enfin, et Estève revint graduellement de cette longue agonie. Pendant sa maladie, un frère convers avait silencieusement veillé près de lui, et, quand il fut en convalescence, il s'aperçut de quelque adoucissement à son sort. Il lui était permis de quitter sa cellule et de se promener dans l'enceinte du troisième cloître; car il était d'ailleurs l'objet d'une si grande vigilance, que le père Timothée ne

put jamais parvenir jusqu'à lui, et qu'il ne vit plus d'autre visage humain que celui du frère convers qui le servait, et la figure morne et souffrante de son triste compagnon d'infortune, Genest le vagabond.

Son organisation vigoureuse résista aux privations matérielles, mais sa raison se serait peut-être éteinte dans les lentes tortures d'une telle existence, s'il n'eût trouvé dans l'exercice de la charité, de la bonté compatissante de son âme, une sublime distraction à ses souffrances. Cet idiot, ce misérable insensé, cause involontaire de son malheur, devint l'objet de ses soins. La triste créature s'éteignait dans sa prison; la violence qu'on faisait à ses instincts la tuait.

Lorsque le printemps faisait sentir sa douce influence jusque dans cet affreux séjour, lorsque les troupes d'hirondelles passaient au dessus des murs et que l'herbe ver-

dissait entre les pavés de la cour, Genest, saisi d'une inexprimable souffrance, se traînait le long des murs comme pour chercher une issue ; puis il s'asseyait, laissait tomber sa tête sur ses mains puissantes, et se prenait à gémir avec l'accent plaintif et désolé d'un enfant. A la voix d'Estève, le malheureux se ranimait pourtant ; lorsque celui-ci s'approchait et essayait de le consoler, il lui baisait les mains et bégayait : — Père, bon père Estève, restez avec le pauvre Genest. La charité au pauvre Genest, pour l'amour de Dieu.

XXXI.

Il y avait plus de deux ans qu'Estève traînait une vie languissante et qui lui semblait approcher enfin du terme suprême. Un matin, il lisait, assis devant la petite cheminée de sa cellule, un livre de prières que lui avait prêté le frère convers; aucune plainte, au-

cun mouvement ne troublait plus le silence de sa prison : le pauvre Genest était mort depuis un mois.

Tout à coup un bruit inaccoutumé se fit entendre, des pas pressés résonnèrent sur le pavé sonore de la cour. Estève se leva tout éperdu et ouvrit la porte de sa cellule ; c'étaient le père Timothée et l'abbé Girou qui arrivaient. Ils se jetèrent dans les bras d'Estève en s'écriant :

— Venez, suivez-nous ! venez, les portes sont ouvertes !

— Quoi ! le prieur veut ma délivrance ? s'écria-t-il, c'est lui qui vous envoie. Oh ! qu'il soit béni mille fois, mon Dieu !

— Il n'y a plus ici ni prieur, ni religieux, répondit le père Timothée ; des prodiges viennent de s'accomplir, nous sommes libres !

Et comme Estève le regardait de l'air égaré, stupéfait, d'un homme qui doute de sa raison et du témoignage de ses sens, il lui montra,

dans le journal qu'il tenait à la main, le décret de l'assemblée constituante : « La loi constitutionnelle du royaume ne reconnaîtra plus de vœux monastiques solennels des personnes de l'un et de l'autre sexe ; en conséquence, les ordres et congrégations religieuses sont et demeureront supprimés en France, sans qu'il puisse en être établi de semblables à l'avenir. »

Estève, privé de toute communication avec le monde, n'avait rien su des évènements qui venaient de s'accomplir. Il apprit en même temps tous les actes qui avaient commencé la Révolution, changé l'ancien ordre de choses et à moitié renversé le trône. Déjà alors les privilèges des castes nobles étaient supprimés, les droits du clergé abolis, et les biens ecclésiastiques réunis au domaine national.

Le prieur et la plupart des religieux abandonnèrent le jour même l'abbaye de Châalis.

Estève, l'abbé Girou et le père Timothée restèrent jusqu'au lendemain dans le logis des hôtes. Le père Timothée semblait éprouver plus d'étonnement que de joie de ce changement d'existence. Malgré son scepticisme religieux et sa profession avouée d'athéisme, il y avait encore en lui des opinions, des préjugés de race ; le vieux gentilhomme vivait encore dans la personne du moine défroqué. L'abbé Girou acceptait avec sa soumission ordinaire le bien et le mal que la Providence dispensait aux hommes dans cette violente réaction. Il gémissait sur les désastres de l'Église et remerciait le ciel de la délivrance d'Estève.

— Mon ami, lui dit-il, je suis venu pour vous emmener ; j'occupe, dans un des quartiers les plus tranquilles de Paris, un logement où je me suis retiré, bien que je remplisse encore les fonctions d'aumônier de la prison de Saint-Lazare ; c'est là que nous vi-

vrons ensemble. — Le digne prêtre offrit ensuite au père Timothée de partager l'asile qu'il donnait à Estève, et décida le vieux moine à les accompagner.

La première pensée d'Estève fut d'aller à Froidefont pour savoir quel était le sort de la famille de Leuzière au milieu des bouleversements qui avaient changé tant de hautes existences; mais on était au cœur de l'hiver, et probablement il n'y avait à Froidefont que le concierge et le régisseur. Estève préféra aller d'abord à Paris, où il avait plus de chances de trouver la marquise et sa petite-fille dans leur hôtel de la rue de Varennes.

L'abbé Girou occupait dans le haut du faubourg Saint-Denis une petite maison située entre cour et jardin; aucun des bruits de la grande ville ne retentissait jusque-là, et Paris tout entier aurait été livré au pillage et à la destruction, qu'on n'en aurait rien

su dans cette maisonnette, que le vaste enclos de Saint-Lazare séparait des autres habitations. Une vieille Provençale, que l'abbé Girou avait trouvée sur le pavé de Paris, faisait le ménage et prenait soin de ce modeste intérieur. La santé d'Estève se raffermit promptement dans cet humble bien-être, et la société douce et consolante de ses deux amis releva ses forces morales. Il se rattacha à la vie par des affections et par des espérances qu'il osait à peine formuler en lui-même, mais qui lui causaient des tressaillements de tendresse et de joie.

XXXII.

Dès le second jour de son arrivée à Paris, Estève était allé à l'hôtel de Leuzière. Avant même que sa main eût soulevé le lourd marteau de la porte-cochère, il avait compris, à la tranquillité, au silence de cette demeure, que les maîtres étaient absents. Il

dut frapper plusieurs fois pour se faire ouvrir, car il n'y avait personne dans la loge du suisse. Le concierge auquel il s'adressa le regarda d'un air inquiet, défiant, et lui répondit avec une sèche politesse que madame la marquise de Leuzière et madame la comtesse de Champreux étaient à la campagne.

— A Froidefont sans doute? s'écria Estève.

— Non, Monsieur, répliqua vivement cet homme; madame la marquise est en Lorraine, mais on l'attend à Paris vers la fin de l'hiver; du moins, je le crois.

Estève se retira. Comme il sortait, un savetier, assis dans sa misérable échoppe au coin de la rue, releva la tête et lui cria :

— Il s'est fait prir pour vous ouvrir la porte, le vieux loup! et je parierais qu'il vous a débité un tas de mensonges. Il dit à tous venants que la vieille dame est à la campa-

gne; mais il sait bien le contraire, l'ivrogne!

— Comment! que voulez-vous dire? s'écria Estève, frappé des paroles de cet homme, et se résignant avec une sorte de dégoût à l'interroger.

— Je dis que la vieille marquise est une aristocrate qui a passé à l'étranger avec sa petite-fille et toute sa fortune. Elle a émigré comme tant de nobles de ce quartier.

— Mais madame la marquise de Leuzière ne se mêlait pas de politique, interrompit Estève.

— Vous croyez ça! Elles étaient de la cour; je les ai vues à Versailles les 5 et 6 octobre, quand nous sommes allés chercher le roi. Je vous dis que c'étaient des aristocrates, et qu'aujourd'hui elles conspirent à l'étranger.

Estève comprit qu'il pouvait y avoir quelque chose de vrai dans les soupçons de cet

homme, déjà une partie de la famille royale et de la haute noblesse, alarmées par la gravité des évènements, avaient cherché un refuge hors du royaume, et il était possible, en effet, que la marquise eût suivi cet exemple.

Ce fut un motif de tristesse et en même temps de sécurité pour Estève, qui dès-lors conçut l'espoir d'aller un jour revoir la comtesse dans son exil. Aussitôt rentré dans le monde, il avait eu la pensée de se rapprocher de son père, et l'abbé Girou avait fait faire quelques démarches auprès du marquis ; mais une lettre de la personne chargée de cette négociation ne tarda pas à détruire cette espérance : M. de Blanquefort, pour empêcher Estève de profiter des droits que lui avait rendus le décret qui rompait ses vœux religieux, venait de dénaturer toute sa fortune et de la convertir en valeurs numéraires. Partisan de la révolution et ami de

Mirabeau, il devait se rendre prochainement à Paris.

Estève se renferma dès-lors dans la solitude et l'intimité de ses relations. Un sentiment de fierté, de délicatesse, l'avait empêché de faire des démarches pour se rapprocher des enfants de madame Godefroi, et il se mit à travailler pour ajouter un peu d'aisance au strict nécessaire que les ressources de l'abbé Girou procuraient à leur humble ménage. Il faisait des copies et mettait au net les livres des petits commerçants du faubourg Saint-Denis. De son côté, le père Timothée gagnait quelque chose en mettant à profit le talent qu'il eut jadis de peindre de charmants pastels : il faisait des enluminures pour les marchands d'estampes. Le vieux moine voyait avec une indignation profonde les progrès de la révolution et les insultes faites à la royauté. Il abhorrait cette rénovation de tous les pouvoirs, et, chose étrange !

le décret sur la constitution civile du clergé causa au vieil athée beaucoup d'irritation et de chagrin.

— Depuis longtemps je ne suis plus chrétien, disait-il, mais je suis et serai toujours gentilhomme ; je ne puis assister sans douleur à la chute de tout ce qui soutenait la puissance royale.

D'autres fois il tombait dans de sinistres prévisions.

— Il n'y a plus de royaume de France depuis que le roi a accepté la constitution, disait-il ; tous ces désordres amèneront quelque chose comme ce qui s'est passé jadis en Angleterre ; ce peuple hérétique et rebelle assassinera son souverain.

Un jour, il rentra plus tard que de coutume ; sa physionomie, ordinairement froide et pensive, trahissait une émotion intérieure.

— Mes amis, dit-il, je ne saurais plus

vivre dans ce pays, au milieu de tant d'attentats et de folies; je m'en vais attendre, hors du royaume, la fin de tous ces désastres. Aujourd'hui, j'ai retrouvé un ancien ami, un homme que je voyais tous les jours, il y a quarante et quelques années, dans le salon de madame de Pompadour. Il part demain, et je pars avec lui; plus tard, sans doute, vous viendrez me rejoindre; — et déposant une bourse sur la table, il ajouta: — Permettez que je songe à vos frais de voyage; j'avais prêté jadis quelques centaines de louis au chevalier de Rossi, il s'en est souvenu fort à propos aujourd'hui.

— Mais cette somme vous sera nécessaire en pays étranger, s'écria Estève; non, non, gardez tout.

— J'ai pris vingt-cinq louis, c'est plus que suffisant pour mon voyage, répondit simplement le père Timothée; une fois arrivé, je n'aurai plus besoin d'argent.

— Mais où allez-vous donc? demanda Estève.

— En Italie, dans un des couvents de l'ordre de Citeaux ; — et, voyant l'étonnement d'Estève, il reprit : — Que fais-je dans le monde? la plupart de mes contemporains n'existent plus, et ceux qui ont survécu sont dispersés à l'étranger. Une fois que je serai séparé de vous et de l'abbé, je sens que je ne pourrai plus vivre qu'en reprenant les habitudes auxquelles j'ai été plié si longtemps. La liberté m'est, à présent, un bien inutile ; je ne sais plus que faire de moi-même.

Il partit en effet, et, deux mois plus tard, une lettre de lui annonça à Estève qu'il était dans un couvent de bénédictins aux environs de Rome.

XXXIII.

Cependant les mauvais jours de la révolution approchaient; déjà les proscriptions avaient commencé. L'abbé Girou, qui n'avait pas adhéré à la constitution civile du clergé, et qui avait déjà donné sa démission d'aumônier de Saint-Lazare, pouvait être arrêté

comme prêtre réfractaire. Heureusement il vivait oublié dans cette petite maison solitaire et comme perdue entre de vastes jardins dont il n'osait plus franchir l'enceinte. Estève lui-même se hasardait rarement à descendre dans les quartiers populeux pour avoir quelque nouvelle de ce qui se passait dans les clubs et à l'assemblée législative.

Ils n'avaient guère de relations au dehors qu'avec un ancien employé de la maison de la maison de Saint-Lazare. Ce brave homme venait de temps en temps leur dire les évènements, qui, à cette époque, se succédaient avec une si effroyable rapidité. Ce fut par lui qu'ils apprirent la révolution du 10 août et l'arrestation de la famille royale. Quelques jours plus tard, cet homme arriva, pâle de terreur.

— Depuis hier, dit-il, on tue dans les prisons de Paris ; c'est une boucherie ! Comme j'ai entendu dire qu'il y avait de grands ras-

semblements autour de la prison du Temple, j'y suis allé. Une troupe de gens déguenillés arrivaient en hurlant et en chantant le *ça ira*. L'un d'eux portait une pique au fer de laquelle on avait mis une tête, une tête de femme pâle, les yeux à demi ouverts, avec de longs cheveux blonds qui flottaient autour de la pique... Cette tête, c'était celle de la princesse de Lamballe !

A ce nom, Estève se couvrit le visage avec un cri d'horreur : il se souvenait de ce que madame de Champreux avait dit un jour devant lui, dans le salon de Froidefont, de cette destinée si grande, si heureuse, qu'elle voulait imiter. Il remercia alors avec un élan de reconnaissance inexprimable le ciel, qui permettait qu'elle se trouvât en sûreté loin du pays où s'accomplissaient de si grands forfaits. Il bénit mille fois la prudence de la marquise, qui avait mis à l'abri de tout danger une tête si chère. Depuis son arrivée à

Paris, il était retourné plusieurs fois à l'hôtel de Leuzière, et toujours le concierge lui avait répondu que la marquise et sa petite-fille étaient absentes. Il alla encore ce jour-là rue de Varennes, et, au moment où il soulevait le marteau, l'ignoble savetier lui cria du fond de son échoppe : —Tu perds ta peine, citoyen ; il n'y a personne. La livrée aussi a émigré.

Estève retourna s'enfermer avec l'abbé Girou ; ils vécurent seuls, isolés des calamités de cette époque, et presque heureux au sein de cette tranquillité. Le travail et l'étude remplissaient toutes leurs heures, et, pendant les orages de 93, lorsque les assassinats juridiques de la convention frappaient Paris de terreur, les deux solitaires n'entendirent pas les clameurs de la multitude, qui, comme une mer furieuse, débordait sur les pavés sanglants de la grande ville.

XXXIV.

Un soir, c'était après le 31 mai, de funeste mémoire, la vieille servante vint avertir l'abbé Girou qu'un homme le demandait, un homme qui n'avait pas voulu dire son nom. En ces temps malheureux, l'annonce d'une visite était un évènement qui causait autant

de trouble et d'inquiétude qu'une mauvaise nouvelle. L'abbé sortit à la hâte en recommandant à Estève le calme et le sang-froid. Un moment après, il revint tenant sous le bras un homme pâle, défait, et qu'Estève ne reconnut pas.

— Ah! Monsieur! s'écria le vieux prêtre, dont les mains tremblaient, est-ce bien vous que je revois ainsi?

— Les girondins sont vaincus, dit l'étranger, tous mes amis sont arrêtés, et l'échafaud les attend... Depuis deux jours, j'ai échappé comme par miracle à ceux qui me cherchent. Je n'ai pas d'argent, pas de pain, pas d'asile... Pouvez-vous me garder ici?

— Que bénie soit la Providence qui vous y amène! s'écria le prêtre. — Allez sur-le-champ, mon ami, ajouta-t-il en se tournant vers Estève qui se tenait à l'écart, allez faire mettre la table et arranger un lit. — C'est

votre fils, dit-il en revenant vers l'étranger, dès qu'Estève fut sorti.

Le marquis soupira, et répondit en levant les yeux au ciel :

— J'ai été cruel envers sa pauvre mère, envers lui peut-être ! Si Dieu m'en donne le temps, je réparerai mes torts, je les expierai...

— Mon fils, dit l'abbé Girou en allant prendre par la main Estève qui revenait et en l'amenant près du marquis ; mon fils, vous avez aujourd'hui le bonheur d'aider votre vieil ami à recevoir votre père.

M. de Blanquefort serra silencieusement la main d'Estève et prit son bras pour passer dans la modeste salle où était dressé le couvert. Le repas se prolongea; pour la première fois depuis bien des jours, le marquis retrouvait un moment de calme, de sécurité, et il en jouissait avec une reconnaissance mêlée d'attendrissement. La détresse avait amolli

ce cœur de bronze et dompté ses ressentiments ; il s'ouvrait enfin à de généreux élans, à une noble équité. Dès ce jour, il adopta Estève et l'appela son fils.

L'asile que le marquis était venu chercher près de l'abbé Girou était le plus sûr qu'il pût trouver. Une soudaine inspiration l'y avait amené : errant dans les rues de Paris sous le coup d'un ordre d'arrestation, il s'était souvenu de l'adresse écrite au bas de la lettre que l'abbé lui avait fait parvenir quelques années auparavant, et à laquelle il n'avait pas répondu. Alors il était venu avec confiance, car il avait déjà vu jusqu'où allaient le dévouement, la charité, les évangéliques vertus du vieux prêtre.

XXXV.

Une année entière s'écoula encore, et les fureurs populaires, loin de s'apaiser, avaient emporté ceux qui les fomentèrent dans l'espoir de les diriger. Les habitants de la petite maison restaient cachés et solitaires : à peine si le bruit des grandes catastrophes qui épou-

vantaient Paris arrivait dans la retraite où ils vivaient tristes et tranquilles. M. de Blanquefort était courageusement résigné. Il prévoyait la fin de ces calamités, et souvent il disait : — Le règne de la terreur finira ; alors les honnêtes gens, les vrais patriotes ressaisiront le pouvoir. Le règne des proscrits commencera ; je présenterai Estève à ceux de mes amis qui auront survécu comme moi à la persécution, et je prévois pour lui une carrière plus belle encore que celle promise à son frère aîné, à mon pauvre Armand.

Le cœur d'Estève avait un si grand besoin de dévouement et d'affection, qu'il s'était promptement attaché à M. de Blanquefort. Le vieillard, touché de ces soins, de ce respect filial, lui disait parfois avec une sorte d'émotion : — Vous avez une âme tendre et affectueuse, Estève ; vous ressemblez à votre pauvre mère.

Une circonstance singulière, et à laquelle il songeait sans cesse, avait troublé cependant la tranquillité d'Estève. Un jour d'hiver, il avait été obligé de faire une course dans le faubourg Saint-Germain ; comme il remontait la rue du Bac, un rassemblement lui barra le passage. C'était chose ordinaire alors de rencontrer des femmes qui se rendaient, en chantant, à la convention. L'œil animé, la voix rogue, les vêtements en désordre et la cocarde au bonnet, elles apostrophaient les passants et tâchaient de les entraîner à grossir leur cortège. Estève se rangea pour laisser passer cette troupe de furies, et dans ce mouvement il se trouva face à face avec une femme qui se glissait le long du mur et semblait fuir craintivement. Il ne fit qu'entrevoir son visage presque entièrement caché sous une de ces grandes coiffes à garnitures flottantes qu'on voit aux portraits de

Charlotte Corday, et pourtant il crut reconnaître celle dont le souvenir était si souvent présent à son cœur; c'étaient les mêmes traits, les mêmes yeux d'un bleu sombre, la même taille frêle et cambrée. Cette ressemblance inouie frappa Estève d'une telle stupeur, qu'il demeura immobile et suivit seulement du regard cette femme qui disparut presque aussitôt dans une des rues latérales. Estève n'eut pas même la pensée d'aller à l'hôtel de Leuzière, que le décret relatif aux biens des émigrés avait réuni au domaine national. Il n'y avait pas la moindre probabilité que ce fût madame de Champreux ellemême qui eût passé à côté d'Estève. Il se dit que la plus parfaite ressemblance l'avait sans doute abusé; pourtant il songeait sans cesse à cette rencontre, et dès ce jour sa sécurité ne fut plus si entière. Quelques mois s'étaient écoulés, et ce souvenir ne le préoccupait plus

autant, lorsqu'un soir cet ancien employé de la maison de Saint-Lazare qui visitait quelquefois l'abbé Girou, vint apporter d'affreuses nouvelles : ce jour-là même madame Elisabeth, la bonne, la pieuse, la sainte sœur du roi, était montée sur l'échafaud.

— Les prisons regorgent, dit-il ; chaque jour des charriots viennent chercher à Saint-Lazare des gens qui doivent être condamnés le lendemain. Hier, on a transféré ainsi à la Conciergerie une quinzaine de femmes nobles, de grandes dames accusées de conspiration... J'ai vu la liste.

Un funeste pressentiment glaça Estève ; ces mots l'avaient frappé comme une épouvantable révélation..., il se leva tremblant.

—Vous avez vu la liste? dit-il, et les noms?.. vous en souvenez-vous?

— Je n'ai fait qu'y jeter un coup d'œil, et j'ai retenu seulement le chiffre.

—Ne savez-vous pas si une de ces femmes s'appelait madame de Champreux ?

— Oui, peut-être, répondit-il après avoir réfléchi un moment.

XXXVI.

Deux heures plus tard, lorsque l'abbé Girou et M. de Blanquefort se furent retirés, Estève sortit et gagna le faubourg Saint-Denis. La plupart des boutiques étaient fermées; pourtant quelques groupes stationnaient encore devant les cafés. Il s'informa et apprit

des détails qui redoublèrent ses terreurs. On parlait d'une femme âgée qui était montée sur le fatal charriot, soutenue par une jeune femme d'une grande beauté ; mais leurs noms n'étaient pas connus de ceux qui les avaient vues.

Estève traversa Paris, gagna les environs de la Conciergerie, et erra longtemps autour de ces murs impénétrables. Pour sortir de son incertitude et de son supplice, pour avoir le droit de visiter un à un les cachots de cette affreuse prison et reconnaître par ses yeux que madame de Champreux n'y était pas enfermée, il aurait donné avec joie le reste de sa vie ; mais à ce prix même il n'aurait pas pu obtenir l'assurance qu'elle était libre. Lorsque la nuit fut plus avancée, lorsqu'un plus profond silence régna autour du Palais-de-Justice, il vint s'appuyer contre le parapet qui borde la Seine en cet endroit, et, les yeux fixés sur la prison, il écouta,

comme s'il eût pu les entendre, les plaintes et les pleurs de ceux qui agonisaient dans ce lieu de supplice. Mais aucun bruit ne s'élevait derrière les sombres murs, et le pas mesuré des factionnaires postés aux abords de la Conciergerie retentissait seul le long du quai désert. Estève comprit sa folie et l'inutilité de cette attente prolongée ; pourtant il resta encore, retenu par le faible espoir de voir sortir les détenus qu'on transférait parfois, au point du jour, de la Conciergerie dans d'autres prisons. On était aux nuits les plus courtes de l'année, et l'éclat, la sérénité du ciel, le bruit paisible et monotone des ondes, la molle fraîcheur de l'air, rappelèrent à Estève ces belle nuits d'été pendant lesquelles il aimait à descendre dans le parc de Froidefont. A ce souvenir, des larmes débordèrent de ses yeux caves et brûlants ; il éleva son regard vers ces astres brillants qui rayonnaient encore sur lui en ces moments

de désespoir comme au temps de son bonheur, et il murmura : — Oh ! tranquilles régions ! sereines demeures ! refuge inaccessible où l'on ne craint plus les terreurs, les supplices de cette vie, vous ouvrirez-vous bientôt pour moi ! Irai-je bientôt attendre dans le séjour de la paix, de l'amour, des félicités éternelles, celle que j'ai tant aimée ici-bas ?

Le silence et le calme de la nature pendant cette belle nuit contrastaient singulièrement avec les scènes de désespoir et de deuil que devait ramener le jour. C'était un moment de trêve et de repos pour les bourreaux et pour les victimes, et mille fois Estève souhaita que la main puissante de Dieu arrêtât le jour prêt à se lever et à interrompre le sommeil de la grande cité. Bientôt cependant une lumière pâle glissa sur les toits d'ardoise du palais ; le soleil se leva derrière la vieille tour de Saint-Jacques de la Bouche-

rie, et une radieuse matinée succéda à une tranquille nuit. Ces clartés réveillèrent les haines, les terreurs, les violences, toutes les passions qui s'étaient assoupies dans les ténèbres. Estève entendit avec effroi le bruit éloigné des tambours qui annonçaient quelque mouvement militaire. Hélas! tout bruit, tout mouvement autour de lui l'épouvantait et le glaçait d'horreur; il eût voulu enchaîner dans le silence et l'immobilité cette multitude qui déjà se répandait et circulait, effarée, bruyante, dans les rues et le long des quais de la Cité. Estève allait se retirer enfin, lorsqu'une femme âgée et pauvrement vêtue l'arrêta; depuis l'aube elle stationnait, assise à l'écart, contre le parapet, et Estève l'avait prise pour une mendiante. — Monsieur, lui dit-elle d'un ton qui contrastait étrangement avec sa mise et sans daigner employer les formules et le tutoiement républicains, sans doute vous attendez comme

moi ; ayez patience ; peut-être, s'il y a dans ces cachots quelqu'un qui vous intéresse, pourrai-je vous fournir les moyens de lui donner de vos nouvelles.

— Ah ! Madame, s'écria Estève, il est donc possible de pénétrer dans ce séjour de douleur ?

— Non, mais un des valets de la geôle, que j'ai gagné, vient me trouver le long du quai, soit à cette heure, soit quand les charrettes sortent. Quelquefois je l'attends inutilement pendant huit jours ; mais enfin le moment arrive où je puis lui remettre un billet.

Estève se décida à attendre encore, dans l'espoir d'interroger cet homme, qui pouvait lui rendre la sécurité, la vie d'un seul mot.

Cependant des groupes se formaient aux environs du palais, et tout le long du quai stationnait déjà une foule hâve et déguenillée. Une sourde impatience animait cette

multitude, parmi laquelle Estève et cette femme inconnue se trouvèrent bientôt confondus.

— Les charrettes ne tarderont pas à paraître, dit la dame en saisissant le bras d'Estève, ne nous séparons pas.

La foule augmentait toujours; la foule hideuse, qui venait ainsi chaque matin assiéger la porte d'où elle avait vu sortir la reine de France allant à l'échafaud. Tout à coup une épouvantable clameur s'éleva ; le guichet venait de s'ouvrir devant l'infâme tombereau qui tant de fois alors traîna le génie, la beauté, la vertu, l'éloquence, aux gémonies populaires. Les victimes étaient debout, et semblaient dominer du haut de leur martyre la foule qui les insultait. Parmi elles, on voyait une jeune femme vêtue de blanc et belle encore sous la pâleur du supplice ; ses cheveux blonds coupés laissaient voir les délicates lignes de son cou frêle et arrondi, et ses

mains blanches et nues pressaient la tête d'une vieille femme dont le visage était appuyé contre sa poitrine ; près d'elles, une autre femme priait, les yeux levés au ciel, et comme exaltée dans des pensées religieuses.

A la vue de ce groupe, Estève jeta un cri qui se perdit au milieu des clameurs de la multitude ; puis, au risque d'être écrasé par les chevaux, il se précipita au devant de la fatale charrette. Les soldats le repoussèrent parmi la foule ; il s'élança encore et marcha quelque temps à côté de la charrette, près à chaque instant d'être broyé sous les roues. Mais madame de Champreux ne le voyait pas. Indifférente aux cris de la multitude, les yeux baissés, elle s'unissait avec un calme sublime aux ferventes prières de mademoiselle de La Rabodière, et pressait de temps en temps de ses lèvres les cheveux de son aïeule, qui, penchée sur son sein, l'étreignait

convulsivement. Le trajet dura une heure, un siècle d'agonie pour l'infortuné qui devait survivre à ces nobles victimes. Enfin, lorsque le lugubre cortège, arrivé sur la place de la Révolution, se trouva en face de l'échafaud, Estève fit un suprême effort et se jeta sous les pieds des chevaux, poussé par la volonté de prolonger ainsi, ne fût-ce que d'un seul moment, la vie de madame de Champreux. En effet, le fatal tombereau s'arrêta. On releva Estève, blessé seulement; il n'avait pas perdu connaissance, et résistait à ceux qui voulaient l'entraîner. Madame de Champreux leva les yeux alors et reconnut celui qui avait tenté de mourir pour elle; une faible rougeur ranima son pâle visage; elle mit une main sur son cœur, comme pour adresser à Estève un adieu suprême, et, baissant ensuite la tête, elle sembla vouloir lui faire comprendre qu'il serait le dernier objet que ses regards eussent rencontré sur la terre.

Lorsque la charrette se remit en marche, Estève était évanoui. On le transporta sous les arcades du Garde-Meuble. Quand il reprit ses sens, tout était fini, et la foule s'écoulait lentement du côté des Tuileries. Sa première pensée fut de se relever pour faire entendre à ceux qui l'entouraient un cri, une parole qui l'eût envoyé le lendemain à l'échafaud ; mais, au moment de terminer ainsi sa déplorable vie, une voix intérieure l'arrêta : il venait de se souvenir des deux vieillards qui l'attendaient depuis la veille.

. . . .

. . . .

XXXVI.

Quelques années plus tard, un religieux et un prêtre étaient assis dans les jardins du monastère de Notre-Dame-des-Gradi, sous les cyprès séculaires à l'ombre desquels fleurissaient les roses empourprées, les myrtes odorants dont se couronnaient autrefois les vierges païennes.

Les clartés du crépuscule s'effaçaient à l'occident, et de longs rayons d'un pourpre pâle, glissant sur les dômes du monastère, le couronnaient comme d'une auréole de lumière. Les brises qui soufflaient du côté des champs romains et qui avaient passé sur tant de ruines, apportaient sur leurs ailes les parfums ravis aux jardins de la ville éternelle; mais le religieux, absorbé dans une triste méditation, ne tournait pas son visage à ces douces fraîcheurs ; ses regards erraient, distraits, sur le paysage immense ; tous ses sens restaient insensibles aux influences de cette belle soirée.

A son aspect, on comprenait qu'il y avait en lui quelque chose d'inaccessible à l'action des circonstances extérieures, et qu'il était de ceux qui sont condamnés à sonder continuellement leurs maux comme un gouffre sans fond d'où ils ne peuvent détourner leurs regards.

Son visage amaigri, mais d'une beauté encore frappante, avait une pâleur mate et laissait apercevoir, comme un vase d'albâtre éclairé d'une flamme intérieure, la secrète pensée qui dévorait sa vie.

Ses yeux ne rayonnaient pas de ces feux inquiets d'une âme qui, dans l'angoisse des plus profondes douleurs, a cependant encore des élans d'énergie, des moments de consolation et d'espérance; ils étaient fixes et semblaient regarder en dedans.

Le prêtre contemplait ce morne visage d'un air navré de compassion et de douleur. Bientôt un autre religieux et un vieillard vinrent rejoindre ce groupe, et leurs têtes vénérables s'inclinèrent vers le jeune moine avec une expression de tristesse, d'inquiète sollicitude.

— Mon fils, dit enfin le marquis de Blanquefort, pourquoi m'avez-vous obligé à vous amener ici? Pourquoi avez-vous une seconde

fois revêtu cet habit avec lequel vous ne pouviez reprendre ni l'espérance ni la foi?

— Hélas! mon père, répondit Estève, parce qu'à une vie comme la mienne il fallait ce suaire et ce tombeau!

LÉNA.

I.

DEUX AMIS INTIMES.

— C'est toi, Gustave! Eh! par quel heureux et singulier hasard? que fais-tu ici, à deux cents lieues de la rue Taitbout! s'écria le comte de Paleville en jetant son cigare, je suis, parbleu, content de te voir, mon cher ami!

— Mais, toi-même, comment se fait-il que je te rencontre en ces parages? Quelle agréable surprise! répliqua Gustave Darblade d'un air d'empressement qui ne put entièrement dissimuler une contrariété intérieure, un étonnement mêlé d'inquiétude et de dépit.

Le lieu où les deux amis venaient de se rencontrer inopinément était l'allée couverte et profonde qui traverse le jardin des eaux thermales d'Aix. Même à l'heure de midi il y régnait une clarté fraîche et sombre ; ces ombrages muets, ces mystérieux abris étaient embaumés par les genêts d'Espagne et les roses musquées qui entouraient de leurs grêles rameaux le tronc des platanes; un vent humide et doux murmurait à peine sous les jeunes feuillages. Ce silence, le vert crépuscule de ces mélancoliques bosquets semblaient convier aux doux entretiens, aux placides rêveries, aux amoureux souvenirs,

et, sans doute, plus d'une âme troublée, plus d'un cœur épris d'amour était venu s'y réfugier ; sans doute, plus d'une jeune fille y avait secrètement pleuré, plus d'une jeune femme était venue y promener de nonchalantes rêveries, et plus d'un pauvre amant y avait rimé de mauvais vers. Mais le comte Raimond de Paleville, et son ami Gustave Darblade n'y étaient point venus dans des sentiments si poétiques ; et au moment où ils s'étaient pour ainsi dire heurtés, ils arrivaient chacun de son côté pour fumer paisiblement un cigare à l'ombre des platanes, loin des regards de quelques belles dames dont la délicatesse provinciale se révoltait à l'odeur du tabac.

Ces deux hommes qui venaient de se parler avec une amitié familière étaient pourtant d'âges si différents, qu'au premier abord on ne comprenait guère comment ils vivaient ensemble sur un certain pied de camarade-

rie. Raimond de Paleville avait cet éclat du bel âge, ces graces juvéniles qui passent avant trente ans; sa taille souple et déliée eût tenu à l'aise dans le corsage d'une jeune fille; ses traits, d'une fraîcheur un peu pâle, auraient semblé peut-être d'une délicatesse trop féminine, si une barbe noire et touffue n'eût coupé le contour arrondi de sa joue et donné à son visage un caractère vigoureux et viril; sa tournure était gracieuse et hardie; sa mise d'une élégance irréprochable. Gustave Darblade avait dû posséder quelque vingt ans auparavant les mêmes avantages; mais une teinte trop vive commençait à illuminer ses traits jadis fins et distingués : il cachait difficilement sous le luxe de ses moustaches les rides que le moindre sourire faisait éclore aux commissures de ses lèvres, et il avait dû recourir à la triste et dernière ressource du toupet pour dissimuler les nudités de sa tête déjà chauve.

Gustave Darblade avait senti aussi amèrement la perte de ses avantages physiques et de sa jeunesse, que la femme la plus vaine de sa beauté. Le nom de vieux garçon était ce qu'il redoutait et abhorrait le plus au monde ; il ne voulait pas vieillir, et pour protester en quelque sorte contre le temps, il avait conservé toutes les habitudes de ses belles années Il n'aimait que la société des jeunes gens ; il ne vivait qu'avec eux, et mettait une espèce de point d'honneur à surpasser leurs folies. Ces dissipations éternelles avaient fort endommagé sa fortune ; il passait pour un homme à peu près ruiné. Ses camarades de plaisir n'avaient pas pour lui une grande considération, et il sentait intérieurement, avec un affreux dépit, que tous ces jeunes *lions* qui l'admettaient encore dans leurs parties, le traitaient avec une sorte de familiarité moqueuse et ne le souffraient que par habitude. Il éprouvait, pour

tous ces jeues gens avec lesquels il passait sa vie, une envieuse haine; leur présence, leurs propos soulevaient en lui une sourde et continuelle irritation. Il leur en voulait parce qu'ils étaient jeunes, beaux et bien venus auprès des femmes; mais il dissimulait soigneusement ses impressions; la crainte de paraître ridicule lui faisait tout supporter, et il n'opposait aux railleries qui parfois le blessait si profondément qu'une dédaigneuse patience. Il était, du reste, au niveau d'une telle position, l'âge n'avait pas mûri cette nature mesquine, l'expérience n'avait point modifié cet esprit futile, ce caractère égoïste et vain; Gustave Darblade avait, à quarante-huit ans, tous les défauts de la jeunesse; il n'en avait perdu que les qualités.

— Mon cher ami, reprit-il en tendant à Raimond un étui de paille garni de cigarettes espagnoles; mon cher ami, je croyais t'avoir dit un mot de ce voyage aux eaux d'Aix; tu

ne t'en souviens pas, un soir, chez Fiamma, la charmante Fiamma ?

— Eh! oui, la dernière fois que j'eus le plaisir de te voir, je m'en souviens, répondit le comte; mais tu avais l'air de faire des mystères comme s'il s'agissait pour toi d'enlever une infante d'Espagne, et, ma foi! nous avions tous pensé que tu prenais tes passeports pour l'étranger, que tu allais à Aix en Savoie, et non pas à Aix en Provence. Mais, pour Dieu! dis-moi donc ce que tu fais ici ?

— Je prends les eaux.

— Bah! des eaux qui ne sont pas à la mode, où l'on ne vient que quand on est réellement malade; est-ce que tu as des rhumatismes ?

— Des rhumatismes, moi! interrompit Gustave en se redressant et en portant le pouce à l'entournure de son gilet, des rhumatismes! pas plus que toi, mon cher; je

n'ai d'autre maladie qu'une certaine irritabilité des nerfs qui, à la vérité, me tue.

— Un excès de vigueur, dit ironiquement le comte; ce pauvre Gustave !

— La vie qu'on mène ici est agréable, reprit Darblade, tous les baigneurs demeurent dans l'établissement, qui est une maison charmante; tu vois quel luxe de végétation dans le jardin. Et toutes ces fontaines qui coulent dans des sarcophages antiques, c'est très curieux. Ces eaux produisent des effets merveilleux, mon cher; des femmes qui arrivent ici pâles, mourantes, redeviennent fraîches comme des roses du Bengale au bout de quinze jours.

— Ah! je vois ce que c'est, interrompit Raimond en riant, les eaux d'Aix font des miracles; elles effacent les rides, elles changent le parchemin en feuilles de roses; — vieux scélérat, tu viens débarbouiller tes cinquante printemps à cette fontaine de

Jouvence, tu viens ici falsifier ton acte de naissance et tâcher de faire un anachronisme de dix bonnes années.

— Allons donc! quelle mauvaise plaisanterie, dit Darblade avec un rire contraint, et, sur-le-champ, pour rompre sur ce désagréable sujet, il ajouta d'un ton confidentiel : — Mon cher, j'ai des projets qu'il faut que je te dise.

— Des projets de mariage, peut-être?

— Mais peut-être oui..... Ne faut-il pas faire une fin tôt ou tard?

— Il est tard déjà, observa gravement le comte Raimond; mais, vrai, je te fais mon compliment : tu ne pouvais plus décemment mener cette vie de jeune homme; non, cela ne t'allait plus; et, dis-moi, tu as trouvé ici quelque fille deux fois majeure, quelque respectable douairière...

— Une fille majeure! une douairière! interrompit Darblade d'un air de fatuité sour-

noisement triomphante, tu verras; je ne te dis que cela.

—Voilà toutes les confidences que tu avais à me faire?

— Oui, pour le moment. Aujourd'hui même tu en sauras davantage. Ah ça! mais, toi-même, comment se fait-il que tu tombes ici comme des nues? depuis quand es-tu arrivé?

— Depuis ce matin.

— Et peut-on savoir quel motif?

—Ah! c'est toute une histoire, une histoire très romanesque. Tiens, en te trouvant ici, j'ai pensé que je ne pouvais te rencontrer plus à propos; j'ai besoin d'un confident.

— Me voilà, je serai le tien, à charge de revanche.

— C'est entendu. Pour que tu saisisses bien la situation, il faut que je prenne mon récit d'un peu loin. J'ai des choses lamentables à te conter. — Donne-moi encore un

de tes cigares, je les préfère à ceux de la Havane. — Ah! mon cher, j'ai eu bien des peines depuis la dernière fois que nous nous sommes rencontrés chez Fiamma.

— Des peines, toi! ah bah!

— Certainement, figure-toi que je suis ruiné en perspective.

— Ah! quel malheur! s'écria Darblade d'un air qui n'était point du tout triste, ah! comment cela arrive-t-il, mon pauvre ami?

— Un procès, un horrible procès qu'on intente à mon père; une iniquité, une infamie, qu'il serait trop long de te raconter. Il y va de toute notre fortune. J'ai conseillé à mon père de transiger; mais il est entêté comme un Breton qu'il est. Oh! cela sera long, il ira pardevant toutes les juridictions; et, au bout de cette procédure, nous serons peut-être condamnés et ruinés. Dans cette prévision, mon père m'a tout retranché; il me fait attendre des mois entiers un billet

de cinq cents francs. Tu sais que je n'aime pas les dettes...

— C'est une justice à te rendre, répliqua Darblade, aussi les gens qui ne t'aimaient pas en concluaient que tu étais un cuistre.

— Ah! ah! des gens auxquels j'ai souvent prouvé le contraire en leur prêtant mon argent? Ces bons amis! va, rien ne m'étonne de leur part.

— Tu disais donc que ton père est devenu difficile à vivre?

— Si difficile à vivre qu'il n'y avait pas moyen d'y tenir, c'est-à-dire de tenir à Paris avec une centaine d'écus par mois qu'il voulait me donner pour tout revenu, tandis qu'il venait en Provence s'occuper de son procès; car tu sauras que c'est pardevant le tribunal de première instance d'Avignon que nous allons plaider. Alors j'ai pris bravement mon parti, j'ai aussi quitté Paris. Depuis trois mois je voyage avec mon père d'Avi-

gnon à Nîmes, de Nîmes à Arles, d'Arles à Marseille, et cela toujours, toujours sous le coup de cet affreux procès.—Quand je pense que cela peut durer ainsi pendant des années!... En un mot, il n'y avait qu'un moyen de me soustraire à cette désagréable existence, c'était de me créer moi-même une position indépendante, une fortune.

— Ah! bah! interrompit Gustave Darblade avec un dédaigneux étonnement, tu veux travailler?

— Qui t'a parlé de cela? il y a d'autres moyens; pour me créer une fortune, je veux faire comme toi, Gustave, je veux faire une fin, je veux me marier.

— Ah ça! mais je ne te comprends plus du tout, à présent: est-ce que tu viens ici chercher une héritière! est-ce que tu crois que les demoiselles riches à millions abondent aux eaux d'Aix? Tu t'abuses étrangement, mon cher.

Le comte Raimond haussa les épaules, secoua la cendre de son cigare, et reprit en souriant :

— Laisse-moi donc achever ; ne t'ai-je pas promis une histoire assez romanesque, et ne vois-tu pas que cette histoire, mes projets, mon arrivée ici, tout cela se lie ; vrai, je ne te trouve pas à la hauteur de ton rôle de confident. Tu devrais déjà m'avoir à moitié deviné.

— Voyons, achève, interrompit Darblade en dissimulant un bâillement à travers une large bouffée de tabac.

II.

LES CONFIDENCES.

—Tu sauras, mon cher, que j'étais à Marseille il y a une quinzaine de jours, reprit le comte Raimond. Je m'ennuyais, je m'ennuyais comme on s'ennuie en province quand on a passé toute sa vie à Paris, dans notre notre Paris à nous.

— Le Paris des boulevarts, là où il y a le café Anglais, l'Opéra, les jolies femmes, les beaux chevaux et les heureux de ce monde, murmura Darblade en soupirant.

— Je m'ennuyais donc beaucoup, continua Raimond, et, pour tuer le temps, je m'étais lié avec quelques jeunes gens, la fleur du pays, de charmants garçons auxquels je serais enchanté de faire un jour les honneurs du café de Paris. Chaque dimanche, nous allions ensemble à la campagne, dans une jolie maisonnette située au bord de la mer du côté de Montredon. Cette bicoque avait été louée par la joyeuse société qui l'avait fait arranger et meubler dans un goût assez bizarre. Figure-toi une grande salle dont les fenêtres s'ouvraient sur une terrasse. Au milieu de cette salle une longue table, toujours convenablement garnie de verres et de bouteilles, une vraie table de cabaret. Dans le fond, en face de la porte, une large

cheminée au dessus de laquelle étaient arrangés en manière de trophée un violon, une pipe d'écume de mer, un kriss malais, un éventail chinois et une paire de castagnettes. Tout autour de la salle on avait pratiqué dans la muraille des espèces d'alcôves, semblables aux cabines des navires, c'étaient les lits de ces messieurs lorsqu'ils avaient la fantaisie de coucher à la campagne.

Il y a eu dimanche dernier quinze jours, nous étions une douzaine de fous à la Bastide. Le soir, il se trouva que chacun avait affaire en ville; moi, j'avais en perspective une conférence relative à notre procès avec l'avocat D..., une des lumières du barreau de Marseille. Je me décidai à coucher à la campagne. — Le lendemain matin, je me levai de bonne heure, et, saisi de je ne sais quelles idées bucoliques, j'allai me promener à travers champs. Un sentier que je suivais

au hasard me ramena sur le rivage. Il faisait une chaleur lourde et accablante ; le ciel était serein, la mer unie comme une glace. — Je t'assure que c'est un grand plaisir, par un temps pareil, de s'asseoir au pied d'un rocher qui vous donne de l'ombre, et de fumer en regardant la mer, en écoutant le bruit de la vague qui clapote à vos pieds. J'ai compris là l'ineffable paresse des Orientaux, qui passent des journées entières sans parler, sans faire un seul mouvement, assis près d'un jet d'eau, leur pipe à la bouche et une esclave favorite à leurs genoux.

J'étais là depuis une heure peut-être, lorsque tout à coup le vent se leva, un vent furieux qui soulevait le gravier et le chassait comme la paille le long de la plage. La mer, un instant auparavant si tranquille, commença à moutonner et à se briser contre les rochers avec un fracas horrible. Le ciel se couvrait de gros nuages noirs; c'était horri-

blement beau. — Je n'avais jamais vu une tempête sur mer, si ce n'est à l'Opéra, et j'étais frappé de ce spectacle; je trouvais un plaisir sauvage à contempler cette furie de tous les éléments. J'avais gravi jusqu'au sommet d'une roche qui s'avance comme un petit cap au dessous de Montredon. — De cet endroit, la vue domine toutes les échancrures du rivage. La pluie tombait par ondées, le vent soufflait d'une violence à renverser bêtes et gens; je commençais à en avoir assez des sublimes tableaux de la nature, et j'allais redescendre à la Bastide, lorsque je crus voir au fond d'une petite crique, à deux cents pas de moi, comme des fantômes noirs qui se mouvaient à travers les flots d'écumes que la mer jetait contre les récifs; au moment où la vague se retirait, je distinguai effectivement deux figures de femmes debout sur des rochers à fleur d'eau; l'une d'elles agitait un mouchoir

blanc, comme pour appeler du secours, et il me sembla entendre, au milieu du bruit de l'orage, des cris de détresse. — Je boutonnai mon paletot, j'enfonçai mon chapeau sur mes yeux, et je me mis bravement à marcher parmi les roches glissantes et coupées de ravins inondés; j'arrivai ainsi à l'entrée de la crique.

Alors je vis debout et serrées contre le rocher deux femmes qui pleuraient, s'embrassaient et jetaient des cris de terreur. Elles étaient vêtues de longs peignoirs de laine noire qui les enveloppaient entièrement et retombaient sur leurs pieds nus. — Ce costume m'expliqua la situation où je les trouvais. — C'étaient des baigneuses surprises par le mauvais temps. — Sur les rivages de la Méditerranée, où il n'y a point de marées, on ne se baigne pas comme dans l'Océan. — Au lieu d'aller sur la plage, couverte d'un sable fin, on cherche dans les rochers

quelque réduit tapissé de plantes marines, quelque petite anse protégée tout à l'entour par des roches à pic. — C'est dans une de ces salles de bains naturelles que je trouvai les deux dames. — Du premier coup d'œil je vis qu'elles ne couraient aucun danger réel, et que la vague ne pouvait pas les atteindre ; mais les pauvres femmes, étourdies par le mugissement des lames dont l'écume allait jusqu'à leurs pieds, croyaient toucher à leur dernier moment et recommandaient leur âme à Dieu. En m'apercevant, elles tendirent les bras vers moi ; je dus leur paraître un sauveur envoyé par le ciel même. Il n'y avait qu'un moyen de les tirer de là, c'était d'aller jusqu'à elles et de les mener hors de la crique, en suivant au pied des rochers l'étroit sentier que la vague arrêtée par les brisans n'avait pas complètement envahi. Je descendis, ne craignant pas d'entrer dans l'eau jusqu'au genou. En quelques mi-

nutes je fus près de ces femmes ; je saisis par la main celle qui se trouva le plus près de moi, et je l'emmenai en la soutenant et en criant à l'autre de m'attendre. La dame, épuisée et haletante, se laissait conduire. Quand nous fûmes à pied sec hors de la crique, elle s'écria en pleurant et en joignant les mains : — Monsieur, il faut sauver aussi cette enfant... je vous en supplie, retournez la chercher... Ah ! malheureuse que je suis !... elle est noyée peut-être !...

Elle semblait au désespoir. Je pensai qu'elle était la mère de cette enfant qu'elle me suppliait de sauver. Alors, animé d'un nouveau courage, je regagnai la crique. La jeune fille avait tenté de nous suivre ; mais, transie de frayeur, saisie de vertige à l'aspect de cette mer irritée qui semblait s'avancer pour l'engloutir, elle était tombée sur ses genoux et se retenait des deux mains au rocher. J'eus un moment d'épouvante ;

la lame roulait jusqu'à ses épaules. Je m'élancai vers elle, je la relevai et la soutins hors de l'eau. Par un premier mouvement instinctif, elle appuya son visage sur mon épaule et passa ses mains autour de mon cou ; puis, revenue à elle et se voyant dans les bras d'un homme, elle rougit faiblement et me repoussa avec un geste de pudeur, de confusion adorable. Je compris sur-le-champ que, pour la première fois, cette jeune fille avait senti sa main dans la main d'un homme, que j'étais le premier dont les yeux se fussent d'aussi près arrêtés sur elle. Cette pensée me troubla, je l'avoue. Je n'avais point d'idée d'une telle innocence, d'une telle pureté.

J'essayai de lui parler, de la rassurer, mais le bruit des vagues l'empêchait de m'entendre ; elle m'abandonna pourtant son bras, et je l'emmenai lentement avec précaution à travers les récifs ; — parfois le flot cou-

vrait nos pieds d'écume, et la jeune fille, tremblante, éperdue, s'attachait à moi avec un tressaillement nerveux; je sentais son cœur battre violemment contre ma poitrine; — ses yeux s'arrêtaient sur les miens avec une expression indicible de terreur, de confiance et d'espoir; — enfin, nous parvînmes à gagner l'endroit où j'avais déjà mis en sûreté l'autre femme.— Ma tante! ma chère tante! nous sommes sauvées, s'écria la jeune fille. — Elles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre avec des sanglots. — J'étais attendri, je t'assure. — Quand cette émotion fut un peu passée, on commença à se reconnaître. — La tante me parut une personne fort respectable; mais la nièce! tout autre femme eût été affreuse dans une telle situation, vêtue d'un jupon de laine noire serré au cou et ruisselant d'eau salée, les cheveux épars et trempés, les joues pâles; mais elle, mon Dieu! mon Dieu! qu'elle était belle! Il

me semble la voir encore debout, ses longues tresses retombant jusqu'à ses genoux, ses mains croisées contre son sein comme pour retenir les plis mouillés de sa robe, sous laquelle passait le bout de ses pieds d'albâtre. — Tandis que je me livrais à cette contemplation, j'entendis des voix de femmes au delà des rochers : c'étaient les suivantes de ces dames qui couraient éplorées de tous côtés, ne sachant par où il fallait passer pour aller au secours de leurs maîtresses. Les pauvres filles, au moment où le gros temps était venu, se promenaient le long de la plage, tandis que le batelier, après avoir amarré sa barque, était allé je ne sais où. On eût dit d'un naufrage. — Les vêtements de ces dames étaient dans la barque. — Elles frissonnaient dans leurs peignoirs mouillés. — Il s'agissait de leur procurer au plus tôt un abri et des habits secs. — La Bastide était à quelque cent pas de là ; je m'empressai de

la mettre à leur disposition avec tout ce qui s'y trouvait. Un quart d'heure après, elles étaient assises devant la cheminée où j'avais fait jeter une brassée de sarments. La femme du paysan, qui nous servait de domestique et de concierge, était accourue; je lui ordonnai de préparer deux lits, m'excusant beaucoup de n'avoir point d'autre appartement à offrir que cette grande salle qui, avec une cuisine, formait tout le logement. Ces arrangements pris, je me disposai à me retirer. Jusque-là les deux dames ne m'avaient pas adressé la parole. Elles étaient assises l'une près de l'autre, le visage tourné vers le feu, et si pâles, si épuisées, que je crus, Dieu me pardonne! qu'elles allaient s'évanouir tout de bon. Lorsque la tante s'aperçut que j'allais m'éloigner, elle fit un effort pour me dire qnelques phrases entrecoupées que je n'entendis pas. Je compris pourtant qu'elle me remerciait d'avoir sauvé la

vie de sa chère enfant et la sienne. La jeune fille se taisait ; mais au moment où j'allais sortir, elle leva les yeux sur moi, deux grands yeux noirs timides, troublés, pleins de douces flammes.

— Déjà !... interrompit Darblade d'un air d'incrédulité railleuse, déjà éprise d'amour pour toi !

— Ai-je dit cela ? répliqua le comte avec impatience ; je n'oserais le dire ! — Pourtant, qui sait ?... — Ne souris pas ainsi d'un air goguenard, vieux fou ! — Est-ce que tu peux avoir la moindre idée de ce qui se passe dans le cœur d'une jeune fille en un pareil moment !

— Achève... C'est fort intéressant, tout cela, dit nonchalamment Darblade.

— Je me retirai discrètement, reprit le comte Raimond, et j'allai sécher mes bottes au soleil. Le temps s'était déjà remis, je

montai à cheval et m'en retournai à Marseille.

— Tandis que ces dames restaient à la Bastide? Voilà une tactique!

— Tu ne la comprends pas; les choses se passaient autrement de ton temps, répondit dédaigneusement le comte; vous procédiez plus carrément. A ma place, tu serais resté. Moi, point du tout, je partis; je partis, parce qu'il était clair que j'avais affaire à des femmes d'un certain monde, capables de certaines susceptibilités, et que je devais les laisser à elles-mêmes jusqu'à ce qu'elles se fussent remises de cette secousse, et qu'on leur eût apporté des robes et des chapeaux. Du reste, je n'avais alors aucune pensée arrêtée.

Tout cela s'était passé dans la matinée. A une heure j'étais à Marseille, et j'attendais le soir avec quelque impatience. Mais, en arrivant à la Bastide, je fus cruellement

désappointé ; ces dames étaient parties depuis un quart d'heure, elles étaient retournées à la ville par mer avec ce même batelier qui avait failli les laisser noyer. — Leurs vêtements, qu'elles avaient quittés dans la barque pour se baigner, s'étaient retrouvés secs fort heureusement, et elles n'avaient pas eu besoin d'attendre qu'on allât chercher de nouvelles toilettes. — Ce fut la femme du paysan qui me donna tous ces détails, et elle n'oublia pas non plus de me rapporter que ces dames lui ayant demandé qui j'étais, elle n'avait jamais pu le leur dire, attendu que comme ces messienrs m'appelaient Raimond tout court, elle ne savait que mon de baptême. Elle ajouta que ces dames avaient été bien désolées de ne pas savoir à qui elles avaient une si grande obligation, et qu'elles lui avaient recommandé de me le dire. Je m'étais figuré que mon rôle de sauveur ne finirait pas si brusquement, et je res-

sentis un certain dépit de m'être trompé. Si j'eusse retrouvé ces femmes à la Bastide, si au bout d'une demi-heure d'entretien, après avoir recu mille actions de grâce et rendu autant de protestations de dévouement et de respect, je me fusse retiré avec la permission de revenir, je ne m'en serais pas soucié peut-être, et tout aurait été fini là ; mais la contrariété m'irrita. Cette jeune fille me parut encore plus belle à travers mes souvenirs. — Je voulais la revoir, je le voulais absolument. Je m'acharnai à sa poursuite; je la cherchai dans les rues, dans les promenades, partout ; — j'interrogeai moi-même tous les bateliers du port ; toutes ces peines furent inutiles. — Au bout de quinze jours, hier seulement, j'ai appris par hasard que ces femmes, dont rien n'avait pu me faire retrouver la trace, vivaient à quelques pas de moi, dans le même hôtel, et qu'elles étaient parties depuis une semaine. Les ca-

quetages de la domesticité me renseignèrent au delà de ce que je voulais savoir. — La tante, veuve depuis quelques mois seulement, a cent mille livres de rente, dont sa charmante nièce est l'héritière. — La jeune fille, en attendant, sera splendidement dotée par cette bonne parente qui l'aime comme sa propre enfant. — Que te dirai-je!... Les ennuis excessifs de ce maudit procès, l'humeur de plus en plus chagrine et parcimonieuse de mon père, le penchant de mon cœur, l'exaltation où je vivais depuis quinze jours, tout cela m'inspira subitement, il me vint une idée... — une idée de mariage.

— Et c'est avec l'espoir de rencontrer l'objet de ta passion que tu es venu aux eaux d'Aix? demanda Darblade.

— C'est avec la certitude de l'y trouver.

— Comment! cette jeune fille?

— Elle est ici; et tu la connais, sans doute?

— C'est possible, interrompit Darblade avec une forte dose d'inquiétude. Son nom ? Veux-tu me dire son nom ?

— Un doux nom, un nom sicilien : Lena Perorani. Et la tante s'appelle madame la baronne de Rochemaine.

En entendant ces mots, Darblade serra les lèvres sous sa moustache, et un mouvement du sang, dont il ne fut pas maître, répandit une teinte carminée sur son visage. Le comte Raimond le regarda avec étonnement.

— Comme te voilà pourpre ! s'écria-t-il, est-ce que tu tombes en apoplexie ? Ce nom de Léna Pérorani t'a troublé, mon cher. Puis, le regardant de plus près entre les deux yeux, il ajouta en riant : Est-ce que tu serais mon rival ? est-ce que c'est par hasard, en épousant la belle Léna, que tu veux faire une fin ? Pour une tête à perruque comme la tienne, l'idée est bonne. Quoi ! mon cher,

voilà cette confidence que tu devais achever de me faire aujourd'hni ?

— Je ne le nie pas, répondit Darblade en tâchant de prendre un air digne, comme toi je suis amoureux, et mademoiselle Léna Pérorani n'est pas une de ces femmes qu'on pense à séduire ; mes intentions étaient pures.

— Je le crois bien, parbleu ! — interrompit le comte avec une gaîté moqueuse, tu voulais épouser une fille de vingt ans, belle à miracle, riche à millions ! Excusez du peu ! Avec cela que tu te présentes orné de grands avantages, — un extérieur de père noble, et pas mal de dettes pour toute fortune. — Allons donc, tu es fou ! mon cher ! Mais c'est fini, tu renonceras à tes projets ; de bonne foi, voyons, tu ne peux pas avoir la prétention de l'emporter sur moi.

Darblade secoua la tête avec un rire amer ; le comte reprit : — Sois donc raisonnable,

et résigne-toi à ton rôle de confident, sinon, tu seras ridicule.

— Ton confident! qu'as-tu besoin d'un confident! murmura Darblade.

— Comment! si j'en ai besoin! Je t'assure que ton emploi ne sera pas une sinécure. — Tu donneras le bras à la tante, tu lui liras les journaux, tu joueras au piquet avec elle, et, en toute occasion, tu lui feras mon éloge. Voyons, à ce prix, veux-tu la continuation de notre amitié, la paix entre nous, et un échange de bons offices auquel tu n'auras rien à perdre, ou bien veux-tu la guerre, la guerre dont le résultat sera pour toi une honteuse défaite?

A ce discours, moitié sérieux, moitié railleur, Darblade avait intérieurement éprouvé des transports de fureur, de jalousie et de haine; mais il avait compris que la lutte, une lutte ouverte contre le comte Raimond, était impossible, et il lui répondit en conte-

nant le fiel amassé au fond de son cœur : — Soyons amis.

— Soyons amis! répéta le comte; dès aujourd'hui tu entres en fonction, mon vertueux confident, tu m'accompagneras lorsque j'irai présenter mes respects à madame la baronne de Rochemaine, chez laquelle je suppose que tu as eu l'honneur d'être admis.

Darblade s'inclina avec un geste d'assentiment. Alors le comte, cessant tout à coup de railler, reprit d'un ton bref et sérieux : — C'est bien! je me fie à toi; mais pas de coup de Jarnac. Tu me connais, Darblade, tu sais que je ne manie pas mal une épée, et que les deux ou trois duels que j'ai eus n'ont pas été malheureux. Eh bien! je t'avertis qu'à la moindre trahison de ta part je te force à me faire raison, et, sur mon honneur, je te tue.

Le vieux lion s'inclina de nouveau en affectant une tranquillité insouciante, et dit, en tendant au comte l'étui de paille à peu près vide : — Allons ! encore un cigarito.

III.

UNE DOUAIRIÈRE.

— Chère tante, dit Léna en s'asseyant aux pieds de la baronne de Rochemaine, et en lui serrant les mains avec tendresse, chère tante, vous voulez donc que je devienne tout à fait votre fille ?

— Tu l'es déjà, tu l'es selon mon cœur ;

je n'ai que toi au monde, ma Léna, répondit la bonne dame ; je veux que tu m'appartiennes comme si j'étais réellement ta mère. — Je veux t'adopter. — Il y a des formalités à remplir ; les gens d'affaires m'ont expliqué tout cela. Maintenant ce serait impossible ; tu es trop jeune encore, et moi je ne suis pas assez vieille ; mais dans quatre mois j'aurai enfin cinquante ans, et toi tu seras majeure ; alors rien ne s'opposera plus à ce que je te donne légalement mon nom.

— Et en attendant, je veux par anticipation, m'appeler Léna de Rochemaine, interrompit la jeune fille en baisant la main blanche et sèche qu'elle retenait entre ses petites mains, oh ! je quitterai sans regret ce nom de Perorani, tous ceux qui le portaient ont été malheureux ; mon père mort si jeune, et ma mère, hélas ! ma pauvre mère ! et moi-même qui ai tant souffert avant que vous vinssiez à mon secours !...

— Allons, enfant, ne pleure pas, dit la baronne en essuyant les larmes qui tout à coup avaient inondé le visage de Léna, tous ces malheurs sont finis, tu ne me quitteras plus ; je te marierai à ton gré, tu épouseras un homme jeune, aimable, beau, tu l'aimeras et tu seras heureuse.

— Il ne faut pas encore songer à tout cela, dit la jeune fille pensive, — et après un moment de silence elle ajouta : — N'avez-vous pas été bien étonnée, ma bonne amie, en reconnaissant ce jeune homme M. de Paleville.

— J'ai été bien contente et bien embarrassée tout à la fois, répondit la baronne ; c'est comme toi, tu étais confuse.

— Oh ! certainement ; je me suis senti rougir, et volontiers je me serais cachée. Je m'attendais si peu à le revoir !

— Nous ne pensions guère à lui certainement.

Léna sourit légèrement à ce mot, et dit d'un air de reproche sous lequel elle essayait de dissimuler l'espèce de trouble où la jetait ce sujet d'entretien :

— Comment ! vous ne pensiez plus du tout à notre sauveur ! Vous êtes ingrate, ma bonne amie ; moi je me souvenais de lui souvent.

— Pourtant, tu n'en parlais jamais.

— Mais si, ma bonne amie, c'est que vous ne faisiez pas attention à ce que je vous disais, répondit Léna.

— M. de Paleville est très bien, reprit la baronne, son ami aussi a de fort bonnes manières, ce sont des gens comme il faut.

— Ainsi vous les verrez quelquefois avec plaisir, vous ne serez pas timide et sauvage avec eux comme avec tout le monde ?

— Mon Dieu ! je ne sais pas ; répondit la

baronne d'un air ingénu qui contrastait étrangement avec ses cheveux gris et sa tournure de douairière.

La baronne de Rochemaine était un type unique peut-être entre les femmes de son âge, —sans la moindre prétention de se rajeunir, sans nulle affectation; elle avait le geste timide, la physionomie naïve et la simplicité d'une pensionnaire. — Cette singulière anomalie s'expliquait parfaitement par la position exceptionnelle où madame de Rochemaine avait passé toute sa vie. Sa destinée était de celles que n'ont point frappées de grands malheurs, mais qui ont été perdues, parce que rien n'est arrivé à point dans la série d'évènements dont se compose notre existence. La baronne appartenait à une famille noble du comtat-Vénaissin; elle était une jeune fille à l'époque où finissait la Révolution. Quoique son père n'eût pas émigré, il avait perdu toute sa fortune dans les

revirements politiques et elle n'avait d'autre dot qu'un bon naturel, une sage éducation et une ravissante figure. — Avec ces seuls avantages beaucoup de filles ne se marient pas ; cependant pour celle-ci deux partis se présentèrent. L'un des prétendants était jeune et presque aussi pauvre qu'elle, l'autre portait un titre aboli pour le moment, mais qu'il pouvait reprendre un jour. Il avait eu le bonheur d'être oublié dans ses terres pendant les jours les plus terribles de la Révolution et, sauf ses droits seigneuriaux, il n'avait rien perdu d'une très belle fortune. On le tenait généralement pour un galant homme. Il avait soixante-cinq ans..

Les parents n'hésitèrent pas. Ils aimaient tendrement leur fille, ils voulaient assurer son bonheur, son avenir, et presque à leur insçu peut-être, leur choix fut déterminé par un triste calcul : si M. de Rochemaine avait eu seulement cinquante ans, il aurait été re-

fusé ; mais en lui donnant cette enfant de seize ans, il semblait qu'on ne la sacrifiait pas pour longtemps. Selon toutes les probabilités, elle devait rester à la fleur de son âge veuve et maîtresse de la grande fortune que lui assurait son contrat de mariage. Ses parents étaient de trop honnêtes gens, et ils respectaient trop l'élévation d'âme et la pureté de leur enfant, pour lui laisser entrevoir dans quelles prévisions ils accordaient sa main au baron de Rochemaine : la jeune fille les accusa peut-être de tyrannie au fond de son cœur ; mais elle était accoutumée à l'obéissance ; elle se laissa marier sans opposition et en apparence sans regrets. Le lendemain des noces, M. de Rochemaine monta avec sa femme dans un vieux carrosse qui avait figuré au sacre de Louis XV, et il l'emmena dans son château de Rochemaine.

Bien que le dit château ne fût qu'à quel-

ques lieues d'Avignon, la jeune femme put croire que son mari l'avait conduite à l'autre bout de la terre, tant elle se trouva complètement séparée du monde où elle avait vécu jusqu'alors. Le baron était un petit vieillard sec, méfiant, rusé, colérique et jaloux. C'était trait pour trait un de ces maris espagnols dont Cervantès a si bien peint les allures prudentes, les astucieuses précautions et l'inexorable vigilance. Il commença par séquestrer absolument sa femme, lui déclarant nettement qu'il agissait ainsi pour ne pas grossir la liste des époux ridicules. Contre l'ordinaire des gens de ce caractère, il ne déguisait pas sa jalousie ni ses appréhensions, et sa tyrannie ne cherchait pas de prétextes. Il répétait vingt fois par jour à la baronne qu'il ne se faisait pas illusion, qu'il savait bien qu'elle était aussi jeune et aussi belle qu'il était vieux et laid ; mais qu'il avait pleine confiance en ce proverbe provençal qui dit :

Si tu ne veux être volé, tiens nuit et jour ton bien sous clef.

Madame de Rochemaine plia sous le joug. C'était une femme d'un naturel faible et doux, d'un esprit assez borné; elle se laissa enfermer dans son vieux château et supporta sans impatience, sans aucune velléité de révolte, l'isolement absolu auquel la condamnait la jalousie de son mari ; elle s'accoutuma à vivre sous la surveillance immédiate de deux ou trois vieilles suivantes, véritables duègnes, contemporaines du baron, élevées dans sa maison et auxquelles il avait toute confiance. Les parents inquiets, révoltés par de tels procédés, se consolaient en pensant que tout cela aurait bientôt un terme, et ils attendaient avec une certaine impatience le jour où leur fille deviendrait veuve. Les années s'écoulaient cependant, et ils moururent laissant leur gendre dans toute la force de sa verte vieillesse.

La baronne vit insensiblement s'écouler son bel âge; les grâces de son printemps se flétrirent, et sans s'en apercevoir elle arriva à son automne. Mais pour son mari presque centenaire elle était toujours une jeune femme, et il ne cessa pas de l'environner des mêmes soupçons jaloux et de la même surveillance. Ses précautions allaient si loin que de peur d'éveiller en elle de mauvaises pensées, il ne lui permettait pas la lecture des romans, et qu'en fait d'œuvres d'imagination elle en était encore aux contes de Berquin.

Cette union dura trente-quatre ans. Pendant ce laps de temps, M. de Rochemaine n'avait pas perdu sa femme de vue un seul instant, jamais aucun étranger n'était venu en visite au château, et jamais madame de Rochemaine n'avait franchi les limites de ses terres; — elle avait près de quarante-neuf ans quand le baron mourut; il lui laissa toute

sa fortune qui était plus que doublée par les économies d'un si long séjour à la campagne.

La pauvre femme voulut alors rentrer dans le monde ; mais elle y arrivait sans expérience, sans aucune idée des bénéfices de son âge, et c'était une chose tout à la fois grotesque et touchante de voir ses airs ingénus, sa simplicité, son bon cœur, et ses façons d'agir timides et toujours embarrassées. Jamais les passions n'avaient grondé dans cette âme ignorante ; ses facultés, si longtemps et si violemment refoulées, semblaient éteintes ; ce qui lui restait de puissance d'aimer s'était concentré sur Léna. Bien que la baronne appelât cette jeune fille sa nièce, elles étaient en réalité étrangères l'une à l'autre ; mais toutes deux également isolées en ce monde, elles s'étaient promptement et tendrement aimées, malgré la différence d'âge et de position.

Léna était aussi un type rare, presque unique, le type de la plus parfaite beauté physique, unie à la plus grande noblesse d'âme, à la plus candide fierté, à la plus sainte innocence. L'ensemble de ses traits accusait une origine méridionale ; elle avait les beaux yeux languissants, les cheveux abondants et noirs, les formes correctes et puissantes des femmes du midi de l'Italie, mais son teint, d'une blancheur animée, rappelait la carnation des blondes Vénitiennes de Paul Veronèse. Cette belle tête avait ordinairement une expression sérieuse et calme; mais parfois la profondeur du regard, de soudaines pâleurs, décélaient un caractère ardent, une âme tendre et exaltée, et des passions impétueuses. Plus intelligente que la baronne, d'un esprit plus net et plus droit, elle gouvernait sans y songer cette enfant de cinquante ans, qui aurait dû être son guide dans le monde.

Ce jour-là donc, madame de Rochemaine reprit avec réflexion : — Décidément il faut que je m'habitue à voir le monde, à recevoir des visites ; le premier moment passé, je sens que cela m'amusera. Je me suis déjà un peu habituée au visage et à la conversation de ce M. Darblade que depuis quelques jours nous rencontrons à table, au jardin, partout.

— En effet, dit simplement Léna, sans cesse on le retrouve : il a toujours l'air de nous chercher.

Le lendemain, Raimond de Paleville et son ami se présentèrent chez madame de Rochemaine qui perdit contenance à leur aspect, et les reçut toute rougissante et troublée. Léna les salua timidement et s'assit à l'écart. A la vue de Raimond elle s'était involontairement souvenue de ce moment où, saisie d'une si mortelle frayeur, elle s'était pour ainsi dire réfugiée dans ses bras. Elle fris-

sonna, croyant sentir encore cette étreinte, et comme si l'on eût pu deviner ces impressions, elle baissa la tête avec une secrète honte. Raimond comprit bien ce silence, cette apparente froideur. Un regard adressé à Darblade exprima sa satisfaction ; puis, se retournant vers la baronne, il entama la conversation. Au premier abord, ce n'était pas chose facile, et Gustave Darblade avait déjà fait bien des frais pour vaincre la gêne et l'embarras d'un semblable entretien. Le comte sentit sur-le-champ qu'il n'avait pas affaire à une femme du monde, et au lieu d'essayer d'avoir de l'esprit, il se mit à causer tout simplement et à questionner madame de Rochemaine sur les lieux où ils se rencontraient et qu'elle semblait connaître mieux que lui. Bientôt la bonne dame fut à l'aise. Elle expliqua comment ayant vécu toujours à la campagne, elle venait aussi pour la première fois aux eaux d'Aix, elle

raconta aussi la vie retirée qu'elle avait menée si longtemps dans ses terres. Alors les deux amis commencèrent à comprendre ses airs naïfs et sa complète ignorance des choses de ce monde. Léna s'était insensiblement rapprochée, une main appuyée au fauteuil de la baronne, elle écoutait cette conversation sans y prendre part.

— Mademoiselle a été élevée aussi à la campagne? dit Raimond en levant les yeux sur Léna, elle ne vous a jamais quittée, Madame?

— Hélas ! non, Monsieur, je n'ai pas eu ce bonheur, répondit la baronne; tandis que j'habitais Rochemaine, Léna était à Avignon.

— A Avignon ! s'écria M. de Paleville, c'est là que demeure mon ennemi mortel, mon adversaire dans un procès dont dépend toute ma fortune. Mademoiselle doit avoir entendu parler de lui; c'est un homme sur

lequel ont plané toutes sortes de soupçons, et qu'on n'a pourtant jamais pu convaincre de ses crimes. Sa fortune est considérable et il l'a acquise on ne sait comment. Il était marié ; il avait épousé une jeune veuve, une Italienne admirablement belle ; un jour elle est morte, morte subitement, tout le monde dit qu'il l'a tuée de sa main, par jalousie.

En entendant ces mots, madame de Rochemaine changea de visage et serra la main de Léna qui, devenue tout à coup pâle comme une morte, appuyait son visage au dossier du fauteuil ; mais aucune autre manifestation ne trahit le trouble et la frayeur des deux femmes.

— Cet homme s'appelle M. de la Grélière, continua Raimond ; il est notre parent éloigné, à ce que disent les gens très forts en généalogie ; maintenant à bout de ses autres méfaits, il travaille à notre ruine ; — le droit

est pour nous ; mais peut-être la loi sera pour lui. — Si jamais une telle iniquité se consomme, si nous sommes condamnés par les tribunaux, sur mon âme ! j'en appellerai au jugement de Dieu !

— Vous vous battrez en duel, Monsieur, dit Léna d'une voix brève et en relevant la tête, vous tuerez votre ennemi, n'est-ce pas ?

— Oui, Mademoiselle, si je peux, répondit-il froidement. Est-ce que vous connaissez M. de la Grélière ?

Elle secoua faiblement la tête et se rassit près de la baronne. Un peu après le comte et Darblade se levèrent. Raimond baisa avec une galanterie respectueuse la main que lui donna madame de Rochemaine et sortit en adressant à la jeune fille un simple salut. Gustave Darblade le suivit de l'air morne et ennuyé d'un confident fatigué de donner la réplique. Quand ils se furent éloignés, Léna

retomba comme affaissée sur son siège et dit en appuyant sa tête sur l'épaule de madame de Rochemaine : — Ah ! mon Dieu ! mon Dieu, je tremblais ! il faut cacher tout cela ! Vous ne le direz pas ! vous ne le direz jamais, jamais, ma bonne amie !

— Non, non, n'aie pas peur ! s'écria la baronne, M. de Paleville ne saura rien, qui pourrait lui dire... sois tranquille, il ne saura rien !

IV.

SOUS LES PLATANES.

En sortant de chez madame de Rochemaine, le comte dit ironiquement à son ami :

— Vrai, Darblade, tu as été charmant; tu t'es effacé avec la plus complaisante modestie ; je t'ai toujours vu attentif à me donner la réplique ; mais avec tout cela je te trouve

un air contraint et sournois. On voit clairement qu'au fond de l'âme tu n'es pas content, mon cher ami. Est-ce que tu trouves que mes affaires vont déjà trop bien?

— Moi, point du tout, répliqua Darblade, le cœur gonflé d'un sombre dépit, et en affectant un sourire indifférent; j'ai abdiqué en ta faveur toutes mes prétentions. Mais je ne vois pas pourquoi tu as l'air si triomphant : l'accueil qu'on t'a fait ne signifie absolument rien. La belle Léna m'a semblé médiocrement occupée de son sauveur.

— Tu crois! fit le comte Raimond en hochant la tête avec un certain sourire qui exaspéra encore les bons sentiments de son ami.

Le vieux lion passa la main dans son toupet ébouriffé, et reprit en se contenant :

— Mon cher, je suis fâché de te le dire : aujourd'hui tu n'as pas été habile, tu as gâté ta position.

— Ah! et comment? demanda le comte.

— En parlant de ce malheureux procès; à quoi bon laisser entrevoir à madame de Rochemaine que tu peux un jour être ruiné? pourquoi lui montrer le côté fâcheux de ta position? elle s'en souviendra, certainement, le jour où tu lui demanderas sa nièce en mariage, et, ma foi! tu risques d'être refusé.

— Tu crois donc que je dois un de ces jours demander solennellement à madame la baronne de Rochemaine la main de mademoiselle Léna Perorani?

— Mais il me semblait que telle était ton intention.

— Comment, répliqua le comte d'un ton sérieux, comment toi, Darblade, un homme d'âge et d'expérience, — je ne dis pas cela pour te fâcher; — tu te figures que dans ma position l'on peut épouser ainsi tout uniment une riche héritière? Mais tu perds la tête,

mon cher ! le jour où j'offrirais officiellement ma main, il faudrait, en déclinant mon titre, donner aussi un état de ma fortune; il faudrait dire qu'elle dépend d'un procès que nous pouvons perdre. Avec de telles éventualités en perspective, il est impossible de faire un grand mariage par proposition. — Je ne m'abuse pas, je serais poliment refusé si j'offrais tout d'abord mon cœur et ma main.

— Mais alors qu'espères-tu, et que veux-tu faire?

— Je veux arriver à mon but par un moyen fort simple, je veux obtenir d'abord cette jeune fille d'elle-même.

— Tu prétends la séduire ! s'ecria Darbiade.

— Je prétends être aimé d'elle , et en demandant sa main, l'obtenir à coup sûr, répondit froidement le comte.

—Ainsi madame de Rochemaine doit ignorer tes intentions?

— Oui, pour le moment il est inutile qu'elle s'en doute.

— Tu n'auras pas grand'peine à mettre sa surveillance en défaut : cette tante est, Dieu me damne! une femme étonnante avec ses yeux baissés, son parler ingénu et ses cheveux gris en bandeau ; sais-tu que je la crois aussi innocente que sa nièce !

— Tout est, ma foi ! possible, dit le comte en riant; mon cher Darblade, je compte sur toi pour venir à bout de mes desseins, il faut que tu t'occupes un peu de madame de Rochemaine ; que tu ne me laisses pas seul entre ces deux femmes qui ne se quittent pas, de cette manière j'aurai mille occasions favorables d'être à peu près seul avec la belle Léna.

— Ce sera charmant, mon cher, dit amèrement Darblade ; pour servir tes amours,

je ferai ma cour à cette Agnès d'un demi siècle.

— Ne va pas la séduire, au moins; cela pourrait me faire tort, s'écria le comte avec une gaîté railleuse.

A ce mot, le vieux lion sourit à son tour; une pensée diabolique lui traversait tout à coup l'esprit. Il resta un moment absorbé dans les rapides combinaisons qu'il venait d'entrevoir; puis il dit avec un air de fausse bonhomie qui lui était particulier :

— Va, mon cher, tu peux te fier à moi.

Dès lors, les deux amis s'aidèrent mutuellement à prendre place dans l'intimité de madame de Rochemaine : l'entreprise n'était pas difficile; il n'y avait à lutter contre aucune influence, ni personne à éloigner pour réussir. La vie que l'on mène aux bains d'Aix est dénuée des distractions qu'on trouve ordinairement aux eaux : jamais on n'a dansé dans ce paisible séjour; jamais une foule

élégante, la foule des gens du monde qui visite Baden ou Vichy, n'a approché de ce salon où se rassemblent le soir quelques soi-disant incurables en voie de guérison, quelques femmes tout à la fois languissantes et fraîches. Tandis que la société réunie au salon jouait au boston ou à l'impériale, la baronne et Léna allaient au jardin respirer les parfums de ces belles nuits d'été dont les ténèbres ne sont qu'un long crépuscule. Les deux femmes s'asseyaient sur l'étroite terrasse au dessous de laquelle coulent les tièdes eaux qui redonnent la santé. Derrière elles s'étendait, comme un sombre rideau, l'allée des platanes, et au delà les bosquets touffus de cyprès et d'arbres de Judée, sous lesquels fleurissaient les genets embaumés, les pâles roses qui ont l'odeur de l'ambre. Le doux bruit des fontaines se mêlait à celui des faibles brises qui soufflaient entre les larges feuilles de platanes, et de tous côtés réson-

naient de mélancoliques murmures. A l'extrémité du jardin, et comme pour en marquer les limites, le profil crénelé d'une vieille tour se découpait sur les profondeurs étoilées du ciel.

Ordinairement la baronne, appuyée au bras de Darblade, se promenait le long de la terrasse et revenait s'asseoir à chaque tour sur le banc, où l'attendait Léna. Souvent la jeune fille restait là presque seule pendant la soirée entière. Le comte Raimond était trop habile pour profiter brusquement de cette situation : d'abord il se tint à l'écart; il laissa Léna sous l'influence de ses propres impressions, de ses souvenirs, et il attendit que cette âme où filtrait lentement l'amour, fût prête à se livrer à lui. Souvent il disait à Darblade, qui l'écoutait avec un froid sourire : — Elle m'aime ! elle m'aime ! et elle n'a pas compris encore

ce qui se passe dans son cœur. Oh! sainte innocence!

— J'espère que tu es content de mon dévouement, répondait Darblade; voici tantôt trois semaines que je promène tous les soirs la baronne à ton intention : c'est égal, mon cher, prends tout ton temps, ne te presse pas. Mais, dis-moi, je te trouve un drôle d'air, est-ce que tu serais pris toi-même? est-ce que tu aimerais réellement la belle Léna.

— Que t'importe! répondit dédaigneusement le comte, que ces paroles blessaient; car il y avait en effet au fond de son cœur quelque chose qu'il n'avait jamais ressenti, un sentiment étranger à sa nature égoïste et corrompue. Comme les grands acteurs, il s'était identifié avec le rôle qu'il jouait et parfois il éprouvait réellement ce qu'il voulait feindre, parfois il avait les élans, les inspirations d'un amour passionné. Cependant

les témoignages de cet amour étaient fort contenus ; le comte avait bien calculé toute sa conduite ; il n'effaroucha point Léna par des soins imprudents, il se tint à distance jusqu'au moment où il fut sûr de n'avoir à dire qu'un seul mot pour dominer entièrement ce cœur qui s'était donné à son insçu. Dès le premier jour il avait compris qu'il serait aimé ; mais il attendait pour parler enfin, qu'après les agitations, les combats intérieurs qu'il avait devinés, Léna épuisée, secrètement vaincue, se trouvât à sa merci.

Un soir, la baronne allait descendre au jardin conduite par Darblade ; Léna, pensive et abattue, restait accoudée à la fenêtre, les yeux tournés vers l'allée de platanes où un moment auparavant elle avait aperçu le comte.

— Viens-tu avec moi, mon enfant ? lui demanda la baronne.

— Non, ma bonne amie, répondit-elle

d'une voix faible, non, laissez-moi ici, je vous en prie.

— Mon Dieu, tu me désoles! dit doucement madame de Rochemaine; tu es toute pâle, tu souffres, ma Léna; viens, tu seras mieux là bas qu'ici.

Elle secoua tristement la tête. En ce moment, M. de Paleville entrait. Il s'approcha de Léna et lui dit à voix basse :

— Venez, je vous en prie.

Elle frissonna à ce mot; jamais le comte ne lui avait parlé avec cet accent, jamais il n'avait levé sur elle ce regard plein tout à la fois de prière et d'autorité; un moment elle hésita, confuse, éperdue : alors Raimond reprit d'un ton suppliant et soumis qui atténuait beaucoup le sens absolu de ses paroles.

— Venez, Léna, venez, je le veux.

Elle s'appuya défaillante au bras qu'il lui présentait et se laissa emmener dans le jar-

din; sa main tremblait, son sein palpitait avec une violence inégale, sous son fichu de gaze. Raimond arrêta sur elle un long regard et lui dit avec une émotion qui n'était pas entièrement feinte : — La première fois que je vous ai vue vous avez marché ainsi, appuyée sur moi, toute tremblante et le cœur palpitant, vous en souvenez-vous ?

— Ah ! Monsieur ! murmura-t-elle, puis-je oublier... Vous nous avez sauvé la vie...

— Je vous trouvai à genoux sur les récifs ; la tempête grondait autour de vous ; la mer menaçait de vous engloutir, reprit le comte ; votre cœur battait alors d'épouvante. — Puis il ajouta d'une voix plus basse : Et maintenant, Léna ?

— Oh ! Monsieur, que me dites-vous ! Pourquoi me parlez-vous ainsi ? murmura la jeune fille, dont les genoux tremblaient et fléchissaient.

Il y eut un moment de silence ; le comte

lui laissa le temps de se remettre, puis il reprit :

— Ecoutez, Léna, je vous aime...

— Ce n'est pas à moi que vous devez le dire, balbutia-t-elle ; c'est à madame de Rochemaine.

— Hélas ! non, répondit-il ; car j'entrevois des obstacles. Léna, je vous en supplie, gardons le secret de notre amour. Il le faut pour quelque temps encore, je vous l'assure... N'avez-vous pas confiance en moi ?

Elle serra faiblement le bras qui la soutenait. M. de Paleville continua : — Bientôt, dans quelques jours peut-être, mon père aura l'honneur de demander pour moi votre main à madame la baronne de Rochemaine. Jusque-là, promettez-moi de ne rien dire, promettez-le-moi, Léna.

— Je vous le promets, dit-elle avec effort.

— Et d'ici là, vous me permettrez de vous

parler encore de mon amour, de vous dire tout ce que mon cœur ressent pour vous, de ce que j'espère, de ce que je crois avoir deviné dans le vôtre?...

Ils étaient sous les platanes ; une ombre noire comme la nuit les enveloppait. Le comte serra la jeune fille contre son cœur et murmura en lui effleurant le front d'un baiser : — Ma Léna ! Puis, l'entraînant vivement, il la ramena par un détour à travers les bosquets du côté où se promenait la baronne.

Le même soir, Darblade dit au comte : — Ah ça ! mon cher, que s'est-il donc passé ? notre belle nièce semblait fort émue. Est-ce que tu lui as fait ta déclaration d'amour ?

— Moi ! non pas, répondit froidement le comte ; il n'est pas encore temps.

— En attendant, je continuerai de promener la tante, dit Darblade avec un singulier

sourire; va, tu fais bien de ne pas te qresser.

Le lendemain, Léna et M. de Paleville se trouvèrent encore à peu près seuls au jardin. — La jeune fille était pâle, on voyait qu'elle avait pleuré; pourtant une joie intérieure rayonnait à travers sa pâleur et ses larmes.

— J'ai tenu ma promesse, dit-elle au comte, je n'ai rien dit; mais pourquoi ce mystère? si vous saviez comme madame de Rochemaine est bonne! Certainement elle veut que je sois heureuse, — elle consentira à tout ce qui peut assurer mon bonheur...

— Mais êtes-vous bien sûre de ses intentions? répliqua le comte, pardonnez ces doutes, chère Léna; je crains tant de compromettre nos chances de bonheur. Et, dites-moi, le reste de votre famille? de ce côté, n'ai-je pas à redouter des oppositions?

— Je suis orpheline, je n'ai point de pa-

rents, répondit-elle d'une voix brève et troublée.

— Pourtant ce n'est pas la baronne qui vous a élevée...

— Non, répondit-elle encore avec le même accent; quelque jour vous saurez... je vous dirai comment s'est écoulée ma triste enfance.

— Mais à présent savez-vous bien quelle est votre position près de la baronne?

— Cette position sera bientôt fixée; dès que nous aurons l'une et l'autre l'âge exigé par la loi, c'est-à-dire dans quelques semaines, madame de Rochemaine m'adoptera; je porterai son nom, je deviendrai sa fille.

— Elle a promis cela! s'écria le comte; vous serez immensément riche, Léna.

— Oui, répondit-elle simplement; j'aurai en me mariant quarante mille livres de rentes.

— Voilà l'obstacle qui s'opposera à mon

bonheur, s'écria le comte, moi j'ai pour toute fortune les chances d'un procès.—Oh! ma Léna, combien je serais plus tranquille si vous étiez pauvre! combien je méprise ces richesses qui nous sépareront peut-être, que ne puis-je vous tout donner à moi seul!

— Je sais que vous avez un noble cœur, dit la jeune fille avec émotion et reconnaissance, oh! je le sais bien; fussé-je restée la pauvre Léna Perorani, vous m'auriez aimée, j'aurais été votre femme.

Le comte baisa la douce main qui pressait la sienne; il eut honte de sa duplicité en présence de cette noble candeur, de ce désintéressement si vrai, mais nul remords ne l'arrêta dans l'accomplissement de ses desseins. Après mille tendres protestations, il fit encore promettre à Léna de garder le silence avec madame de Rochemaine, et de fier à lui seul les intérêts de leur amour.

Pendant cette conversation, madame de

Rochemaine poursuivait son éternelle promenade sur la terrasse, en tête à tête avec Darblade, sans se douter qu'on échangeait derrière elle des paroles d'amour, de tendres promesses.

Raimond ne fit aucune confidence à son ami, qui, ce soir-là encore, le pressa de questions. Le vieux garçon avait à son égard des airs qu'il ne lui connaissait pas et qui lui étaient insupportables, des airs de satisfaction sournoise et goguenarde dont il se méfiait et qu'il ne pouvait expliquer.

Le lendemain soir, Léna attendit vainement le comte au jardin, où elle resta jusqu'à dix heures. Elle remontait au salon avec la baronne, lorsque M. de Paleville arriva. Madame de Rochemaine et Darblade étaient à quelques pas en avant, Raimond put dire tout bas à la jeune fille : — Je viens de recevoir une lettre de mon père. Il faut que je parte demain... demain au point du

jour ; mais ce soir, ce soir même dans le jardin, je veux vous parler...

Léna était devenue pâle ; elle fit de la tête un geste négatif.

— Vous viendrez... oh ! je vous en supplie !... ajouta le comte ; il y va de tout notre avenir... Viendrez-vous?

— J'irai !.... murmura-t-elle d'une voix étouffée.

A la nouvelle de ce brusque départ, Darblade tressaillit intérieurement de surprise et de joie, une nuance plus foncée colora son visage, un éclair de satisfaction brilla dans son regard tandis qu'il tendait une main au comte en lui disant :

— Tu t'en vas, mon cher? eh ! comment allons-nous vivre sans toi !

La baronne s'écria : — Comment, Monsieur, vous allez rejoindre à Lyon M. votre père? il vous emmène à Paris ?... J'en suis fâchée ! J'avais espéré que vous vien-

driez passer quelques jours à Rochemaine au mois de septembre avec M. Darblade.

— Nous acceptons votre invitation, Madame, répondit le comte, et pour moi je promets de n'y pas manquer; dans six semaines, quoi qu'il puisse arriver, je serai de retour.

Léna, tremblante, anéantie, s'était réfugiée près d'une fenêtre;—le comte s'approcha d'elle comme pour prendre congé; après avoir pressé de ses lèvres la main qu'elle avança machinalement vers lui, il dit à voix basse et en tournant un regard rapide vers le jardin: — A minuit...

En sortant de chez la baronne, Gustave Darblade dit en passant son bras sous celui de son ami:

— Mon cher, en quel état laisses-tu tes affaires? Là, dis-le-moi franchement.

— Eh! que veux-tu que je dise, s'écria Raimond d'un air impatienté, ce voyage me

contrarie horriblement! enfin, je reviendrai! et toi, Darblade, que vas-tu faire?

— Moi, je reste ici, répondit-il tranquillement; je continue mon rôle.

— Ecoute, interrompit sèchement le comte, je me méfie de tes bons offices, mais prends garde! n'essaie pas de me nuire.

— Mon cher ami, répondit gravement Darblade, je te donne ma parole d'honneur de ne pas prononcer un mot sur ton compte qui ne soit à ta louange, je t'en donne ma parole, entends-tu?

— Je l'accepte, et j'y compte.

— Tu fais bien de te fier à moi, reprit Darblade, je soignerai tes intérêts, va, tu peux partir tranquille!

V.

LÉNA.

Environ un mois plus tard, le comte Raimond de Paleville se disposait de nouveau à quitter Paris pour retourner en Provence. La veille de son départ, il écrivait à un de ses intimes :

« Décidément, mon cher Soulange, il faut

« que je fasse la fin que je m'étais proposée;
« il faut que j'arrange par un mariage la dé-
« testable position que m'a créée cet horrible
« procès qu'on suscite à mon père. J'ai pris
« Paris en horreur depuis que je n'y dépense
« plus d'argent, et je suis décidé à n'y reve-
« nir que lorsque j'aurai quarante mille li-
« vres de rentes. — Quarante mille livres de
« rentes, une jeune fille belle et charmante à
« rendre fous des cœurs comme les nôtres;
« j'ai pourtant trouvé tout cela ! et voilà
« pourquoi je pars demain pour la Provence
« où j'ai laissé ces trésors sous la garde de
« Darblade; — le vieux fat avait eu un mo-
« ment la prétention d'épouser la belle héri-
« tière, d'être le héros d'un petit roman
« dont il avait filé toutes les scènes dans le
« beau style des élégants de l'Empire ; mais
« je me suis présenté à temps pour lui ôter
« cette fantaisie et le rendre à son emploi;
« il est devenu mon confident discret et dé-

« voué; j'en ai eu la preuve par son assi-
« duité à faire pour moi la cour à la plus ori-
« ginale des douairières, à la tante que je
« veux me donner.

« C'est donc demain que je pars; tu souri-
« rais si tu voyais mon impatience; tu te fi-
« gurerais que je suis amoureux. — Eh bien!
« oui, je l'aime, elle est si belle, ma Léna!
« elle est si naïvement passionnée, si noble,
« si fière! Quelque jour je te montrerai ses
« lettres; les lettres qu'elle m'écrit depuis un
« mois. — Pauvre enfant! Que d'amour, de
« dévouement! Oh! je le sens, jamais femme
« n'a été si véritablement à moi. — Il n'y a
« que les âmes chastes qui soient capables de
« tels élans, et nous autres, cœurs blasés
« et impuissants, nous n'avons pas même
« l'idée de leurs transports.

« Quand nous nous reverrons, je serai
« marié, mon cher ami; mais j'attendrai

« pour te présenter à ma femme que tu sois
« devenu plus sage. »

Le comte en était là de cette épitre confidentielle lorsqu'il reçut un paquet de lettres portant le timbre d'Aix. Dans le nombre, il y avait une lettre de faire part et en grosses lettres sur l'adresse le mot mariage. Le comte l'ouvrit machinalement la première ; puis, la rejetant avec un geste d'étonnement et de fureur, il rompit violemment le cachet des autres lettres et reconnut d'abrod l'écriture de Darblade, voici ce que le vieux lion lui écrivait :

« Fais-moi ton compliment, mon cher
« ami, je suis marié ; depuis hier ma-
« dame la baronne de Rochemaine s'ap-
« pelle madame Darblade. Un moment,
« tu le sais, j'avais eu la pensée d'une autre
« union ; c'était une folie dont ta présence
« m'a fait promptement revenir ; j'ai amené
« mon pavillon devant toi, j'ai accepté avec
« abnégation le rôle que tu m'as donné dans

« le joli roman de tes amours ; j'ai fait plus
« encore, pour faciliter ton mariage je n'ai
« pas hésité à entrer le premier dans la fa-
« mille que tu t'es choisie. C'est à moi main-
« tenant que tu demanderas la main de la
« belle Léna, puisque sa mère adoptive est
« ma femme. Madame Darblade dotera sa
« chère enfant de trois mille livres de rente ;
« cela me semble suffisant ; un amour com-
« me le tien ne calcule pas, je le sais ; il te
« tiendra lieu de tout et te fera trouver le
« bonheur dans la plus médiocre fortune.

« Nous t'attendrons à Rochemaine dans les
« premiers jours de septembre ; songe que
« tu as solennellement promis d'y être pour la
« chasse aux grives. — Je compte inviter
« quelques-uns de nos amis de Paris à venir
« me voir, et tu m'aideras à leur faire les
« honneurs de mon château ; car me voilà
« seigneur châtelain. — A chacun selon ses
« mérites, mon cher ; à moi, le vieux garçon,

« la tête à perruque, le mariage d'argent; à « toi, l'élégant jeune homme, le fringant « amoureux, le mariage d'inclination : nous « serons heureux tous deux; toi, par l'a- « mour, moi, par la fortune. — Adieu, mon « cher Raimond. »

— Le scélérat s'est vengé! murmura le comte en déchirant la lettre avec rage et en la jetant loin de lui. Puis il ouvrit d'une main convulsive la dernière lettre, la lettre de Léna. La jeune fille lui écrivait ceci :

« Enfin, il m'est permis de vous apprendre « l'heureuse nouvelle! cher Raimond, la per- « sonne qu'après vous j'aime le mieux au « monde, mon amie, ma seconde mère, vient « d'épouser votre meilleur ami : madame de « Rochemaine est depuis une heure la femme « de M. Darblade. — Combien de choses j'ai « à vous raconter à présent, moi qui ai été « leur confidente. » — Ah! malheureuse! elle savait tout et elle ne m'a rien écrit, s'écria le

comte avec une sombre colère et en froissant la lettre de Léna ; puis, le regard enflammé, les lèvres serrées, il reprit sa lecture.

— « Quelques jours après votre départ, ma-
« dame de Rochemaine me retint un soir
« dans sa chambre ; — j'étais troublée, il me
« semblait qu'elle allait me parler de vous,
« je craignais, hélas ! qu'elle devinât tout ce
« qu'il faut cacher. — Saisie d'une secrète
« confusion, je baissais la vue et gardais le
« silence. Madame de Rochemaine se taisait
« aussi, et quand je levai les yeux sur elle,
« je m'aperçus qu'elle était émue et trem-
« blante comme moi.

« — Léna, me dit-elle enfin, j'ai une con-
« fidence à te faire ; je crois que je vais me
« remarier. — Ah ! mon Dieu ! m'écriai-je
« stupéfaite, quelqu'un vous aime donc ?
« — Oui, me répondit-elle en rougissant, et
« moi je l'aime aussi. Tu n'avais rien deviné
« de tout cela, mon enfant, en voyant venir

« ici tous les jours M. Darblade? — Mon « Dieu, non, et M. de Paleville son in« time ami, n'a rien deviné non plus, j'en « suis sûre, lui répondis-je étourdiment.

« — Non, il ne sait rien; tu es la pre« mière personne qui reçoive cette confi« dence : mais dis-moi, Léna, ce mariage ne « te fait-il aucune peine? — Oh! ma bonne « amie, cette nouvelle me donne au con« traire une grande joie, m'écriai-je, vous « allez être heureuse!

« Madame de Rochemaine m'embrassa « tendrement; je vis que ces paroles lui « ôtaient un souci; et de crainte qu'un mo« ment elle m'eût crue capable de quelques « regrets, de quelque sentiment intéressé, je « fus la première à lui dire : — Ma bonne « amie, ceci doit changer quelque chose à « vos projets; maintenant que vous avez un « mari, il ne faut plus songer à me donner « la moitié de votre fortune. — Alors ma-

« dame de Rochemaine m'attira encore plus
« près d'elle et me dit avec un petit sourire
« fin et mystérieux : — Écoute, tu n'auras
« pas besoin de cette fortune pour être heu-
« reuse ; M. Darblade m'a confié un secret
« qui te regarde ; le comte de Paleville
« t'aime, mon enfant. A ce mot, je devins
« toute tremblante, et je me sentis rougir.
« Madame de Rochemaine reprit :

« C'est un noble caractère que celui de
« M. de Paleville ; il a des sentiments de dé-
« licatesse, de désintéressement, rares
« même parmi les gens les plus honora-
« bles ! Sa fortune étant compromise par un
« procès, il se ferait un scrupule de recher-
« cher la main d'une héritière, et il ne t'a
« pas demandée en mariage parce qu'il se
« trouvait trop riche : c'est M. Darblade qui
« m'a dit tout cela. » — L'infâme, murmura
le comte. « — Combien j'étais heureuse,
« Raimond, d'entendre parler ainsi de vous !

« — je m'assis aux genoux de madame de
« Rochemaine, et là, ma main dans les
« siennes, nous parlâmes longuement de
« l'avenir. J'ai gardé notre secret, Raimond,
« hélas ! je n'aurais osé le dire tout entier ;
« mais que de projets j'ai formés dans le
« fond de mon cœur, en m'associant à ceux
« de madame de Rochemaine ! Presque toute
« la nuit s'écoula ainsi. Le lendemain, quand
« je revis M. Darblade, il m'appela déjà sa
« chère nièce et me recommanda le silence
« le plus absolu sur les projets de mariage
« dont j'avais reçu la confidence ; il insista
« pour que je lui donnasse ma parole de n'en
« rien dire à personne. Cette précaution
« m'inquiéta ; je craignis un moment qu'il
« se doutât de notre correspondance. —
« Mais non, c'est impossible ; il n'en sait
« rien, n'est-ce pas ?

« Les préparatifs de mariage eurent lieu
« dans le plus grand secret. — Par rapport

« à la famille du défunt baron, tout s'est
« passé sans bruit ; le mariage a été
« célébré ce matin dans une des cha-
« pelles de la cathédrale, il n'y avait
« que les témoins obligés. Je ne saurais
« exprimer ce qui s'est passé dans mon âme
« pendant que j'étais agenouillée dans cette
« chapelle toute parée de blanc au pied de cet
« autel où ont été consacrées tant de saintes
« unions; j'étais recueillie dans d'ineffables
« émotions de tendresse et de joie : je pen-
« sais à vous, Raimond, je vous nommais
« au fond de mon cœur, je vous appelais en
« secret. Je tressaillais en songeaut qu'un
« jour, bientôt, vous m'amènerez ainsi de-
« vant l'autel où sera célébré notre mariage.
« Oui, c'est ainsi que je veux me marier,
« sans fêtes importunes, sans éclat, sans
« bruit, sans rien qui puisse nous distraire
« de notre bonheur.

« Pendant la cérémonie madame de Ro-

« chemaine a beaucoup pleuré. Pauvre
« femme! Elle s'est souvenue sans doute
« qu'autrefois, dans la fleur de sa jeunesse et
« de sa beauté, elle était venue ainsi engager
« sa vie. Aimée, heureuse maintenant, elle
« pleurait sur le passé, sur ses beaux jours
« écoulés dans l'ennui et le néant d'un ma-
« riage sans amour. M. Darblade était radieux.

« Nous achèverons à Aix la saison des
« eaux et dans une quinzaine de jours nous
« serons à Rochemaine. — Oh! mon ami,
« c'est donc ici que je vous attends!... A
« présent plus d'obstacles à notre bonheur,
« plus de fierté, de scrupules de votre part.
« — Je ne suis plus riche; votre orgueil ne
« se révoltera plus à l'idée que le monde
« aurait pu vous accuser de vouloir faire en
« m'épousant un mariage d'argent. C'est
« moi qui vous devrai tout, Raimond, et
« quoique j'aie l'âme fière aussi, j'accepte
« avec joie ce partage inégal. Quand vous

« serez près de moi, je vous dirai des cho-
« ses qui vous feront mieux comprendre
« tout ce que vous êtes, tout ce que vous
« serez pour moi. — Vous saurez quel
« a été jusqu'ici le sort de la pauvre Léna,
« vous saurez dans quelle maison elle a
« passé sa triste enfance, sous quelle main
« de fer elle a vécu longtemps courbée.

« Le jour baisse et voici l'heure où l'on
« respire un air si doux, là bas dans le jar-
« din, sous les platanes. — De la fenêtre près
« de laquelle je suis assise, je vois ces beaux
« ombrages; je sens le parfum des roses
« monter jusqu'à moi.

« Oh! mon ami, reviens, car je souffre et
« me meurs loin de toi, reviens calmer les
« secrètes angoisses de mon âme, rends-
« moi par ta présence le calme, la sérénité
« que j'ai perdus, rends-moi, en me donnant
« ton nom, l'innocence et l'honneur, rends,

« rends enfin le bonheur et la vie à ta
« Léna ! »

M. de Paleville se leva et marcha pendant une heure dans sa chambre, la tête baissée, les bras croisés sur sa poitrine; de temps en temps il regardait la lettre de Léna tombée sur le tapis, puis par un brusque mouvement il la releva et la déchira en mille morceaux. Après, il prit la plume... Au moment d'écrire à Darblade, il s'arrêta : — Il n'y a pas moyen de me venger de cet homme, se dit-il, c'est fini, pourquoi lui écrirais-je ! que lui importe ma haine et mon mépris !...

Raimond réfléchit encore; puis, reprenant la plume avec une sourde agitation, il écrivit :

« Vous m'attendez, Léna, vous m'attendez
« pleine de confiance et d'espoir, en ce
« moment peut-être occupée d'un cher sou-
« venir, vous me mêlez à tous vos rêves de
« bonheur, vous m'unissez à tous vos pro-

« jets, vous voyez nos deux vies insépara-
« bles dans l'avenir que votre pensée crée
« et remplit de tant de douces félicités; et
« moi, malheureux, je ne trouve aujour-
« d'hui, dans cet avenir si riant pour vous,
« que des regrets, de longues douleurs,
« une éternelle séparation. — Qu'il m'en
« coûte, Léna, de vous frapper ainsi dans
« votre confiance et de m'atteindre moi-
« même dans votre bonheur! Mais, vous le
« comprendrez plus tard, chère enfant, il y
« a dans la vie d'affreuses nécessités qu'il
« faut laisser s'accomplir, devant lesquelles
« il faut céder, sous peine de périr dans une
« lutte inutile. — Une de ces nécessités fa-
« tales nous gouverne maintenant, je m'y
« soumets; mais ne pensez pas que ce soit
« sans douleur. L'image de ce passé qui re-
« vient à ma pensée avec ses délices éva-
« nouies, ses présages si peu réalisés, de cet
« avenir où nous avions placé tant de félici-

« tés impossibles, mes souvenirs qu'il faut
« maintenant éteindre, mes espérances aux-
« quelles il faut renoncer, tout s'élève en
« moi contre ma résolution, tout lutte con-
« tre les volontés douloureuses que j'aurai
« pourtant la force d'accomplir. Que votre
« orgueil, que dis-je, hélas ! que votre ten-
« dresse ne s'indigne pas. — C'est pour vous-
« même que je renonce à vous. — Dans le
« dévouement et la prévoyance de mon
« amour, je ne recule pas devant le plus
« cruel sacrifice : j'oublie que je suis votre
« amant, et me souviens seulement que je
« suis votre ami. — J'ai le courage de votre
« bonheur, d'un bonheur que je ne partage-
« rai pas, et, jugez si je vous aime ! pour
« vous faire un grand bien dans l'avenir, je
« me résigne à vous faire un grand mal dans
« le présent, je me résigne à votre colère, à
« votre indignation, à votre haine peut-
« être. Vous ne me comprenez pas encore

« entièrement, Léna; dans votre inexpé-
« rience de la vie, dans l'élévation et l'or-
« gueil de votre âme, vous n'avez pas vu la
« misérable cause de toutes nos douleurs,
« et vous avez vu s'accomplir, sans vous
« douter de notre malheur, l'évènement qui
« nous sépare. — Le mariage de madame
« de Rochemaine vous a rendu pauvre, et,
« moi, je ne puis vous offrir, hélas! qu'une
« position humble, dépendante, précaire;
« or, sachez-le, chère enfant, pour certaines
« natures exquises, il n'est pas de bonheur
« sans fortune: elles sont elles-mêmes un
« luxe qui appelle le luxe d'une grande exis-
« tence. Leur délicatesse répugne aux gênes
« de la médiocrité; elles s'irritent, souffrent
« et se rongent dans les embarras vulgaires
« qui résultent d'une fortune au dessous de
« leurs besoins. Tel serait notre sort, Léna,
« si nous unissions imprudemment nos deux
« existences. Les sentiments exaltés aux-

« quels nous aurions tout sacrifié périraient
« bientôt en nous, et nous laisseraient en
« présence d'un malheur sans compensa-
« tion ; c'est cette affreuse déception que je
« veux nous épargner à tous deux. Je fais
« courageusement à votre avenir, à votre
« bien-être, à votre bonheur, le sacrifice de
« notre amour. Imitez-moi, Léna. Je sais
« que vous me donnerez tort dans le pré-
« sent, raison dans l'avenir ; je sais qu'un
« jour vous me remercierez de la douleur
« que je vous cause. Vous me rendrez jus-
« tice, et vous sentirez que j'ai rempli en-
« vers vous mon devoir, que j'ai expié, en
« me montrant avant tout votre ami, le tort
« d'avoir été votre amant.

« Un dernier mot, Léna, pour détruire
« en vous une dernière illusion : cet homme
« que vous appelez mon meilleur ami, et
« auquel madame de Rochemaine a eu la
« folie de donner sa main et sa fortune, est

« un mauvais sujet dont les dissipations et
« les folies nous ont plus d'une fois ré-
« voltés, nous autres jeunes gens, dont il
« s'obstinait ridiculement à se faire le com-
« pagnon et l'ami. Il ruinera sa femme par
« d'ignobles extravagances ; elle mourra
« pauvre et abandonnée de lui : voilà l'ave-
« nir que je prédis à madame Darblade.

« Adieu, Léna. Après m'être séparé de
« vous, je n'essaierai pas de si tôt de ratta-
« cher ma destinée à celle d'une autre fem-
« me ; je ne renonce pas aujourd'hui à un
« mariage d'amour pour faire demain un
« mariage d'argent, je vois pour longtemps
« mon avenir brisé, et je vais chercher dans
« le mouvement et les distractions forcées
« d'un long voyage une diversion à d'autres
« souvenirs : mon père a un ami puissant
« qui s'était occupé de ma carrière ; il m'of-
« frait dernièrement de m'attacher à l'un de
« nos ambassadeurs près des cours étrangè-

« res; je refusai alors, j'accepte mainte-
« nant, et il est probable qne dans quelques
« jours je ne serai plus en France. Adieu,
« Léna, adieu pour toujours! Hélas! ou-
« bliez-moi et soyez heureuse. »

Le comte cacheta cette lettre et mit l'adresse d'une main mal assurée; il était pâle, une sueur froide mouillait ses tempes, sa physionomie était celle d'un homme résolu mais non pas calme. Quand il eut fini, il sonna violemment: — A la poste, tout de suite, dit-il; allez!

Le domestique sortit pour exécuter cet ordre, le comte s'approcha de la fenêtre et le suivit du regard. Le bureau était presque en face de la maison; lorsque M. de Paleville eut vu la lettre tomber dans la boîte; il recula avec un tressaillement nerveux; il éprouva en ce moment quelque chose de semblable à ce qu'éprouve le meurtrier quand il frappe sa victime. — Puis tout à coup

le sang-froid lui revint; il respira profondément et murmura : — C'est fini !

Quatre jours plus tard, la fatale lettre fut remise aux mains de Léna, la jeune fille alla se cacher sous les ombrages du jardin pour lire à l'abri de tous les regards cette lettre furtivement reçue et qu'elle avait cachée sur son cœur. Il était alors midi; Darblade et sa femme étaient sortis en voiture, ils ne revinrent que vers le soir d'une longue promenade aux environs d'Aix. En arrivant, madame Darblade demanda Léna.

— Mademoiselle doit être dans sa chambre occupée à lire, répondit la femme de chambre; je ne l'ai pas vue de la journée. Une fois j'ai frappé doucement à la porte; mais mademoiselle n'a pas répondu, peut-être elle dormait.

Madame Darblade entra dans la chambre; Léna n'y était pas. Alors on conçut quelque inquiétude; on chercha de tous côtés avec le

pressentiment de quelque évènement funeste; enfin, on trouva la jeune fille au fond de l'allée de platanes, assise sur un banc de gazon, la tête baissée sur sa poitrine, les mains sur ses genoux et immobile comme une personne endormie.

— Léna, mon enfant, que fais-tu ici? s'écria madame Darblade en lui prenant la main; depuis longtemps on te cherche, on t'appelle, ne nous entendais-tu pas?

Elle ne répondit rien, et se rejeta en arrière avec un faible gémissement. Darblade la soutint.

— Elle perd connaissance, dit-il, elle est comme morte. J'ai vu tomber un de mes amis tué en duel, il mourut comme cela... Mais je ne vois sur elle aucune blessure... — Non, rien, rien, dit madame Darblade penchée sur Léna, c'est un évanouissement, une crise nerveuse. Oh! non, non, elle n'est pas morte!

On transporta Léna dans sa chambre, on

la mit au lit sans qu'elle reprît connaissance. Madame Darblade s'assit en pleurant à son chevet, c'était un morne tableau ; — la jeune fille était étendue, la tête ensevelie dans ses longs cheveux, les bras raidis et ramenés sur sa poitrine ; son visage, d'une pâleur affreuse, était décomposé comme si la vie s'était déjà retirée d'elle. Ses yeux entr'ouverts étaient fixes et vitreux. Le médecin des eaux arriva ; c'était un praticien habile et vieilli dans la science de guérir les souffrances humaines. Il tint longtemps sous sa main ce bras inerte dont l'artère battait avec un mouvement faible et précipité, il écouta la respiration inégale qui soulevait la poitrine de Léna ; puis, sans dire une parole rassurante à madame Darblade, il écrivit quelques prescriptions, et se retira en disant qu'il reviendrait encore le soir même. Darblade le suivit.

— Elle est dans un état affreux ; vous êtes inquiet, docteur? dit-il à voix basse ; mais

quel est donc ce mal qui l'a frappée si subitement ?

— Une fièvre nerveuse du plus mauvais caractère, répondit le médecin ; c'est le second cas que je rencontre chez un sujet aussi jeune, j'ai observé le premier chez une fille de la campagne ; son père avait comparu aux assises sous une accusation de meurtre ; le jour où il fut condamné à mort, entendant prononcer l'arrêt, elle tomba évanouie, et elle ne s'est plus relevée, sa douleur l'avait tuée, Monsieur.

— Et, dans cette horrible maladie, il n'y a point d'espoir de guérison ? demanda Derblade épouvanté.

Le médecin secoua la tête. — Elle se termine presque infailliblement, dit-il, par la folie ou par la mort.

Darblade rentra consterné dans la chambre de Léna, c'était une âme égoïste, sèche, avilie ; pourtant l'aspect d'une telle infortune

l'émut un instant. Il se rapprocha de sa femme, et lui dit : Le docteur s'en va fort inquiet. Ceci est une maladie grave, mortelle peut-être.

— Hélas! s'écria madame Darblade en sanglotant, je l'ai laissée ce matin si calme, si belle, et ce soir je la retrouve mourante! Mais que lui est-il donc arrivé, grand Dieu! Mon ami, le savez-vous? le devinez-vous?

Darblade secoua la tête et froissa dans sa poche la lettre qu'il avait ramassée dans l'allée de platanes, aux pieds de Léna, et qu'il venait de lire à l'écart, puis il s'approcha d'une bougie et la brûla sans rien dire.

Léna passa huit jours dans une sorte d'agonie, sans voix, sans mouvement, sans connaissance, mais sa jeunesse lutta énergiquement contre le principe de mort qui l'avait frappée, et finit par triompher ; la vie revint peu à peu, et reconquit cette organisation tout à la fois débile et puissante. Mais alors

la plus belle partie de ses facultés se trouva à jamais détruite; le corps de Léna reprit ses forces, mais son esprit était frappé d'un mal incurable ; elle resta stupide et folle.

Pendant six mois, madame Darblade, qui ne l'avait point quittée, conserva quelque espérance; mais elle dut voir enfin qu'il n'y avait aucun moyen de guérison. Darblade s'était bientôt ennuyé d'habiter une chambre de malade ; souvent il laissait sa femme à Aix, et allait faire à Marseille de joyeuses parties ; mais cette vie le lassa enfin. Un jour il dit à madame Darblade : — Savez-vous, ma chère, que nous ne pouvons pas passer toute notre vie ici? je veux vous mener à Paris. Quant à cette pauvre Léna, nous la mettrons dans une maison de santé.

— Ce serait presque l'abandonner, dit madame Darblade en pleurant.

— Allons donc, ma chère amie! quel scrupule! interrompit Darblade avec impa-

tience. Je vous l'ai dit déjà, vous ne pouvez pas garder Léna chez vous ; si elle était douce, tranquille, on la mettrait dans une chambre éloignée, avec une femme qui en prendrait soin ; mais elle est méchante, elle fait du bruit. Tenez, écoutez un peu la belle musique !

En effet, Léna entra brusquement, la tête haute, et en chantant d'une voix rauque un refrain inintelligible. Ceux qui l'avaient connue six mois auparavant, ceux qui avaient admiré son éclat, sa beauté souveraine, auraient hésité avant de la reconnaître. Elle était belle encore : mais sa physionomie, son regard vague et animé exprimaient la folie, une folie violente, emportée, effrayante. Elle fit vivement le tour du salon, et continua son chant avec de grands éclats de voix.

Madame Darblade alla vers elle, et lui dit avec douceur : — Léna, reste tranquille, je t'en prie.

— Elle ne répondit pas et se mit à marcher en chantant plus fort.

— Ma chère amie, s'écria Darblade, elle me fait peur! Il faut absolument la renvoyer, n'importe où, à la campagne, si vous voulez.

— Oui, j'y consens, à la campagne, chez moi, répondit madame Darblade en embrassant la pauvre folle et en cherchant à la calmer; tais-toi, tais-toi, Léna; finis cette ennuyeuse chanson.

— Je ne sais où elle va chercher tout cela, murmura Darblade. Que veut-elle donc dire avec son refrain éternel : les platanes! sous les platanes! Oh! j'en suis sûr, au milieu de sa folie il y a des choses dont elle se souvient : elle reconnaîtrait encore Raimond de Paleville.

VII.

DOUZE ANS APRÈS.

— Bonjour, Paleville, bonjour, mon cher ami ! Eh ! d'où viens-tu donc ? Voilà des années qu'on t'a perdu de vue, s'écria un homme entre deux âges, revêtu de l'uniforme de capitaine de la garde civique, en abordant Raimond au jardin des Tuileries.

— C'est toi, Soulange ! dit Raimond en lui tendant la main, tu es sur mon âme ! toujours le même, toujours rose, frais, potelé, — avec un peu plus d'embonpoint cependant, l'embonpoint d'un capitaliste. — Est-ce que tu as fais fortune ?

— Je me suis marié, et toi, quel a été ton sort ? j'ai appris dans le temps que tu étais allé à Saint-Pétersbourg et de là en Turquie ou en Chine, je ne sais lequel des deux.

— J'ai quitté l'ambassade de Russie pour passer à l'ambassade de Constantinople en qualité d'attaché, répondit M. de Paleville en souriant ; mais je n'ai pas fait le moindre voyage dans le céleste empire, où d'ailleurs le roi mon maître n'avait point d'ambassadeur.

— Et maintenant tu viens revoir ta patrie ?

— Pendant les douze années qui viennent de s'écouler, j'ai fait plusieurs voyages à Paris, et à présent deux évènements mal-

heureux m'y ramènent définitivement, la révolution de Juillet et la mort de mon père.

— C'est vrai, tu es en grand deuil, je ne l'avais pas remarqué, dit Soulange en serrant la main de son ami; et tu as perdu ta place par suite des évènements politiques? C'est trop de malheurs à la fois. Ton père t'a laissé quelque chose sans doute?

— Le titre de marquis et les chances d'un procès qui est maintenant pardevant la cour de cassation, voilà tout. On ne fait pas fortune dans les légations, ainsi tu vois que je suis loin d'être riche.

— Alors tâche de faire comme moi un bon mariage; sais-tu que j'ai épousé trente mille livres de rentes. Si tu veux, je tâcherai de te trouver quelque héritière, un million de dot.

— On me propose quelque chose comme cela, répondit M. de Paleville; je te raconterai tantôt toute l'affaire; mais d'abord

donne-moi des nouvelles de nos anciens amis. Vas-tu toujours chez Fiamma?

— Allons donc! que veux-tu que j'aille faire chez Fiamma! la dernière fois que je l'ai vue, il y a bien de cela trois ou quatre ans, elle trottait dans la boue avec un vieux châle de barège sur les épaules et un cabas à la main.

— Oh! vanité! néant des choses de ce monde! Fiamma, la belle Fiamma, la charmante idole que de fervents adorateurs couvraient de si riches parures, la femme la plus élégante de Paris, à pied avec des socques! et dis-moi, Soulange, que sont devenus ceux qui formaient sa cour? as-tu revu celui que nous appelions son grand écuyer, tu sais, le vieux Darblade?

— Darblade! depuis bien longtemps il a quitté Paris, mais pendant mon voyage d'Italie, il y a quelques années de cela, je le rencontrai à Milan.

— Ah! tu l'as rencontré! dit M. de Paleville avec quelque émotion ; sa femme l'accompagnait sans doute, ainsi qu'une jeune parente?

— Mais non ; je n'ai vu avec lui aucune espèce de femme légitime, aucune nièce ou cousine. Il était en train de se ruiner pour une prima dona du théâtre de la Scala. Cela allait bien! en trois ans d'une telle vie on peut manger une fortune de prince ou de banquier israélite.

— Je l'avais prédit! murmura Raimond avec un sourire amer.

— Tu dis donc qu'on te propose un mariage? reprit Soulange après un moment de silence.

— Oui, un mariage qui mettrait un terme à ce procès, le plus grand souci de ma vie ; un mariage qui me donnerait à présent quelque trente mille livres de rentes et plus tard

une fortune de millionnaire... Pourtant j'ai hésité.

— La demoiselle est donc laide encore plus qu'elle n'est riche?

— Je n'en sais rien, je ne l'ai jamais vue; — mais il est probable que mon mauvais sort ne fera pas qu'elle soit un prodige de laideur. Non, ce n'est pas la fille qui cause mes répugnances, c'est le père. — Tu vas voir si j'ai tort d'hésiter. — Je t'ai dit que mon père a soutenu jusqu'à sa mort un odieux procès, dont la perte entraînerait plus que ma ruine entière, car toute la fortune qu'on me dispute ne suffirait pas à payer ce qu'il faudrait restituer à mon adversaire, si j'étais condamné. Les frais d'une si longue procédure ont dévoré à peu près tout notre revenu pendant les dernières années. C'est incalculable le papier timbré qui y a passé et tout l'horrible grimoire qu'on a imprimé pour cette affaire. Mon père n'avait jamais voulu

entendre parler d'accommodement ; il a plaidé jusqu'à son dernier soupir. Mais voici qu'aujourd'hui notre adversaire, notre cousin au vingtième degré, mon plus cruel ennemi, M. de la Grélière, me fait proposer par son avocat de terminer amiablement le procès en me donnant sa fille unique en mariage.

— Je ne vois rien là que de très acceptable.

— Mon cher, c'est que tu ignores quel homme est M. de la Grélière... Je ne le connais pas personnellement, mais il a une réputation effrayante. — On fait sur son compte des histoires sinistres ; on dit qu'il a de sa propre main tué sa femme. — La vie qu'il mène est des plus étranges ; — sa maison est comme une forteresse, dont quelques domestiques affidés forment la garnison. — Sa fille, élevée dans un couvent, à Lyon, ressemble sans doute à tout le monde ; peut-être même

est-elle charmante ; mais ce n'est pas elle seule qu'on épouse , c'est aussi sa famille. Enfin , j'ai résolu d'aller voir les choses par moi-même. Je me déciderai ensuite. Demain je pars pour Avignon.

— Épouse, mon cher, épouse, je te le conseille. Tu es de taille à te défendre contre ce terrible beau-père. D'ailleurs il ne sera pas immortel ; quelque jour, s'il plait à Dieu , tu l'enterreras !

— Et s'il vit encore trente ans , comme cela est possible, objecta M. de Paleville, ma foi ! c'est à considérer.

— Et la demoiselle est-elle jeune ?

— Presque une enfant, seize ans à peine. Sous ce rapport, elle me convient parfaitement ; j'ai une certaine aversion pour les demoiselles majeures.

— Écoute , mon cher , reprit gravement Soulange , alors je te conseille de te hâter; nous sommes , je crois , du même âge ;

pour toi comme pour moi la fatale quarantaine approche ; n'attends pas qu'elle ait sonné pour rechercher en mariage une jeune fille. Les demoiselles mineures dédaignent en général les hommes qui ont passé trente ans ; elles leur préfèrent ces blancs-bees, ces petits jeunes gens qu'elles rencontrent au bal et qui leur disent des fadeurs en les faisant danser. Que veux-tu ! c'était ainsi de notre temps.

— Il y a du vrai dans tout cela ; et je me souviendrai de tes bons conseils, dit Raimond en passant la main sur son front déjà plissé par quelques rides et sur ses cheveux noirs auxquels se mêlaient çà et là quelques fils d'argent.

— Tu es encore très bien pourtant, continua Soulange, tu es entre nos amis celui dont la jeunesse a duré le plus longtemps ; mais encore une fois, il faut te hâter. Va, pars, épouse et reviens triomphant nous

montrer ta femme. Seize ans, une magnifique dot et des millions en espérance! mais à ce prix là on accepterait pour beau-père, le diable en personne!

Une semaine plus tard, M. Paleville arrivait à Avignon. — Il descendit à l'hôtel d'Europe et le soir même il sortit pour aller faire sa première visite à M. de la Grélière. On était à la fin d'octobre, le vent soufflait dans les rues désertes de la vieille cité papale et balançait les réverbères dont la lumière blême et vacillante éclairait à peine le pavé le plus inégal et le plus pointu qu'il y ait en France. — Un garçon d'hôtel marchait devant Raimond, un falot à la main; ils allèrent ainsi jusqu'à l'autre extrémité de la ville, dans une des rues qui avoisinent le Palais.

— C'est ici chez M. de la Grélière, dit le garçon en s'arrêtant devant une maison noire et silencieuse.

Raimond souleva le lourd marteau de la porte cochère ; au bout d'un quart d'heure, le vasistas s'ouvrit et la figure parcheminée d'une vieille femme parut au carreau. A l'aspect d'un inconnu, elle referma à moitié le vasistas et dit d'une voix aigre :

— M. de la Grélière n'est pas à Avignon pour le moment ; il est à sa terre de Rochemaine.

— A Rochemaine ! s'écria Raimond surpris et troublé. C'est M. de la Grélière qui possède maintenant la terre de Rochemaine ? Il l'a donc acquise ? mais comment ?

— Avec ses écus apparemment, murmura la vieille ; puis, regardant encore Raimond à la lueur du falot, elle ajouta : — Si c'est pour affaires que vous venez, vous prenez mal votre temps ; M. de la Grélière est à Rochemaine pour un mois ; revenez dans cinq semaines si vous voulez être sûr de le trouver.

A ces mots, elle referma le vasistas et Raimond resta debout en face de la porte verrouillée comme celle d'une prison. Le garçon de l'hôtel s'était assis sur une borne, les bras croisés, avec le falot à ses pieds, comme s'il s'attendait à entendre parlementer longtemps avant que la porte fût ouverte et l'étranger introduit.

— Monsieur, dit-il, cela ne doit pas vous surprendre d'être resté dehors ; jamais personne n'entre dans cette maison ; depuis vingt ans que M. de la Grélière demeure à Avignon, il n'a pas une seule fois invité du monde à dîner ni reçu la moindre visite.

— Pourtant, interrompit Raimond, il ne vit pas seul, il a une famille, des domestiques.

— Oui, on dit qu'il a une fille ; mais la pauvre demoiselle ne prend guère l'air de la rue. Qui est-ce qui demeure dans cette maison ? Personne n'en sait rien. On voit de

temps en temps un vieux domestique aller aux provisions ; mais il ne s'arrête jamais à parler dans les boutiques. Avec des gens comme ça, les maîtres peuvent être tranquilles ; on ne sait pas grand' chose de ce qui se passe chez eux.

— Pourtant on sait quelque chose des affaires de M. de la Grélière, on sait qu'il est riche.

— Est-ce que cela peut se cacher, une fortune comme la sienne ? Est-ce qu'on ne voit pas ses bois, ses terres, tous les biens qu'il a au soleil ?

— Et cette terre de Rochemaine où il demeure maintenant, est-elle loin d'Avignon ?

— Il y a dix lieues de mauvais chemin à faire pour y arriver, c'est au pied du Luberon, dans un pays de loups.

— Allons ! dit M. de Paleville, en faisant signe au garçon de ramasser son falot. En rentrant à l'hôtel, il commanda des che-

vaux de poste pour le lendemain matin, et dit à son domestique : — Je pars au point du jour, et, selon toute apparence, je serai de retour après-demain soir. Je ne vous emmène pas, vous m'attendrez ici.

Le lendemain, au coucher du soleil, M. de Paleville arrivait à Rochemaine. Ce n'était pas sans une secrète émotion qu'il approchait de ces lieux où il n'était pas attendu, où il allait rencontrer l'homme que, depuis tant d'années, il s'était accoutumé à regarder comme son ennemi. Tout son avenir dépendait de cette entrevue, des intérêts qu'il venait régler. Il avait pensé d'abord à écrire pour annoncer son arrivée, mais après réflexion il s'était décidé à surprendre M. de la Grélière et sa fille dans leur intérieur; il avait voulu voir quelle était réellement cette existence dont on faisait de si étranges récits. Tandis que sa chaise de poste prenait le chemin du château, il suivit à pied une avenue qu'om-

brageaient de magnifiques trembles. De tous côtés l'horizon était borné par les sommets arides du Luberon. Le château situé au fond d'une gorge était un vaste édifice de l'aspect le plus triste et le plus délabré. Ses constructions irrégulières semblaient appartenir à plusieurs époques ; les larges terrasses, les voûtes en ogives du rez-de-chaussée dataient du XIII[e] siècle ; mais le premier étage, avec ses fenêtres à petits carreaux encadrés dans les lames de plomb, avait été bâti sous le règne de Louis XIII. Le paysage, aux alentours, était âpre et sauvage ; à peine si les splendeurs du soleil couchant pouvaient en réchauffer les mornes teintes et égayer les sombres masses de verdures qui tapissaient le vallon.

M. de Paleville parcourut lentement l'allée coupée de profondes ornières qui aboutissait au château. Il cherchait des yeux quelque domestique, quelque paysan qui pût

l'introduire et l'annoncer ; mais personne ne se montrait sur son chemin : on eût dit que ces lieux étaient inhabités. Pourtant une légère colonne de fumée s'élevait au dessus du château, et quelques lumières commençaient à briller derrière les vitres opaques des croisées.

Raimond arriva ainsi sous les murs du château, dans un petit parterre qui avait dû passer jadis pour une des merveilles du pays. Mais les bordures du bois n'encadraient plus les compartiments symétriques où croissaient encore çà et là quelques maigres rosiers. L'herbe humide servait de lit aux statues mutilées et des légions innombrables de grenouilles coassaient dans les eaux verdâtres du bassin. Raimond s'arrêta un moment dans ce lieu dévasté ; un retour involontaire vers le passé l'avait frappé à leur aspect ; il s'était souvenu de madame de Rochemaine, il se rappelait la belle Léna,

l'heureuse jeune fille dont ce domaine avait dû être l'héritage et qu'il aurait épousée si l'influence maudite de Darblade n'avait brisé ce splendide avenir. — Il éprouva en revenant vers ce souvenir une douloureuse tristesse, d'amers et profonds regrets. — Pourtant aucuns remords ne se mêlaient à ces pensées; dans l'égoïsme de son âme c'était sur lui-même qu'il s'attendrissait, c'était sur sa jeunesse écoulée, sur son avenir incertain encore. En ce moment il sentait plus que jamais le prix de cette fortune qui ne lui appartenait pas, et qu'il avait failli posséder par son mariage avec la pauvre Léna.

Tandis qu'il était là, sombre, agité, pensif, ne sachant s'il devait avancer ou retourner sur ses pas, la chaise de poste roula sous la terrasse. — A ce bruit, un domestique montra sa figure effarée à l'une des fenêtres du château et se retira vivement comme pour donner l'alarme. Presque au même

instant, un petit vieillard maigre et ridé parut sur les degrés qui descendaient de la terrasse au parterre. Raimond crut voir s'avancer l'ombre centenaire du baron de Rochemaine. A l'aspect d'un étranger, le vieillard s'arrêta un moment, surpris et indécis ; puis, venant à sa rencontre, et lui tendant la main, il lui dit :

— Vous êtes, Monsieur, le marquis de Paleville.

— Oui, Monsieur, répondit-il ; j'ai appris par l'intermédiaire de mon avocat vos propositions de paix : il y a des questions qu'on ne peut traiter par lettres ; j'arrive de Paris pour avoir avec vous un entretien de deux heures.

— C'est bien, dit froidement M. de la Grélière ; je désire que nous puissions nous entendre, Monsieur. — Vous me faites l'honneur de passer cette nuit chez moi ?

Raimond s'inclina avec un geste affirmatif.

— Je vous demande pardon de l'hospitalité que vous allez trouver ici, dit M. de la Grélière ; ce château n'est presque pas habitable ; j'en ai fait l'acquisition il y a un mois seulement et depuis des années on le laissait tomber en ruines.

— Monsieur, demanda Raimond, c'est de madame la baronne de Rochemaine, devenue plus tard madame Darblade, que vous avez acquis ce domaine?

— Oui, Monsieur ; le baron de Rochemaine était mon parent, et j'ai voulu que cette propriété restât dans la famille.

— Madame de Rochemaine est donc votre parente par alliance! dit Raimond étonné. Alors vous savez sans doute, Monsieur, que son second mariage n'a pas été heureux.

— Elle en est morte, dit tranquillement M. de la Grélière.

— Elle est morte ! s'écria Raimond ; — et dites-moi, Monsieur, qu'est devenue une jeune fille, son enfant adoptif, mademoiselle Léna Perorani ?

M. de la Grélière regarda fixement Raimond avec une expression singulière ; puis il répondit d'un ton sec : — Je n'en sais rien.

VII.

UN CAUCHEMAR.

L'entrée principale du château de Rochemaine ressemblait à celle d'une forteresse ; autrefois un pont-levis s'abaissait devant la porte au dessus de laquelle on voyait encore la chambrette d'où l'on faisait retomber la herse en cas d'attaque et de danger. Mais les

fossés étaient à sec depuis longtemps, une chaussée remplaçait le pont-levis, et des deux côtés s'élevaient les cîmes touffues des arbustes qui croissaient dans le fond humide où les eaux vives avaient cessé de couler.

Après avoir traversé le passage voûté qui servait de vestibule, Raimond se trouva dans une cour intérieure dont l'aspect lui rappela la décoration du quatrième acte de *Robert le Diable*. Un cloître régnait à l'entour, et ses arceaux en ogives s'appuyaient sur de minces colonnes dénuées de chapiteaux. Ces lieux avaient tout à fait le caractère des constructions religieuses du XIIIe siècle : en effet, le château de Rochemaine fut, dans l'origine, une des nombreuses commanderies que l'ordre des Templiers possédait en Provence, et jadis il avait été habité par ces moines guerriers.

Au moment où Raimond traversait le cloître, il aperçut, à travers la douteuse lueur

du crépuscule, une svelte figure de femme qui semblait fuir à son aspect. — C'est sans doute mademoiselle de la Grélière que ma présence effarouche ainsi, se dit-il en la suivant des yeux. Mais il ne put distinguer ses traits. Elle disparut au fond d'une des galeries du cloître ; Raimond vit seulement que sa taille était élancée et sa démarche légère. M. de la Grélière avait aussi aperçu une figure qui fuyait sous les arceaux : il appela un valet d'un ton courroucé, et lui donna, en patois provençal, des ordres que Raimond ne comprit pas.

Un large escalier de pierre conduisait au premier étage ; les marches, usées par les pas de vingt générations, étaient polies et luisantes comme celles de ces églises célèbres où les pèlerins montent à genoux. M. de Paleville se laissa conduire dans un salon meublé avec de véritables meubles gothiques ; c'est-à-dire avec de vieux fauteuils mal rem-

bourrés, des tables vermoulues, un tapis rongé par les rats, et une horrible tenture à personnages représentant tous les dieux de l'Olympe, plus grimaçants et plus laids que des démons.

Raimond s'approcha de la vaste cheminée où brûlaient quelques troncs d'arbres : jamais il n'avait senti comme en ce moment le plaisir d'être près d'un bon feu ; la chaleur le ranima ; l'aspect de la flamme réjouit ses sens et dispersa le vague malaise dont il avait été saisi en entrant dans cette sombre demeure.

M. de la Grélière s'assit en face de Raimond. Il y eut un moment de silence : ces deux hommes, qui se connaissaient bien déjà, et qui pourtant se voyaient pour la première fois, s'observaient mutuellement. M. de la Grélière était un petit vieillard sec comme une momie. A voir ses traits jaunes et ridés, on lui eût donné cent ans ; mais il avait encore la taille droite et ferme, la voix sonore, le

geste prompt d'un homme dans la force de l'âge; l'ensemble de sa physionomie annonçait la finesse, le sang-froid, la fermeté, un sombre orgueil. — Après avoir longtemps arrêté sur Raimond ses yeux gris et perçants, il lui dit :

— Vous avez bien fait de venir, Monsieur; on s'entend mieux en un quart d'heure d'entretien qu'en des années de correspondance, et quelquefois un seul mot produit plus d'effet que vingt lettres. Il y a longtemps que je suis disposé à la conciliation ; mais je savais quel homme était feu M. le marquis de Paleville ; il n'y avait pas moyen de s'entendre avec lui. Je laissais donc aller les choses, j'attendais.

A ce mot, Raimond comprit les interminables longueurs de cette procédure; il comprit que M. de la Grélière l'avait fait durer dans la secrète intention d'un accommodement; mais il ne s'expliquait pas encore le

motif, l'intérêt qui l'avait fait agir ainsi. Le vieillard devina sa pensée.

— Vous vous étonnez, dit-il, que, pouvant vous dépouiller, je renonce aux chances presque certaines de gagner notre procès; vous vous étonnez qu'en vous laissant cette fortune je fasse plus encore, que je vous assure toute la mienne en vous donnant ma fille unique? Mais n'est-ce pas le marquis de Paleville, le chef de notre famille, que je devais naturellement choisir pour mon gendre?

Raimond comprit alors le sentiment d'orgueil qui avait dicté les résolutions de M. de la Grélière; c'était son titre, sa position dans le monde qui lui valaient cette préférence.

— Je n'ai pas toujours été riche, Monsieur, reprit le vieillard; quoique gentilhomme, quoique appartenant à une branche de votre famille, j'ai dû travailler; la branche aînée, de laquelle vous descendez, nous avait dépouillés, et, depuis que j'existe, j'ai eu à

cœur de refaire cette fortune, de réunir entre mes mains tous les biens de la maison de Paleville. — Fournisseur aux armées sous l'Empire, j'ai ramassé quelque cent mille francs en Italie; à la paix, je suis rentré en France, et j'ai tâché de relever les affaires de ma famille : vous voyez si j'ai réussi. A présent, je me fais vieux; avant de mourir, je veux assurer l'avenir de ma fille et disposer de cette fortune qui m'appartient tout entière. Déjà l'on m'a fait des propositions de mariage pour mademoiselle de la Grélière; mais j'ai refusé. Je ne veux pas enterrer ma fille au fond d'une province, il faut qu'elle épouse un homme du monde, un homme dont les relations soient à la hauteur de sa fortune, et qui dépense noblement le revenu de sa dot. Nous passerons six mois à Paris chaque année, et le reste du temps nous serons dans nos terres. Voilà, je crois, le plan d'une assez belle vie. Maintenant, Monsieur, c'est à vous

de décider ; il ne tient qu'à vous que, dans un mois, Élise de la Grélière devienne la marquise de Paleville.

Raimond avait écouté ce discours avec des tressaillements intérieurs de contentement, de cupide satisfaction, il n'eut pas besoin de réfléchir ; sa résolution fut prise sur-le-champ ; il oublia que cet homme qui lui offrait sa fille avait une réputation effrayante, que la voix publique l'accusait d'avoir tué sa femme, et il répondit en contenant sa joie :

—Je suis sensiblement touché, Monsieur, de vos sentiments à mon égard, et j'accepte avec satisfaction l'honneur que vous voulez me faire ; mais, avant tout, il est une personne dont il faut obtenir le consentement ; avant tout, il faut que j'aie le bonheur de plaire à mademoiselle de la Grélière.

— Ma fille fera ce que je voudrai, répondit M. de la Grélière en souriant ; elle a été

élevée dans la soumission et le respect, comme on élevait autrefois les demoiselles de bonne maison. D'ailleurs, c'est une enfant qui n'a encore aucune volonté, aucune préférence, aucun désir ; elle ne peut avoir l'idée de faire elle-même un choix, et je n'aurai qu'un mot à dire pour qu'elle accepte avec joie votre demande.

— Puis-je espérer, Monsieur, de lui être bientôt présenté ? demanda Raimond.

— Ce soir même, à l'instant, répondit M. de la Grélière, venez.

Ils traversèrent une longue galerie peuplée d'horribles portraits de famille qui semblaient du haut de leur cadre les regarder passer avec des sourires grimaciers. — Au fond de la galerie il y avait une petite pièce qui dut jadis servir d'oratoire aux châtelaines de ce sombre séjour. Les murs étaient blancs avec des reliefs en or, et une profusion de bougies jetaient de limpides clartés dans ce réduit,

dont l'atmosphère était tiède et embaumée. Mademoiselle de la Grélière était assise près d'une table, le front appuyé sur une de ses mains ; elle lisait dans un gros livre ouvert devant elle, et interrompait cette occupation de temps en temps pour respirer le parfum d'un bouquet de fleurs d'automne qui s'épanouissait dans une carafe de cristal. — M. de la Grélière entra le premier.

— Ma fille, dit-il, voici M. le marquis de Paleville qui nous fait l'honneur de souper avec nous ce soir.

A ce nom, la jeune fille se leva en pâlissant ; ses genoux tremblaient, elle eut à peine la force de saluer l'hôte que son père lui annonçait. Raimond, à son aspect, s'était arrêté frappé d'une secrète émotion, d'une indicible surprise : mademoiselle de la Grélière ressemblait trait pour trait à Léna ; elle avait les mêmes cheveux noirs et lustrés, le même profil sévère, les mêmes yeux étincelants et

doux, seulement toutes ses proportions étaient moins puissantes, il y avait en elle une plus grande délicatesse de formes et plus encore de timidité, de douceur dans la physionomie. M. de Paleville se remit bientôt du trouble que lui avait causé cette ressemblance, et il remercia intérieurement le singulier hasard qui lui rendait plus charmant encore le type de beauté qu'il avait jadis préféré. Le cœur plein de joie, d'espoir, de confiance, il tâcha de se rappeler ses bonnes traditions d'autrefois pour plaire à mademoiselle de la Grélière, et, sans vanité, il dut croire aisément réussir auprès de cette jeune fille élevée dans un couvent, et qui, probablement, n'avait guère parlé à d'autres hommes qu'à son père et à son confesseur.

M. de la Grélière faisait les honneurs de chez lui avec un empressement qui décelait toute sa bonne volonté à l'égard de son futur gendre; la conversation, ordinairement si

difficile à soutenir entre gens qui se voient pour la première fois, était animée entre ces deux hommes ; leurs esprits, leurs intelligences trouvaient mille points de contact. Pas un mot de leurs projets ne fut prononcé ; pourtant, à la réserve, à l'air inquiet et troublé de mademoiselle de la Grélière, il était aisé de voir qu'elle pressentait tout ; qu'elle comprenait que son sort se décidait en ce moment.

Un valet vint annoncer que le souper était servi. — Mon cher marquis, dit familièrement M. de la Grélière, donnez le bras à votre cousine ; vous devez avoir un appétit de voyageur ; heureusement pour vous on soupe encore chez moi, et, quoiqu'on ne vous attendît pas, nous ne devions nous mettre à table qu'à neuf heures.

Mademoiselle de la Grélière appuya sa main tremblante au bras de Raimond, qui profita de l'occasion pour lui débiter quel-

qu'une de ces banalités de bon goût qu'il avait adressées souvent avec succès à beaucoup d'autres femmes; — mais la jeune fille n'eut pas l'air de le comprendre et garda un silence obstiné.

— Elle est muette, Dieu me damne! pensa Raimond; quelle sauvage nature! enfin on verra de l'apprivoiser.

M. de la Grélière fit apporter des vins vieux; on soupa longuement. Raimond, malgré son sang-froid habituel, était étourdi de cette situation; ses regards ne pouvaient se détourner de mademoiselle de la Grélière; il était comme fasciné par cette ressemblance inouïe; parfois, il lui semblait voir Léna elle-même, assise, pâle et silencieuse, de l'autre côté de la table, en face de lui. La jeune fille ne prit que quelques fruits; on voyait qu'elle s'efforçait de réprimer une violente et pénible impression; on eût dit que

les larmes allaient la gagner, tant il y avait d'altération dans le son de sa voix.

— Vous ne mangez pas, vous êtes muette ce soir, lui dit brusquement son père, est-ce que vous êtes malade, Mademoiselle ?

— Non, non, mon père, répondit-elle en s'efforçant de sourire, je suis très bien.

— Elle ment, pensa Raimond.

— N'importe, mon enfant, répondit M. de la Grélière d'un ton radouci, je ne vous trouve pas bon visage. Il faut vous retirer ; votre cousin permet que vous nous quittiez.

Elise se hâta de profiter de la permission ; elle baisa la main que lui tendait son père, salua timidement Raimond, et sortit à pas lents.

— Qu'elle est belle et charmante ! s'écria Paleville en la suivant du regard.

— Elle ressemble à sa mère, murmura M. de la Grélière. — Mais Raimond, absorbé

dans sa préoccupation, n'entendit pas ce mot.

Quand onze heures sonnèrent, M. de la Grélière prit un flambeau et conduisit lui-même son hôte dans la chambre qu'on venait de préparer à la hâte. Cette chambre était située à l'autre extrémité du château ; on y arrivait par une longue galerie sur laquelle s'ouvraient quelques portes noires et béantes qui semblaient donner dans des appartements inhabités.

— Mon cher marquis, vous êtes ici chez vous, dit M. de la Grélière en posant son flambeau sur la cheminée ; maintenant, bonsoir et bonne nuit.

Un domestique resta pour faire les fonctions de valet de chambre ; Raimond essaya de l'interroger ; mais le rustre ne savait pas un mot de français ; il ne parlait que provençal.

Lorsque Raimond fut seul dans cette vaste

chambre, tapissée d'un cuir doré que le temps avait rendu noirâtre, lorsqu'il se trouva en face de cette alcôve au fond de laquelle il y avait un lit dont les rideaux à longues franges traînaient sur le parquet comme des tentures de deuil, quand il aperçut, dans la glace verdâtre qui ornait la cheminée, son visage pâle comme celui d'un noyé; il sentit un frisson parcourir ses veines, et une terreur vague précipita les battements de son cœur, — il y avait dans l'air de cette chambre une humidité froide qui le pénétrait et oppressait sa poitrine, — il essaya de dompter ces étranges frayeurs, de surmonter ces défaillances de son esprit ; mais le bruit du vent qui s'engouffrait dans la cheminée, l'aspect de ce lit noir comme un tombeau, lui causaient des tressaillements involontaires ; la pensée même de mademoiselle de la Grélière, cette image charmante à peine disparue, tant de projets, tant de vives espérances

ne pouvaient le distraire de cette affreuse préoccupation, de cette vague épouvante. Il alla ouvrir une des fenêtres; elle donnait sur la cour. Raimond leva les yeux vers le ciel grisâtre, où la lune nouvelle montrait son mince croissant. La cour, dont le sol était tapissé de grandes mauves, avait l'aspect d'un cimetière. Tandis que M. de Paleville parcourait du regard cette triste enceinte, il crut apercevoir une ombre qui glissait entre les arceaux ; — au bout d'un moment, elle s'effaça dans les ténèbres du cloître, — Raimond avait frissonné.

— Allons! se dit-il, c'est ce vieux vin d'Espagne qui m'a tourné la tête ; il faut tâcher de dormir, quelle horrible nuit! que je désire le jour!

Il se coucha. La bougie resta allumée à son côté, et à cette pâle lueur il ne distinguait plus dans les profondeurs de la chambre que le reflet de la glace semblable à un éclair;

mais la lumière donnait en plein sur son lit. Les tisons fumaient dans la cheminée, et le feu, ranimé par intervalles, jetait de rouges étincelles. — L'atmosphère, subitement réchauffée, faisait craquer les boiseries ; les toiles d'araignées suspendues aux poutres du plafond se détachaient et flottaient dans l'air en impalpables draperies. Raimond enfonça sa tête dans l'oreiller et ferma les yeux, — une douloureuse fatigue pesait sur lui, ses sens s'engourdissaient peu à peu. Bientot sa pensée s'éteignit dans un lourd sommeil et des rêves bizarres tourmentèrent son cerveau, pourtant quelque chose veillait encore en lui; il comptait les heures de cette longue nuit, et, lorsque le timbre de l'horloge sonna cinq heures, il sentit que le jour allait bientôt venir. — Cependant de lugubres images passaient toujours devant ses yeux fermés ; il lui semblait qu'au milieu des ténèbres de sa chambre se mouvaient des fantômes, et

qu'une main de fer s'appuyait sur sa poitrine, il croyait sentir un souffle brûlant passer sur son visage, et c'était vainement que, dans l'épouvante de ces funestes songes, il essayait de fuir ; ses membres étaient paralysés, sa voix expirait sur ses lèvres blêmes et tremblantes. — Enfin ces douloureuses sensations devinrent si vives que Raimond s'éveilla. — Alors il vit, chose horrible! une tête humaine penchée sur lui, une tête autour de laquelle retombaient de longues mèches de cheveux gris et dont les yeux hagards étaient fixés sur les siens. Il essaya de se relever ; mais le fantôme, le touchant aux épaules de ses deux mains glacées, le fit retomber en arrière. — A ce contact, Raimond jeta un cri, il sentit tout son sang refluer vers son cœur, dont les battements tumultueux cessèrent : un bourdonnement douloureux retentit dans sa tête, toutes ses facultés s'éteignirent; il s'évanouit.

Lorsque M. de Paleville reprit ses sens, la

bougie était entièrement consumée, et un rayon de soleil traversait les rideaux. Il se leva et regarda autour de lui; tout était tranquille, muet, un jour rose filtrait entre les carreaux de la fenêtre et commençait à illuminer la sombre tapisserie.

— Quel affreux cauchemar! se dit Raimond épuisé de fatigue et en laissant aller sa tête sur l'oreiller; j'ai vu en songe tous les démons de l'enfer!... Dieu me damne! l'un d'eux ressemblait à Léna! presque autant que cette figure d'ange assise devant moi hier soir!... C'est ce maudit vin d'Espagne qui m'a envoyé ces apparitions!...

Il s'endormit à ces mots, et ne se réveilla que fort avant dans la matinée. M. de la Grélière l'attendait au salon.

— Eh bien! monsieur le marquis, lui dit-il, avez-vous passé une bonne nuit?

— Une fort bonne nuit, un peu agitée cependant, répondit Raimond en frissonnant

au souvenir de ces angoisses, de ces puériles terreurs qu'il aurait eu honte d'avouer.

— J'ai parlé à ma fille, répondit M. de la Grélière ; comme je l'avais prévu, elle n'a fait aucune objection. Maintenant, je crois qu'il faut la laisser un peu à elle-même. Si vous le voulez, nous repartirons ensemble pour Avignon aujourd'hui même ; j'ai des affaires à régler là-bas, des affaires relatives à votre mariage. Dans quelques jours, nous reviendrons ensemble chercher Élise ; il faudra bien aussi qu'elle s'occupe d'acheter ses broderies, ses dentelles, tous ses chiffons.

— Partons, Monsieur, dit Raimond avec une déférence qui ne lui coûtait guère, tant le séjour de Rochemaine lui semblait déplaisant et lugubre, partons ; mais, avant de quitter le château, ne me sera-t-il pas permis de prendre congé de mademoiselle de la Grélière. Cette demande est peut-être indiscrète, et je n'ose insister...

— Ma fille est dans le parterre, vous pourrez la voir en passant, répondit M. de la Grélière.

Ils descendirent ensemble pour gagner à pied l'avenue où la chaise de poste les attendait ; il n'y avait personne dans le parterre ; mais, en montant en voiture, Raimond aperçut au loin mademoiselle de la Grélière à travers les arbres : elle n'était pas seule.

— Voilà mademoiselle Elise ! s'écria-t-il, quelqu'un l'accompagne, une femme vêtue de noir.

M. de la Grélière avança la tête avec un geste de mécontentement.

— Voyez, voyez, Monsieur, cette femme bondit comme un daim à travers l'allée, s'écria Raimond ; on dirait que nous lui faisons peur.

— C'est une pauvre folle que je laisse ici par compassion, mais il faudra finir par la mettre dans quelque maison de santé, dit M. de la Grélière en se renfonçant dans la voiture, qui partit sur-le-champ au grand trot.

VIII.

LA LETTRE.

Raimond de Paleville retourna à Avignon, le cœur enflé de joie, d'orgueilleuses espérances. Son mariage avec mademoiselle de la Grélière réalisait tous ses rêves d'ambition et comblait tous les désirs qui avaient tourmenté sa jeunesse et son âge mur. Il se

voyait riche enfin ; il allait posséder tous les avantages qu'il avait inutilement poursuivis pendant la moitié de sa vie. Après avoir redouté pour l'avenir une existence obscure, presque misérable, il voyait à sa portée tous les biens qui pouvaient satisfaire son orgueil. Mais ce n'étaient pas seulement ces triomphes de sa vanité qui le rendaient heureux ; un autre sentiment le préoccupait de ses vives émotions; il aimait cette jeune fille qu'il avait à peine vue, il l'aimait avec égoïsme, avec emportement, avec un sauvage désir de la posséder, comme il savait aimer enfin. A son aspect il avait retrouvé les fougueuses ardeurs de sa première jeunesse ; il lui semblait que la belle Léna elle-même lui était rendue ; mais plus charmante encore, plus divinement belle qu'autrefois et environnée de plus splendides avantages.

Pendant les huit jours qu'il passa à Avignon, Raimond demeura chez M. de la Gré-

lière, dans cette maison dont on faisait, par la ville, de si fantastiques récits. L'hôtel de la Grélière était arrangé à la manière des habitations de l'empire de Maroc; c'était une prison au dehors, un palais au dedans. Il y avait des collections de tableaux précieux, des objets d'arts d'une grande valeur et une vaisselle aussi riche que celle d'un prince. M. de la Grélière prenait plaisir à montrer toutes ces somptuosités à son futur gendre.

— Je n'ai pas amassé tous ces biens pour les garder éternellement sous clef, disait le vieil avare; mais ici qu'aurais-je gagné à les mettre au grand jour? qui les aurait appréciés? comment en aurais-je joui? ils serviront maintenant à monter notre maison de Paris, ce sera magnifique; je veux qu'on en parle dans le monde, je veux qu'on nous cite pour des gens riches et qui savent dépenser leur argent.

Ces projets, ce contraste entre la vie

étroite et retirée qu'avait toujours menée M. de la Grélière et le goût qu'il témoignait pour une grande existence frappaient singulièrement Raimond. Une fois il se hasarda à lui dire : — Il y a longtemps déjà que vous êtes riche, mon cher cousin, comment se fait-il que vous n'ayez pas songé plutôt à ce déplacement, pourquoi n'êtes-vous pas allé à Paris jouir de votre fortune ?

— Je ne le pouvais pas, répondit le vieillard d'un air sombre ; j'étais marié alors.

— Je ne conçois pas que ce soit là un motif pour se séparer du monde, s'écria gaîment Raimond.

— Ce ne sera pas un motif pour vous qui épousez une jeune fille, répliqua M. de la Grélière avec une amertume concentrée ; vous devenez le mari d'une enfant qui n'a pas encore entendu prononcer le mot d'amour, et sur laquelle le regard d'un homme ne s'est jamais arrêté. Moi, c'était différent,

j'avais épousé une femme dont le cœur s'était déjà donné, une femme belle, passionnée... De telles unions sont environnées de périls, le contact du monde ne leur vaut rien ; toute leur tranquillité y périt.

— Mais il y a longtemps déjà, par malheur, que vous avez perdu madame de la Grélière, dit Raimond en hésitant.

— Il y a treize ans que la mère d'Élise est morte, répondit froidement M. de la Grélière. N'avez-vous jamais entendu parler des circonstances de cette mort? N'avez-vous pas entendu dire que c'est moi qui ai tué ma femme?

— Le monde est absurde dans ses accusations, balbutia Paleville; vous avez des ennemis...

— Ce qu'ils ont dit approchait de la vérité, répondit M. de la Grélière avec le même sang-froid; cette femme que j'avais tirée de la misère, car elle travaillait pour vivre quand

je l'épousai, cette femme à laquelle je donnais dans le monde un rang qu'elle n'était pas destinée à y tenir ; car elle avait épousé en premières noces un malheureux sous-lieutenant qui fut tué à Marengo, cette femme qui me devait tout, me trompait. — Ici, à la place où nous sommes, j'en ai eu la preuve et je me suis vengé.

Raimond jeta un regard autour de lui; la pièce où il était en ce moment donnait sur le jardin, et servait de chambre à coucher à M. de la Grélière.

— Oui, reprit le vieillard, c'est devant cette fenêtre, une nuit... on me croyait absent... il y avait un homme ici.

— Vous l'avez vu! s'écria Raimond.

— Non, quand j'entrai à l'improviste, ma femme se jeta au devant de moi. La fenêtre était ouverte, le misérable sauta dans le jardin. J'entendis le bruit de sa chute; je repoussai violemment cette femme qui s'attachait à

moi, je me précipitai aussi dans le jardin et je vis une ombre qui fuyait. Quand je me fus relevé, elle avait disparu. J'entendis la petite porte se refermer. Cet homme m'avait échappé, alors je remontai dans la chambre de madame de la Grélière.

— Elle avoua sa faute ? demanda Paleville avec quelque émotion.

— Elle essaya de mentir ! répondit M. de la Grélière avec une sombre violence ; alors je me vengeai... Je la laissai au pied de ce lit, croyant qu'elle était morte.

— Et elle respirait encore ?

— Sa blessure n'était pas même dangereuse ; ce qui l'a envenimée c'est le chagrin, le désespoir. La malheureuse a vécu encore six mois ; elle a persisté dans ses dénégations et son mensonge, elle a dit que celui qu'elle avait reçu en secret, à l'insçu de ses domestiques et pendant mon absence, était le propre frère de son premier mari ; mais elle n'a

jamais voulu m'apprendre où je trouverais cet homme. Elle est morte ainsi sans avouer sa faute. Pourtant j'en suis certain, il y a deux personnes auxquelles elle l'a confessée.

— Et vous connaissez ces deux personnes ?

— Oui ; l'une est le prêtre qui l'a assistée à ses derniers moments, l'autre la baronne de Rochemaine, ma parente.

— La baronne de Rochemaine ! interrompit Paleville troublé à ce nom ; mais vous avez pu la revoir, l'interroger.

— Elle a tout nié aussi. Quelque temps après la mort de madame de la Grélière, elle quitta Avignon et je ne l'ai plus revue. — C'est des créanciers de son second mari que j'ai acheté après sa mort la terre de Rochemaine.

M. de Paleville récapitula rapidement la date des évènements que M. de la Grélière venait de lui raconter ; évidemment ils s'é-

taient accomplis peu de temps auparavant l'arrivée à Marseille et le séjour aux eaux d'Aix de madame de Rochemaine et de la belle Léna; mais Raimond jugea que de nouvelles questions pourraient être imprudentes; il voulait éviter surtout de mettre M. de la Grélière sur la voie de ses anciennes relations avec Léna Perorani. Il lui semblait que son futur beau-père avait dû connaître cette jeune fille, et il ne se souciait point de provoquer à ce sujet des explications embarrassantes et peut-être dangereuses. Une circonstance singulière avait confirmé ces prudentes dispositions : M. de la Grélière avait confié à Raimond des papiers de famille relatifs à la rédaction du contrat de mariage; ne les parcourant, M. de Paleville vit avec une surprise mêlée d'inquiétude, que la mère d'Élise s'appelait Magdalena Rizio, veuve Perorani. — Que signifie ceci? pensa-t-il. Est-ce que Lena serait proche parente avec ma-

demoiselle de la Grélière? Ceci expliquerait cette ressemblance inouïe. — Il serait piquant que j'apprisse enfin le séjour de la belle Léna en voyant l'adresse de la lettre de faire part qu'on lui enverra le jour de mon mariage.

Après une semaine de séjour à Avignon, Raimond et M. de la Grélière repartirent pour Rochemaine. Ils avaient voyagé la nuit et neuf heures du matin sonnaient quand la voiture entrait dans l'avenue.

Mademoiselle de la Grélière avait été prévenue de leur arrivée; elle vint au devant de son père qui l'embrassa sur le front et lui dit à demi-voix :

— Allons, ma fille, tâchez de vaincre cette timidité et de répondre à votre cousin autrement que par oùi et par non tout court. — Puis il ajouta encore plus bas, d'un air d'intime satisfaction : Songe donc, Lisette, que dans quinze jours tu seras marquise!

La jeune fille baissa la tête, elle pouvait

à peine se soutenir, et machinalement elle prit le bras de son père qui se dégagea doucement en disant à Raimond :

— Monsieur le marquis, conduisez ma fille ; vous avez maintenant le droit d'être son chevalier.

La main d'Élise tomba sur le bras que lui présentait Paleville ; il la sentit frémir et trembler. — Ce geste, cette situation lui rappelèrent encore Léna ; il se souvint de l'avoir emmenée ainsi rougissante, troublée et le cœur palpitant, sous d'autres ombrages. — Par un bizarre et monstrueux raffinement, ces retours vers le passé, vers les triomphes et les voluptés de sa jeunesse, rendaient plus enivrantes pour lui les félicités du présent, les promesses de l'avenir.

M. de la Grélière marchait le premier ; sa fille et Paleville le suivaient à deux pas de distance. Au moment d'entrer au château, la jeune fille serra le bras auquel elle s'appuyait

avec un mouvement convulsif, et, levant vers Raimond son visage animé d'une faible rougeur, elle lui dit à voix basse en lui présentant un papier :

— Lisez-le quand vous serez seul.

Paleville prit la lettre d'un air étonné et la serra vivement dans la poche de son gilet. — Un billet doux ! se dit-il avec une satisfaction mêlée de défiance ; est-il possible !

Le déjeûner était servi déjà ; il dura une grande heure. Mademoiselle de la Grélière semblait ne pouvoir prendre sur elle de parler autrement que par monosyllabes. Sa contenance était encore plus timide et plus embarrassée qu'à la première entrevue.

— La singulière enfant ! pensa Raimond, elle ose m'écrire et ne peut parler en ma présence ! Il faudra pourtant que cela finisse : elle ne peut pas m'épouser par correspondance.

Après le déjeûner Élise se retira ; M. de la Grélière monta dans une salle qu'on appelle la bibliothèque et où il y avait une centaine de bouquins pour chercher le nobiliaire de Provence qu'il devait consulter avant de dresser la liste des lettres de faire part ; — Raimond lui demanda la permission d'aller faire un tour de promenade dans le parterre.

— Bien, bien, vous êtes chez vous ici, dit M. de la Grélière ; vous me retrouverez là haut dans la bibliothèque.

En sortant du château, Raimond aperçut Élise debout derrière une fenêtre, son mouchoir serré dans ses mains jointes, comme si elle eût pleuré ; un moment elle sembla le suivre des yeux.

Paleville s'enfonça dans l'avenue, et là, loin de tous les regards, il ouvrit la précieuse lettre ; elle était ainsi conçue :

« Monsieur,

« Je suis bien malheureuse, et je n'ai d'es-

« poir qu'en votre générosité. Dans la situa-
« tion où je suis, il faut que je me confie à
« vous, car je mourrais plutôt que de parler
« à mon père ; je mourrais de crainte et de
« saisissement avant d'avoir dit devant lui
« ce que je vais vous avouer : J'ai fait une
« faute, Monsieur ! »

— Ah ! mon Dieu ! s'écria Raimond tout étourdi du coup, je n'ai pas de bonheur ! — Puis il reprit sa lecture avec une sourde colère :

« J'ai fait une bien grande faute, j'ai donné
« mon cœur sans être sûre de l'approbation
« de mon père. Pendant que j'étais au cou-
« vent, un jeune homme, dont la famille est
« riche et honorable, venait souvent voir sa
« sœur qui est ma meilleure amie ; nous
« nous sommes aimés ; — il y a quelque
« temps, ce jeune homme m'a demandée en
« mariage ; mon père a refusé, il avait d'au-
« tres projets ; c'était vous qu'il avait déjà

« choisi. Quand il m'a annoncé sa volonté,
« je n'ai pas eu la force de lui dire que je
« mourrai de chagrin s'il faut lui obéir. J'ai
« passé des jours et des nuits dans les lar-
« mes et enfin une bonne pensée m'est ve-
« nue, la pensée de m'adresser à vous, de
« vous supplier de rompre ce funeste ma-
« riage qui ne nous rendrait heureux ni l'un
« ni l'autre. Monsieur, je vous en conjure,
« renoncez à cette union ; il vous sera facile
« de trouver un motif, de le déclarer. Vous
« ne craignez pas mon père, vous ! Je ne
« sais comment il vous faut faire pour ame-
« ner cette rupture ; mais je me fie à vous,
« à votre expérience. — Soyez mon ami,
« mon appui en cette circonstance la plus
« importante de ma vie. — Si vous saviez,
« Monsieur, quels sentiments d'affection et
« de respect mon cœur éprouverait pour
« vous ! Je vous regarderais comme un se-

« cond père. — A présent que j'ai osé vous
« écrire, je suis plus tranquille. — J'ai bon
« espoir, et c'est avec confiance que je vous
« remettrai cette lettre, Monsieur et cher
« parent ; c'est avec confiance que j'atten-
« drai votre réponse.

« ÉLISE DE LA GRÉLIÈRE. »

— Le mal n'est pas si grand que je l'avais d'abord pensé, se dit Raimond en refermant la lettre : tout cela n'est qu'un enfantillage, un roman de pensionnaire ; et c'est moi qu'on choisit pour confident? ces petites filles ont des idées incroyables !

M. de Paleville se promena encore une heure pour se remettre et préparer sa réponse ; il éprouvait en ce moment quelque chose de semblable aux sombres jalousies, aux dépits furieux, aux secrètes humiliations qui tourmentaient jadis son ami Darblade.

— Soulange avait raison, murmura-t-il, on nous préfère les petits jeunes gens; mais Dieu me damne! nous pouvons triompher encore, nous avons pour nous les grands parents.

IX.

LA FOLLE.

Raimond avait eu la pensée de répondre par écrit à la lettre d'Élise; mais, en rentrant au château, il rencontra dans le parterre mademoiselle de la Grélière. Sans rien dire, il offrit son bras à la jeune fille, et, après un moment de silence, il lui rendit la lettre.

— Je ne dois pas, dit-il, garder cette preuve d'une imprudence que vous regretterez bientôt sans doute.

— Oh ! Monsieur, murmura mademoiselle de la Grélière en pâlissant, j'ai donc eu tort de m'adresser à votre indulgence, à votre générosité ! — Je ne devais pas y compter.

— Il ne fallait compter que sur mon amour, répondit Raimond avec une passion qui n'était point feinte ; à présent que je vous ai vue, pensez-vous qu'il me soit permis de renoncer à vous ? Mais je vous aime, moi aussi !

— Ah ! quel malheur ! s'écria Élise avec effroi.

A cette naïveté cruelle, Paleville sourit amèrement. — Oui, je vous aime, reprit-il, et le sacrifice que vous me demandez est au dessus de mes forces. Il y a plus, je ne le crois pas nécessaire à votre bonheur. — Vous oublierez bientôt cette folle inclination. — Vous serez heureuse avec moi.

— Jamais! jamais, murmura la jeune fille suffoquée par les larmes.

— Non, je ne vous donnerai pas pour ainsi dire à mon rival, continua Raimond avec véhémence; je ne renoncerai pas à mon bonheur, au vôtre... — Un autre homme, moins épris, moins pénétré d'estime et de respect pour vous, reculerait peut-être devant l'aveu que vous m'avez fait; mais moi, je ne crains rien pour le présent ni pour l'avenir; je sais que vous n'avez à vous reprocher qu'une imprudence, et que lorsque vous serez ma femme, vous accomplirez vos devoirs. — J'ai confiance en votre vertu, en votre honneur.

— Vous avez raison, dit la jeune fille avec une douleur mêlée de fierté, je ne les trahirai pas.. — Je mourrai!...

A ces mots, elle détourna la tête en faisant signe que tout était dit, qu'elle ne vou-

lait pas en entendre davantage, et elle s'éloigna en pleurant.

— Dans quinze jours, elle sera madame de Paleville et elle n'en mourra pas, murmura Raimond en la suivant d'un regard ardent. Puis il alla retrouver M. de la Grélière dans la bibliothèque.

— Nous avons des alliances avec les meilleures familles de Provence et du Languedoc, dit le vieillard avec orgueil, il faudra annoncer votre mariage à tous ces parents inconnus. — J'ai dressé une liste de toutes les personnes auxquelles de mon côté je dois des lettres de faire-part.

Raimond prit cette liste et la parcourut rapidement du regard; mais il n'y trouva point le nom de Pérorani.

Le soir, au moment de se mettre à table, M. de la Grélière dit à son futur gendre : — Ma fille est malade, cela ne sera rien, c'est le trouble, l'étonnement de sa nouvelle situa-

tion ; — il faut qu'elle s'accoutume à cette idée de mariage, à votre présence : jusqu'au jour où elle vous a vu pour la première fois, elle ne songeait pas qu'il y eût au monde d'autres hommes que son père ; elle est d'une innocence un peu sauvage.

— Comme presque toutes les jeunes filles bien élevées, dit Raimond avec un sourire ironique.

Le souper fut long ; mais cette fois Paleville se défia des vins d'Espagne, il se souvenait avec un certain effroi de la mauvaise nuit qu'il avait passée huit jours auparavant ; à onze heures il monta pour se coucher ; son domestique le suivit.

C'était toujours la même chambre froide et sombre comme tous les lieux depuis longtemps inhabités. Raimond fit jeter une brassée de bois dans la cheminée, il alluma toutes les bougies ; puis, n'éprouvant aucune envie de dormir, il renvoya son domestique

se coucher dans l'antichambre, et s'installa près du feu.

Les vagues terreurs qui avaient assailli Raimond dans cette chambre, n'agissaient plus aussi vivement sur ses sens. Il éprouvait bien encore un certain malaise; mais d'autres préoccupations l'absorbaient; il souffrait dans son orgueil, dans son amour, dans sa jalousie. Pourtant il voyait assuré le triomphe de sa passion, il savait bien que mademoiselle de la Grélière serait à lui.

— Oui, je l'épouserai! se dit-il avec une joie mêlée de rage, de gré ou de force elle deviendra ma femme! et malheur à celui qui oserait encore l'aimer quand elle portera mon nom! Il y a de bonnes traditions déjà dans la famille... mais je ne ferais pas comme M. de la Grélière, ce n'est pas elle que je tuerais!

Au milieu de ces agitations, la pensée lui vint d'écrire à Élise; il lui sembla qu'une

lettre qui exprimerait son amour la toucherait peut-être ; il alla prendre son nécessaire de voyage et l'ouvrit sur une table à côté du feu. Ce petit meuble contenait, avec les objets pour la toilette, un couteau bien affilé et une écritoire. Souvent, dans ses voyages, Raimond avait porté ce couteau en guise de poignard, car, avec cette lame à la main, on pouvait se défendre et tuer un homme.

Paleville s'accouda sur la table et commença une lettre, la plus sincèrement passionnée qu'il eût jamais écrite.

« Je vous aime, disait-il, vous vous êtes
« emparée de ma vie tout entière. Ma pen-
« sée ne vous quitte plus ; elle vous envi-
« ronne, elle vous presse en quelque sorte
« de ses secrètes étreintes, et vous sentirez
« toujours autour de vous l'invisible pré-
« sence de mon amour. Mais votre cœur se
« laissera-t-il gagner ? pourrez vous m'aimer
« enfin !... Oh ! fatales craintes ! cruelles ja-

« lousies! tourments affreux de mon cœur,
« cesserez-vous un jour! Hélas! depuis vos
« funestes aveux, je vous aime avec tant de
« passion et de douleur, avec tant de ten-
« dresse et d'irritation, avec des espérances
« si vives et cependant si mêlées d'effroi,
« que je ne puis supporter ni tant de souf-
« france ni tant de bonheur, et que je suc-
« combe à ces douloureuses joies, à ces
« élans de mon âme. Je n'avais pas aimé
« avant de vous connaître; quelle femme,
« si ce n'est vous, pouvait m'inspirer de telles
« ardeurs... »

Au moment où Paleville traçait ces mots, un léger bruit se fit entendre derrière la boiserie, en face de la cheminée. Raimond leva la tête et écouta. — Le même bruit se renouvela; puis une porte cachée dans le panneau s'ouvrit lentement, et une femme s'avança, une femme vêtue de noir, pâle, maigre, échevelée. — Raimond la regarda d'un

œil fixe, stupide d'étonnement, et murmura : Léna ! ! !

Elle avait refermé la porte, et, sans paraître s'apercevoir de la présence de Raimond, elle fit le tour de la chambre ; puis, venant vers la cheminée, elle dit en passant ses mains sur la flamme : — Ah ! du feu !

M. de Paleville avait reculé. La folle arrêta alors sur lui ses yeux hagards, et secoua sa chevelure épaisse et grisonnante avec un mouvement sauvage.

— Vous ne me reconnaissez pas? dit le marquis avec effort.

— Raimond de Paleville ! murmura-t-elle d'une voix rauque.

Il y eut un silence. Raimond, saisi d'horreur, détournait la vue ; puis, ne pouvant dominer son trouble et son effroi, incapable de soutenir plus longtemps le regard que la folle arrêtait sur lui, il voulut sortir ; mais Léna s'élança d'un bond à sa poursuite et le

ramena devant le feu. Alors il essaya de lui faire entendre qu'elle devait se retirer elle-même ou le laisser aller.

— Ma chère Léna, dit-il avec douceur, voyons, soyez raisonnable, retournez chez vous. Certainement, le maître de cette maison se fâcherait s'il savait que vous courez ainsi la nuit; pourtant, si vous tenez à rester devant ce bon feu, c'est moi qui m'en irai.

Il fit encore un pas vers la porte en disant ces mots; mais la folle le retint en disant d'une voix impérieuse : — Restez!

— Eh bien! oui, je reste, reprit-il avec une impatience mêlée de crainte; mais prenez garde, Léna, mon domestique est là dehors, je vais l'appeler. — Allons, ma chère Léna, vous qui étiez si douce, si charmante, vous faites la méchante, à présent, vous me contrariez! Je vous dis que cela n'est pas bien. — Venez, sortons d'ici...

Tandis qu'il parlait ainsi, les yeux de la folle s'animaient d'une sombre fureur ; on eût dit que le son de cette voix éveillait en elle des instincts farouches, des idées violentes et confuses ; tout à coup elle s'élança et saisit Raimond d'une main de fer.

— Julien ! au secours ! cria-t-il d'une voix étranglée.

— Tais-toi ! dit la folle. — Et comme il criait encore, elle prit le couteau dans le nécessaire et le plongea deux fois dans la poitrine de Raimond. — A présent, il ne criera plus ! dit-elle.

Le malheureux était tombé la face contre terre. Après quelques mouvements convulsifs, il expira.

Pendant le reste de la nuit, il ne se fit aucun bruit dans cette chambre ; le domestique n'avait rien entendu, il ne se réveilla que le matin, et n'entra pas chez son maître.

Vers dix heures du matin, M. de la Grélière

lui-même monta chez son futur gendre. En entrant dans la chambre, il aperçut Léna accroupie devant la cheminée où elle avait pris soin d'entretenir du feu, et derrière elle le corps de Raimond de Paleville au milieu d'une mare de sang. M. de la Grélière ouvrit la fenêtre et appela au secours; à ses cris toute la maison accourut. — On releva le cadavre, il était déjà raide et glacé. Léna contemplait d'un œil froid et stupide tout ce tumulte; évidemment elle n'avait aucune conscience du meurtre qu'elle venait de commettre, et dans sa démence elle ne se souvenait de rien.

On eut d'abord quelque peine à expliquer comment elle était entrée dans cette chambre. — Quelqu'un fit observer que, comme elle habitait le château depuis douze ans, elle devait en connaître tous les secrets passages; en effet, elle était sortie de la chambre où on l'enfermait le soir par une porte

cachée dans la boiserie, et, selon sa coutume, elle avait rôdé une partie de la nuit; puis, apercevant de la lumière dans une chambre ordinairement inhabitée, elle y était entrée. C'était ainsi qu'une fois déjà elle était apparue à Raimond de Paleville.

Les gens de justice vinrent faire leur procès-verbal. Il résulta de l'enquête que Léna avait agi sans discernement, sous l'influence d'un accès de monomanie homicide, et qu'il n'y avait pas lieu de poursuivre. Tandis qu'on procédait à ces formalités, M. de la Grélière, triste et consterné, se tenait près du lit de sa fille malade de saisissement et d'effroi.

— Mon enfant, lui dit-il, je ne sais plus à qui vous marier maintenant; nous attendrons encore un peu, puis vous choisirez vous-même.

Élise baisa la main de son père, qui reprit :

— Demain nous repartirons pour Avignon ; maintenant, j'ai ce séjour en horreur ; je veux vendre Rochemaine. Quant à cette malheureuse, je la ferai enfermer à la maison des fous.

— Mon père, dit mademoiselle de la Grélière en levant sur lui un regard plein de larmes, je vous en supplie, laissez Léna ici sous la garde d'une personne sûre ; ne la chassez pas de cette maison où la pitié de madame de Rochemaine lui avait donné un asile, où depuis si longtemps elle passe sa triste vie ; — ayez pitié d'elle, souvenez-vous qu'elle est ma sœur.

— Oui, la fille de Magdalena Perorani ! murmura le vieillard ; ces deux femmes ont eu une destinée fatale !... — Puis, passant la main sur le front incliné d'Élise, il ajouta tristement : Et toi, mon enfant, seras-tu heureuse !

— Ah! oui, murmura la jeune fille, j'épouserai celui que j'aime!...

Le lendemain, la liste de faire-part que M. de la Grélière avait dressée pour envoyer les lettres de mariage servit pour envoyer les billets d'enterrement.

Raimond fut inhumé près de Rochemaine, dans un cimetière du village. M. de la Grélière lui fit élever un magnifique mausolée. L'épitaphe rappelait tous les titres du défunt et était surmontée des armoiries de la maison de Paleville.

Deux ans plus tard, on jeta dans la fosse commune, au pied de ce tombeau, le corps de Léna Pérorani.

FIN.

